(XVIII C) 3367 p.

141

3 vol in 2
binding

A: C: D'Aumale

3 dln in
2 banden
Met 2 frontis
(portretten)
en 12 Kstn
en ill.

L. GULLIVER.

VOYAGES
DU CAPITAINE
LEM. GULLIVER
EN
DIVERS PAYS
ELOIGNES.
TOME TROISIEME.

Contenant les Voiages de Brobdingnag & des Sevarambes, & la Clef des deux Tomes précédens.

A LA HAYE

Chez P. GOSSE & J. NEAULME.

M. DCC. XXVIII.

1728

TABLE
DES
CHAPITRES
DU SECOND
VOYAGE DE
BROBDINGNAG.

CHAP. I.

L'Auteur s'embarque pour Oſtende, *où il eſt fait Capitaine du* Dragon d'or. *Il met à la voile, arrive à* Teneriffe, *& continue ſa route juſqu'à* San Salvador, *où huit hommes de ſon*

Equi-

Equipage déſertent avec ſa Chaloupe. Le Gouverneur refuſe d'en faire perquiſition. Il part de cette Ville, & aborde ſur les Côtes de Brobdingnag. *pag.* 1.

CHAP. II.

La mort infortunée de Lmnſrimpnmo *& de* Trtnmpſnic. *L'Auteur & les Gens de la Chaloupe ſont portez à* Lorbrulgrud. *Eſtime que le Roi & la Reine lui témoignent. Sa fuite avec ſes Compagnons. Tempête violente. Vaiſſeau* Hollandois *qui enfonce. L'equipage ſe ſauve à bord du* Dragon d'or, *qui eſt jetté ſur une Côte inconnue. pag.* 10.

CHAP-

TABLE

CHAP. III.

Gulliver *envoie douze hommes à terre. Les autres ſuivent. Ils dreſſent des Tentes, & les environnent d'une trenchée. Leur vaiſſeau mis en pieces, dont ils batiſſent une pinaſſe. Huit perſonnes de l'Equipage s'y embarquent pour aller à* Batavia. *L'Auteur fait General en chef des* Anglois *& des* Hollandois *de ſon Navire. Noms des Officiers nommez pour ſervir ſous lui, & beaucoup d'autres choſes.* *pag.* 30.

CHAP. IV.

Nouvelle Ville bâtie. Un Tigre tué par les Chaſſeurs Anglois. *Les femmes cauſent beaucoup de déſordre parmi eux. Un*

Criminel jugé devant Gulliver. *Un matelot dévoré par un* Goulu de Mer. *Les femmes partagées entre les hommes. L'Amiral de retour de ſes Courſes amene un Naturel du Païs. Pag.* 45.

CHAP.

Morrice *raconte les Particularitez de ſon Voiage. Page* 62.

CHAP.

L'Auteur & ſes Gens vont à Sporunda. *Deſcription de l'*Oſparenibon. *Autres Particularitez importantes. Page* 83.

CHAP.

TABLE
DES
CHAPITRES
DU VOYAGE
DES
SEVARAMBES

CHAP. I.

L'Auteur & ses Compagnons partent de Sporumba, *& arrivent aux Montagnes. Description de leur route. Ils rencontrent des Bêtes farouches, &* Gul-

liver *court un danger eminent.* *Page* 103.

CHAP. II.

L'Auteur & les Compagnons traverſent le fleuve, & entrent dans le Roiaume des Sevarambes. *Deſcription de leur Voiage juſqu'à la Ville Capitale, & accueil qu'on leur y fait.* *Page* 124.

CHAP. III.

Deſcription des Provinces des Ambitieux, des Adulteres, des Fourbes, des Fornicateurs & des Inſenſez. Gulliver *& les Siens paroiſſent devant le Roi des* Sevarambes. *Réception qu'on leur fait. Loix, religion, coutumes & mœurs de ces Peuples.* *Page* 134.

CHAP.

CHAP. IV.

L'Auteur & les Siens accompagnent le Roi des Sevarambes *dans un Voiage. Deſcription des choſes merveilleuſes qu'ils virent. Punition d'un Miniſtre d'Etat corrompu. Retour de* Gulliver *à* Sevarambia. *Page* 163.

CHAP. V.

Amours de Morrice *& de* Sermodas, *& Hiſtoire d'une Dame* Hollandoiſe. *Page* 186.

CHAP. VI.

L'Auteur & les Siens s'embarquent pour Monatamia. *Leur arrivée en cette Iſle. Ils partent pour* Batavia. *Ils reprennent.*

*nent la route d'*Angleterre. *Conſpiration de l'Equipage.* Gulliver *eſt forcé par les Siens d'entrer dans la Chaloupe avec quelques Officiers. Deux Matelots tuent* Morrice *pour jouir de ſa femme. Cette Dame noiée avec un Marinier.* Gulliver *reçu à bord d'un Navire* François. *Son arrivée en* France, *d'où il paſſe en* Angleterre. *Pag.* 220

FIN.

VOYAGES

INTRODUCTION.

NOtre raiſon eſt bien ſouvent une miniſtre complaiſante de nos folies. Nous faiſons les fous dans chaque ſaiſon de la vie. Dans l'Enfance, des jouets & un hochet prennent tout notre temps. Depuis l'âge tendre juſqu'à vingt ans chaque année paroît un ſiecle à l'impatience où nous ſommes de parvenir à l'âge viril. Devenus des hommes, juſqu'à l'âge de quarante ans, nous regardons comme perdues les heures que nous n'avons pas données à une foule de folies, qu'on nomme mal à propos des plaiſirs. Depuis quarante juſqu'à ſoixante, nous concevons

peu à peu du mépris pour la foiblesse de la jeunesse, & nous pensons à la repentance, parce qu'il n'est plus en notre pouvoir de faire les mêmes fautes & d'avoir les mêmes ridicules que nous avions. Enfin si nos jours passent ce terme, nous retombons par dégrez dans une seconde enfance, selon ce vers de *Caton*,

Nam quicumque senex, sensus puerilis in illo est.

Mais en voici assez sur ce lieu commun de Morale.

Je suis surpris au dernier point que les Railleurs veuillent trouver des intentions secretes dans mes relations précédentes, bien que je ne me sois proposé en les écrivant, que de rafraichir ma mémoire, & de considerer encore avec plaisir les dangers sans nombre auxquels la Providence m'a fait échapper.

Il est à craindre pour moi qu'il ne m'arrive quelque chose de semblable au sort du fameux *Christo-*

ple

ple Colomb. Ce qu'il publia d'un nouveau monde lui attira des railleries. Il prouva ce que chacun regardoit comme une vaine chimère. Mais pendant ce temps-là, *Americ Veſpuce* lui déroba l'honneur de ſes découvertes, & donna ſon nom à des païs que *Colomb* avoit trouvez le premier. J'ai bien peur encore une fois, qu'il ne m'en arrive autant. Peut-être des gens heureux marcheront ſur mes pas, ils impoſeront des noms nouveaux aux régions que j'ai découvertes, & ainſi dépouillé de l'honneur que j'ai merité; le nom de *Gulliver* tombera dans l'oubli.

Il a plû à quelques perſonnes de me chercher querelle ſur mon nom. Mais je puis leur proteſter que c'eſt le même que mes ancêtres ont porté pendant pluſieurs ſiecles. Je ſuis même en état de prouver que divers de mes ayeux ont exercé des emplois conſidérables, & un de mes parens de la

Principauté de *Galles* m'a promis de me dreſſer ma Généalogie qui remonte un ſiecle avant le déluge.

Quant à ce qu'on me ſoupçonne d'être un Politique, c'eſt une choſe qui excite mon dépit, car loin de me mêler de ſemblables choſes, je n'ai jamais lu de nos nouvelles que les avertiſſemens, jamais je n'ai converſé avec les Nouvelliſtes qui s'aſſemblent près de *Saint James*, quoique j'y aie des parens, & même on ne m'a vû en aucune rencontre dans une boutique de Barbier.

Je vais maintenant vous donner une preuve de mon intégrité. Ma voix pouvant l'emporter dans la dernière élection que mes Citoiens firent de leurs députez au Parlement, je la donnai pour rien, quoique le Gentilhomme qui la reçut m'offrit une groſſe bourſe d'or, ſous prétexte d'acheter de moi un poil de la barbe du bon

Roi

Roi de *Brobdingnag*, qui me ſert de canne, mais en effet pour me témoigner ſa reconnoiſſance ſans tomber dans le crime odieux de corruption. Je l'ai refuſé de même à ma fille, qui me l'a demandé ſouvent pour mettre dans ſa jupe, en guiſe de baleine. Je vous dirai plus encore. C'eſt qu'un de mes amis qui eſt allé dans les païs étrangers, m'aiant conſeillé de le faire voir à quelques curieux, & de le faire paſſer pour la baguette dont *Balaam* frappa ſon âneſſe, j'ai refuſé de le faire, malgré le ſuccès dont il m'aſſuroit, parce que j'ai trop d'honneur pour en impoſer à perſonne. Voilà quant à ma probité.

Pour ma religion, quoique j'aie de temps en temps quelques ſcrupules, mon Curé les diſſipe aiſément, en bûvant bouteille enſemblei Du reſte, je vais à l'Egliſe deux fois le dimanche, & je n'y manque guères, à moins que mon

diner ne ſoit retardé par quelque affaire imprévue, ou que ma chaiſe ne vienne à tomber par malheur. J'ai la même exactitude les jours de fêtes, excepté le *Mécredi des Cendres*. Auſſi c'eſt une grande raiſon pour moi de ne point fréquenter les Parens que j'ai autour de la Cour, de peur que je ne ſois forcé à prendre quelque emploi, & à aller une fois à l'Egliſe pour avoir une place, * après quoi les affaires de mon poſte m'occuperoient tellement que je n'aurois plus le loiſir d'y retourner d'avantage.

Au reſte, j'avois écrit en *François* les voiages qui ſuivent, dans le deſſein de les publier à *Paris*. Mais la perte que j'ai faite d'une partie de mes biens au *Miſſiſipi*, m'a donné tant de dégout pour cet-

* Il fait alluſion à ceux qui pour obtenir des emplois, vont dans les Egliſes *Anglicanes*, afin de paſſer pour membres de la *Haute Egliſe*.

cette nation, que j'ai traduit mon ouvrage dans notre langue maternelle à mes heures de loisir. J'en aurois confié la copie à mon ami Monsieur *Simpson*, éditeur des volumes précédens, si j'avois eu la commodité de le voir. Mais il m'évite, peut-être parce qu'il me croit fâché contre lui, à cause de l'omission de plusieurs articles importans. Néanmoins je lui pardonne de bon cœur, bien que ces volumes auroient grossi considérablement, s'il avoit imprimé ma route, & laissé un bon nombre de termes marins, qui ne peuvent être entendus que par les gens du métier, gens pour lesquels j'ai une veneration extrême. Il est vrai pourtant que si j'avois eu connoissance de l'impression & de la publication de ces livres, j'aurois fait autant de bruit pour conserver ces endroits, qu'un jeune auteur en fait à son coup d'essai contre des acteurs habiles & experimentez, qui lui

prouvent qu'il faut retrancher quelques discours dans sa Tragédie, car enfin, je dois l'avouer, tout pere est amoureux de ses enfans. Mais c'est une chose faite, & il s'agit à présent d'un autre voiage.

Je trouve dans la penultieme page de mon dernier volume que j'ai permis à ma femme de se mettre à table avec moi. Mais je me dégoutai bientôt de sa compagnie, & je me repentis de ma bonté, tant mon aversion pour elle augmentoit de jour en jour.

Il n'en étoit pas ainsi de mes deux camarades d'Ecurie. Mon respect pour eux augmentoit à chaque moment, & je ne goutois jamais plus de plaisir que dans leur conversation, car à force de travail & de temps, je leur avois appris la langue des *Houyhnhnms*. Je remarquai d'abord dans mon *Alezan* qui étoit l'ainé un génie prodigieux, & on s'appercevoit sans peine combien ils abhorroient

la

la race mépriſable des *Yahoohs* Sans doute quelques perſonnes penſeront que j'avois pris là ſur moi une tâche bien difficile. Mais il n'y a qu'à jetter les yeux ſur le *jeune Sauvage* *. Il prononce déja quelques monoſyllabes d'une manière fort intelligible, & ſes infatigables gouverneurs eſpèrent qu'ils le rendront propre à ſoutenir une converſation, de ſorte qu'on pourra en apprendre les ſecrêts de ſa vie.

Quoiqu'il en ſoit, je ne m'entretenois guères avec mes deux camarades, que je ne me rappellaſſe ces beaux vers de *Mithridate* Roi de *Pont*. †

Voiez dans les plaines fleuries
Ce Cheval genereux errer paiſiblement.
Tantôt il paît l'email de nos belles prairies.

Et

* Il a été trouvé en *Allemagne* dans un bois ; & conduit à *Londres*.

† Tragédie *Angloiſe*.

Et tantôt un ruiſſeau qui coule lentement
Entre des rives toûjours vertes
Semble offrir à ſa ſoif le criſtal de ſes eaux.
Les plaiſirs de l'Amour s'achêtent par les maux.
Mais pour lui des faveurs offertes
Préviennent toûjours ſes déſirs.
Cheval, heureux cheval, que tu ſens de plaiſirs!
L'homme orgueilleux en toi n'apperçoit qu'une brute.
En lui tu n'apperçois qu'un animal en bute
A l'erreur, au crime, au chagrin,
Et qui ſe flatte encore du nom de ſouverain.

J'avois nommé mon Aleſan *Lmnſrimpnmo*, qui en *Houyhnhnm* ſignifie *entiere perfection*, & j'avois donné à mon Bay le nom de *Trtpmpſnic*, que je traduis *Lumiere de la Raiſon.* Ciel! Quelle étoit ma douleur quand je voiois ſix de ces nobles animaux trainer dans un caroſſe doré un ridicule *Yahooh!* Je croi que cette vue m'auroit mis hors de moi-même, ſi d'un autre côté je n'avois vû deux autres robuſtes *Yahoohs* porter un animal de leur eſpèce dans une chaiſe. Auſſi je dois avouer

vouer que je me ſuis toûjours ſervi de cette dernière voiture, tant par haine, que pour vanger en partie les généreux *Houyhnhnms* du traîtement ignominieux qu'on leur fait eſſuier.

Une choſe redoubla encore ma conſidération pour mes deux amis. Un inſolent de la famille de ma femme, me rencontra par hazard, & me fit des reproches pleins de hauteur ſur la conduite que je tenois avec ſa ſœur, voulant dire celle que j'avois appellée ma femme auparavant. Je tâchai de l'éviter, mais inutilement, car il me ſaiſit par le bras, & me força de l'écouter. Il eſt difficile de concevoir ce que je ſentis à cet odieux attachement. Oui, je crois que je ſerois tombé en foibleſſe, car depuis mon dernier voiage, je n'avois parlé à aucun *Yahooh*, qu'en mettant entre nous deux un eſpace de la longueur de ma canne. Mais par un effet de mon heureu-

ſe étoile, un vigoureux *Houyhnhnm*, qui avoit rompu ſes indignes liens, s'enfuit dans la ruë, en prononçant ce mot amiable *Hnhms*, qui dans leur langue veut dire liberté, & en même temps il courut contre l'odieux perſonnage qui me retenoit, & le jetta contre le pavé avec tant de force, qu'il ne put ſe relever ſans ſecours. Je me réjouis de ce ſecours inattendu, je laiſſai mon perſécuteur à terre, & je courus chez moi, plein de reconnoiſſance pour le ſervice qu'on venoit de me rendre.

La premiere choſe que je fis à mon retour fut d'aller raconter cette avanture à mes Compagnons. Mais quelle fut ma ſurpriſe de trouver *Trtpmpſnic* en pleurs! Ce ſpectacle me confondit, & je fus quelque temps ſans pouvoir engager mon ami à me découvrir le ſujet de ſes larmes. A la fin, il me dit en ſanglotant, & en laiſſant couler ſes pleurs le long de ſes

ai-

aimables joues, qu'un insolent Palfrenier avoit monté mon Alezan, & l'avoit mené à l'abbreuvoir avec un licol, au lieu de lui apporter de l'eau dans un chaudron destiné pour cet usage, comme je l'avois ordonné.

La grandeur de ce crime me mit hors de moi, sur tout quand je vis l'effet qu'il avoit produit sur *Lmnsrimpnmo*, qui paroissoit inconsolable. Je leur demandai pourquoi ils l'avoient souffert? Leur réponse fut qu'ils avoient ignoré comment on prendroit leur résistance. Sur le champ, j'appellai ce misérable valet, je lui jettai ses gages, & je lui commandai de sortir dans le moment même. Il me répondit qu'il n'en feroit rien que le temps ne fut venu pour trouver une autre condition. Je repliquai, il repliqua. Enfin il se jetta sur moi, me prit à la gorge, me renversa, & je crois qu'il m'auroit tué, si mon ami *Lmnsrimpn-*

mo ne l'avoit salué d'un coup de pied qui le jetta sur le carreau avec deux côtes rompues. Le fripon s'en alla là dessus, avec bien de la peine, & en me maudissant moi & mon cher libérateur.

J'étois bien embarrassé sur le choix d'un autre Palfrenier, & j'avois dans la pensée de faire cette fonction moi-même. Mais mes deux Compagnons refusèrent d'y consentir. Je leur louai donc dès le même jour un autre valet à mon gré, & je fis avec lui un accord par écrit, afin d'éviter tout désordre. Il se conduisit si bien pendant quelque temps, que je me croiois le plus heureux des hommes, car il sembloit avoir autant d'amitié pour mes compagnons que pour moi-même, bien qu'il n'eut pas ces notions rafinées que j'avois de leur esprit & de leur langage. Cependant il étoit le seul *Yahooh* que je pouvois soufrir qui me servît, car pauvres créatures que nous sommes,

mes, nous ne pouvons guères faire de choſes ſeuls, & il ſe paſſe même pluſieurs années après notre naiſſance, que nous ne ſaurions nous aider en rien, tandis que les excellens *Houyhnhnms* à peine entrez dans le monde, ont déja l'uſage de leurs facultez, & n'ont beſoin d'aucun ſecours, ce qui ſeul ſuffit pour montrer combien leur eſpèce l'emporte ſur la nôtre.

Ma famille *Yahooh* me déplaiſoit d'avantage chaque jour, & chaque action qu'ils faiſoient me tiroit les larmes des yeux, en me faiſant reſſouvenir des converſations délicieuſes & ſublimes que j'avois eues avec les *Houyhnhnms*.

J'avois ſouvent déclaré à mes compagnons, que je voudrois bien eſſuier encore les fatigues d'un voiage par mer, dans la charmante eſperance de revoir cette contrée où habitoient leurs ſemblables. Cependant j'aurois renoncé à ce deſſein, s'ils n'avoient pas voulu

m'ac-

m'accompagner, car jamais je n'aurois osé faire cette entreprise sans eux, assuré comme je l'étois, & de leur amitié, & des maux qu'ils auroient à souffrir durant mon absence. Par bonheur je leur trouvai autant d'empressement pour ce voiage que j'en avois moi-même. L'esperance de la liberté étoit pour eux une raison bien forte, quoiqu'ils ne manquassent de rien avec moi.

Une affaire domestique fortifia ma résolution. *Lmnfrimpnmo* me découvrit qu'il y avoit une liaison criminelle entre ma femme & le Palfrenier, & que l'Ecurie étoit le lieu de leurs rendez vous. Cette nouvelle m'embarassa d'abord un peu, mais je fis réflexion ensuite que je pensois comme un *Yahooh*, & je résolus d'oublier cette indignité. Seulement, cette découverte me fit hâter l'exécution de mes desseins, & j'allai le même jour chez plusieurs Marchands, pour

pour leur déclarer que j'étois prêt de faire un voiage à la *Chine*, ou en quelque endroit des *Indes Orientales*. Mais j'eus la mortification de ne rencontrer aucun encouragement, parce qu'il couroit un bruit parmi eux que j'avois perdu l'esprit. J'eus recours à mon ami Monsieur *Simpson*, le seul *Yahooh* avec qui j'eusse quelque relation, & il fit des efforts inutiles pour dissiper ces soupçons.

Ce mauvais succès me causa une maladie, dont je serois mort, si je n'avois eu le bonheur de recouvrer ma santé sans le secours des medecins. Il est vrai que j'ordonnai à mon valet de me préparer une medecine dans la même corne qu'il avoit achetée pour mes compagnons. Mais lorsqu'il me l'eut apportée, & tandis que j'ouvrois la bouche pour boire, il la laissa tomber, & s'enfuit en criant, *Oui, je suis convaincu à présent de la folie de mon Maître*, après quoi

quoi il alla conter l'hiſtoire à tout le voiſinage *Yahooh*.

Lorſque j'eus repris mes forces, j'allai rendre ma premiere viſite à mes deux Camarades, qui furent ravis de me voir. Ils me dirent qu'ils n'avoient reçû aucun mauvais traitement du Palfrenier, ce qui me fit un plaiſir extrême. Nous nous plaignimes enſemble du malheur de notre entrepriſe, & je relevai leur courage en leur apprenant que j'étois réſolu de faire un voiage à *Oſtende*, & de chercher du ſervice chez *l'Empereur*. En effet, dès le lendemain, je fis marché pour une place, & je ne revins que tard au logis.

Comme je traverſois le Jardin, j'entendis la voix de ma femme & de deux ou trois autres, dont la converſation paroiſſoit fort échauffée. Bien que la conduite de ma femme ne m'inquiétat plus du tout, j'éprouvai néanmoins qu'il y avoit encore du *Yahooh* dans mon ame,

&

& j'eus la curioſité d'écouter. Ma femme diſoit à quelcun, *Je ne ſais perſonne qui garde des foux chez ſoi. Ce ſera mon affaire*, répondit l'autre voix. *Le plûtôt eſt le meilleur, car qui ſait ſi dans un de ſes accès il ne vous feroit pas de mal. Vous avez bien raiſon*, dit ma digne épouſe. *Mais ſi nous ne pouvons finir cette affaire demain, du moins que mes chevaux ſoient vendus. J'ai un vrai chagrin de ne m'en être pas défaite il y a long-temps, car il ne veut pas que perſonne les monte, & il fait de grands frais pour leur entretien.* Quels termes peuvent exprimer l'horreur dont je fus ſaiſi à ce diſcours ! Mes cheveux ſe dreſſèrent ſur ma tête comme ſi j'avois vû un ſpectre, mes membres trembloient, tout mon exterieur temoignoit ma ſituation étonnante. Je courus à l'Ecurie, dès que j'eus aſſez de forces pour le faire, je me couchai à terre au mi-

milieu de mes deux Compagnons, je ne pouvois rien dire, tant mon cœur étoit ſerré. Mes deux amis paroiſſoient prendre part à mon affliction, & nous mêlions nos larmes enſemble. Nous fumes interrompus dans cette ſcene muette par l'entrée du Palfrenier, qui nous dit en ſoupirant qu'il étoit près de mourir de chagrin, quand il ſongeoit à ſa ſéparation d'avec *Jack* & *Dick*, c'étoit ainſi qu'il nommoit mes deux Compagnons, dont il avoit appris qu'on ſe déferoit le lendemain. Oui? dis-je: je ſais qu'on l'a réſolu; mais on aura ma vie plûtôt que mon conſentement, & je les mettrai à couvert dès cette nuit. Je voudrois que ce fût déja une choſe faite, répondit le bon Palfrenier. Elle le ſera bientôt, lui dis-je. Conduis les à une telle auberge, & je vous ſuivrai pour donner les ordres néceſſaires. Tandis qu'il ſe préparoit à m'obéïr, je racontai

ce

ce qui se passoit à mes Compagnons, qui eurent bien de la peine à me comprendre, parce qu'il n'y a point de mots dans la langue *Houyhnhnm*, pour signifier *achat* ou *vente*. La crainte d'être réduits en esclavage fit sur eux une forte impression. Mais je les remis en leur disant que rien de semblable n'arriveroit pendant ma vie. Le Palfrenier étant venu sur ces entrefaites, je pris une chaise à porteurs, devant laquelle je le mis avec mes deux amis, & nous allames à une auberge, où je pris une écurie qui ne pouvoit servir qu'à mes deux chevaux, auprès desquels le Palfrenier demeura par mon ordre jusqu'au lendemain. Je retournai ensuite chez moi, & je passai la nuit entiere à faire les préparatifs de mon voiage. Le matin, ma femme fut bien surprise de voir tant de coffres & de boëtes, & elle me demanda avec précipitation où j'allois avec cet équipage?

page? Je lui dis que mon deſſein étoit d'aller dans la Comté de *Northampton*, pour un mois ou deux, & je la priai de ne m'en pas demander d'avantage. Comme j'avois fait pluſieurs fois ce voiage l'été précédent, elle n'eut pas de peine à me croire. Ainſi je conduiſis tranquillement mon bagage à l'auberge, de peur qu'on ne m'épiat ſi j'allois du côté de l'eau, & qu'on ne mit obſtacle à mon voiage. Tout réüſſit ſelon mes ſouhaits. Je m'embarquai le lendemain avec mes deux Compagnons, après avoir écarté le Palfrenier ſous prétexte d'une Commiſſion. J'avouë que j'eus quelque regret en le quittant, à cauſe de l'affection avec laquelle il s'acquitoit de ſon devoir. Mais je ſavois bien qu'il n'auroit pas voulu être de notre voiage, & c'eſt pourquoi je ne lui en fis point confidence.

VOYAGES

SECOND VOYAGE DE BROBDINGNAG.

CHAPITRE I.

L'Auteur s'embarque pour Oſtende, *où il eſt fait Capitaine du* Dragon d'or. *Il met à la voile, arrive à* Teneriffe, *& continue ſa route juſqu'a* San Salvador, *où huit hommes de ſon équipage s'enfuient avec ſa chaloupe. Le Gouverneur refuſe d'en faire faire perquiſition. Il part de cette ville, & aborde ſur les côtes de* Brobdingnag.

LE 1. *Decembre* 1720. nous partimes de *Limehouſe* à bord des deux Frères commandez par le Capitaine *Smithes*, & nous

arrivames à *Oſtende*, le jour de *Noel*, ſans avoir couru le moindre riſque.

J'y trouvai pluſieurs Officiers marins de ma connoiſſance qui m'offrirent leurs ſervices, & à la fin j'accordai avec Meſſieurs *Grant* & *Willis*, Marchands *Anglois Catholiques*.

Le 1. *Avril* 1721. je me rendis à bord du *Dragon d'or*, en qualité de Commandant, & nous fimes voile pour le *Japon* & pour la *Chine*. Mes deux Compagnons étoient ſoignez autant qu'il étoit poſſible, & ils parurent ſatisfaits de leur voiage, excepté les trois premiers jours qu'ils ſouffrirent beaucoup du mal de mer.

Le 23. nous paſſames à la vuë du *Pic de Teneriffe*, par un vent de *Sudſudoueſt*, à environ quatorze lieues de terre, ſelon mes obſervations. Le jour ſuivant, nous jettames l'ancre ſur le ſoir dans le port d'*Oratava*, & nous ſaluames la ville de ſept coups de Canon, à quoi on répondit par cinq autres. Il eſt inutile de décrire une place auſſi connue de tout le monde qu'eſt celle là.

Au bout de huit jours pendant leſquels l'Equipage prit des rafraichiſſemens, nous mimes à la voile pour la

côte

côte de *Bréſil*, en compagnie de deux Navires *Anglois* & d'un vaiſſeau *Hollandois*. Nous apperçumes pendant la nuit une lumiere qui nous parut venir d'un navire, & nous découvrimes à la pointe du jour un Corſaire *Algerien*, qui bordoit le bâtiment *Hollandois*, & qui le prit. Nous voulumes aller à ſon ſecours, mais nous ne pumes à cauſe du grand calme, de ſorte que le Corſaire toua ſa priſe, & ſe ſauva en faiſant force de rames.

Cependant quelques uns de mes gens étoient mécontens des ordres que j'avois donnez pour ſecourir le *Hollandois*. Ils me dirent d'un air qui marquoit leur reſſentiment, qu'ils ne ſe mêloient pas des affaires des *Hollandois*; que ceux de cette nation n'auroient pas voulu mettre une voile de plus pour nous ſecourir, ſi nous nous étions trouvez dans la même ſituation. Ils ajoutoient tous que nous n'étions pas en état de nous battre, aiant à faire un voiage auſſi long. Ils avoient raiſon, & je n'en avois agi de la ſorte, que pour donner à mes gens bonne opinion de mon courage. Je leur dis donc que ce que j'en avois fait étoit par humanité,

mais qu'à l'avenir rien ne se décideroit que dans le Conseil de guerre. J'écrivis en même temps les noms des personnes qui y seroient appellées, & je les donnai à l'équipage, qui me les rendit, approuva ce que j'avois écrit, & me demanda pardon de ce qui s'étoit passé.

Je fus charmé de leur avoir fait plaisir, parce que je me rappellois souvent ce qui m'étoit arrivé dans un de mes précédens voiages. Notre navigation fut heureuse jusqu'à *San Salvador*, où huit matelots désertèrent avec la chaloupe. J'eus beau prier le Gouverneur qu'il me permit de les chercher. Il me le refusa, en disant que c'étoit la coutume des *Espagnols* de protéger quiconque cherchoit un azile chez eux.

Je me mis alors à chercher les moiens de faire réüssir mon entreprise, car j'étois bien asluré que mes gens ne me laisseroient jamais aborder à l'Isle des *Houyhnhnms*, si j'avois le bonheur de la trouver.

D'un autre côté, j'étois bien fâché de ne pouvoir m'entretenir avec mes deux amis, comme à l'ordinaire, parce que mes affaires ne me le permettoient nullement.

Ce

Ce n'eſt pas encore tout. Je ſavois bien que le païs des *Houyhnhnms* étoit entre 43. & 46. dégrez de *latitude meridionale* dans la mer des *Indes*. Mais ce n'étoit point là la route de la *Chine*.

Cependant je ſondai quelques uns des Officiers, & je leur dis comme par maniere de converſation, que j'avois été autrefois dans une Iſle de telle latitude, où il y avoit des mines d'or, telles qu'on ne voioit rien de ſemblable dans le reſte de l'Univers. Je ne découvris pourtant point quels étoient les habitans de ce païs. Je leur dis ſeulement que c'étoit des *Indiens* paiſibles, qui aimoient le commerce, & malgré mon horreur pour le menſonge, je leur forgeai uue hiſtoire revêtue de tant d'apparences vraiſemblables, qu'ils y ajoutèrent foi, de ſorte qu'ils s'offrirent à en faire part à l'équipage, ce qui fut exécuté dès le même jour, & approuvé d'un commun accord. Nous dirigeames donc notre courſe vers cette latitude, & nous ne rencontrames rien d'extraordinaire, qu'après avoir paſſé *Madagaſcar*, qui eſt marqué dans quelques unes de nos cartes ſous le nom de Saint *Laurent*.

A la vue de cette Isle nous découvrimes plusieurs pieces d'un vaisseau brisé, & nous remarquames qu'il étoit *Anglois*, au Lion brisé qui avoit été à son avant. Après avoir fait deux lieues, nous apperçumes une chaloupe, qui nous faisoit divers signaux, pour implorer notre assistance. Nous y fumes bientôt. Nous primes les hommes sur notre bord. Ils étoient dans un état déplorable. Il y avoit six jours qu'ils n'avoient rien mangé, & une demie heure avant de nous voir, ils avoient tiré au sort à qui seroit tué le premier. Le miserable comdamné à servir de nourriture à ses compagnons mourans avoit demandé une heure pour se préparer à une autre vie. Par bonheur, ils nous apperçurent, avant que le temps fut expiré. Leur vaisseau s'appelloit la *Fidele Anne*, commandé par le Capitaine *Smedley* pour un négociant particulier, & en revenant de la *Chine*, ils avoient échoué sur une Isle déserte à trente lieues de *Madagascar*. Le Capitaine & environ trente hommes avoient été noiez. C'est ce que ces pauvres gens m'apprirent, deux ou trois jours après, lors qu'ils se furent un peu remis.

Le

Le 2. *Juin* entre neuf & dix heures du soir, il s'éleva une tempête, que quelques Mariniers expérimentez nous assurèrent devoir être longue & violente, parce qu'on avoit vû le feu *Saint Elme* en plusieurs endroits de notre vaisseau. Elle venoit du *Nordoueſt*, & elle continua avec la même violence vingt deux jours de suite, de sorte que nous fumes obligez de ferler nos voiles, si ce n'est que de temps en temps nous faisions servir celle de misaine.

Le 23. *Juin*, la tempête fut moins violente, & le 24. nous mimes nos voiles de perroquet.

Le 25. le temps étant fort calme, nous raccommodames notre stribord, qui avoit été endommagé pendant la tempête par le frottement continuel de notre ancre, ce que je m'imagine qui avoit duré plusieurs jours avant que nous nous en apperçussions.

Ce jour là, nous tirames vers l'*Oueſt* dans la pensée que nous avions avancé trop vers le *nord*.

Le 28. un Mousse nous cria du haut du grand mât, *Terre*, *Terre*. Comme nous ne nous y attendions pas, notre surprise fut extrême. Cependant nous

avançames vers la côte avec un vent de *ſudſudoueſt*. Je crus alors bonnement que c'étoit l'Iſle des *Houyhnhnms*, & je ne pus m'empêcher d'en aller informer mes Compagnons, qui en marquèrent beaucoup de joie, parce que les fatigues de la mer avoient fort altéré leur ſanté, & qu'ils avoient eu beſoin de tout ce qu'ils avoient de Philoſophie pour ne pas perdre patience.

Plus j'approchois de la côte, plus je me confirmois dans mon opinion. Néanmoins je ne dis ma penſée à perſonne, & qui que ce ſoit de l'équipage ne pouvoit dire en quel parage nous étions.

Nous jettames l'ancre dans un havre excellent, où nous avions cinquante pieds d'eau, & je ne doutai plus que nous ne fuſſions dans la terre que j'avois tant ſouhaitée. Notre équipage n'oſoit ſe hazarder à terre. Mais j'ordonnai qu'on fit partir la chaloupe qui étoit reſtée aux gens de la *Fidele Anne*, & qui me vint fort à propos, parce que nous avions perdu la nôtre, comme je l'ai déja dit. J'y embarquai mes deux amis avec bien de la peine, & je m'y mis avec huit matelots, après avoir

dit

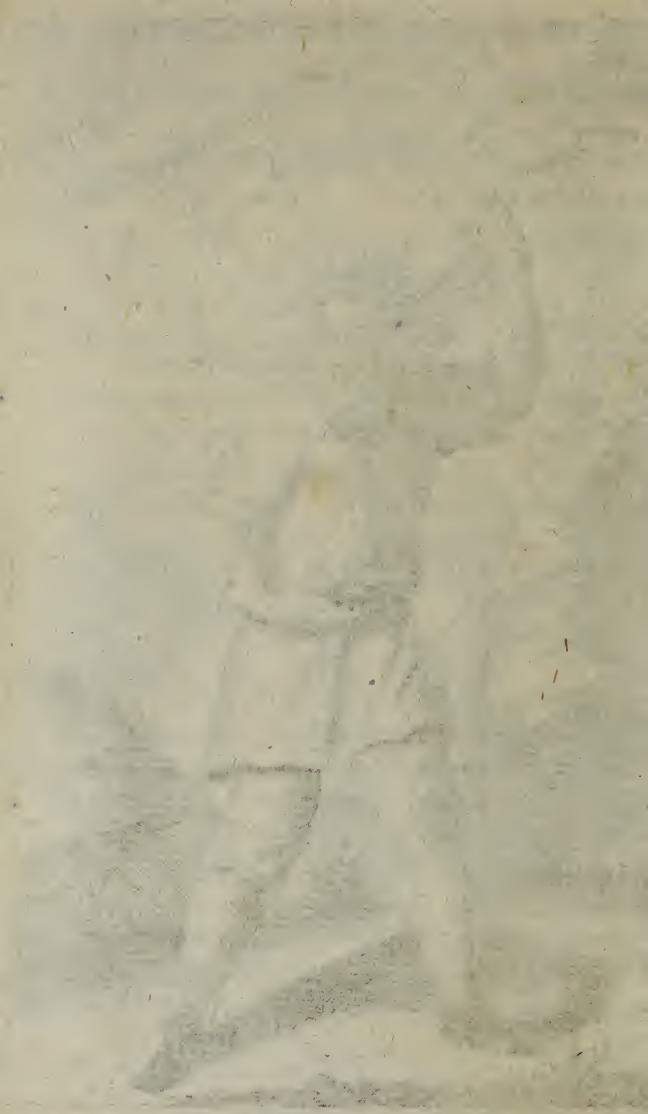
dit à l'équipage que je reviendrois dans deux jours.

Nous fimes environ deux lieues sur la riviere, sans voir, ni *Houyhnhnms*, ni *Yahooh*, ni qui que ce soit. Je songeai alors avec douleur que peut être je m'étois mépris. Cependant je résolus de prendre terre dans le premier endroit convenable, ce que je fis à environ une demie lieue plus loin, après avoir exhorté tout bas mes deux camarades à prendre patience, jusqu'à ce que nous eussions observé le païs.

CHAPITRE II.

La mort infortunée de Lmnſrimpnmo *& de* Trtnmpſnic. *L'Auteur & les gens de la Chaloupe ſont portez à* Lorbrulgrud. *Eſtime que le Roi & la Reine lui témoignent. Sa fuite avec ſes Compagnons. Tempête Violente. Vaiſſeau* Hollandois *qui enfonce. L'Equipage ſe ſauve à bord du* Dragon d'or, *qui eſt jetté ſur une côte inconnue.*

LOrſque nous eumes mis pied à terre, nous nous promenames de tout côté, ſans appercevoir aucun veſtige ni d'homme ni de bête, de ſorte que nous reſolumes d'un commun conſentement de regagner notre chaloupe, & de retourner à bord, dans le deſſein de croiſer autour de cette Iſle, juſqu'à ce que nous rencontraſſions une meilleure place pour y aborder. Mais nous eu-



eumes la mortification de trouver la mer baſſe, & notre chaloupe à ſec. Ainſi il fallut faire de néceſſité vertu, & attendre avec patience que la marée remontât. Pendant ce temps-là, nos gens ſe firent une eſpèce de paraſol avec leurs voiles & leurs rames, à cauſe de la chaleur extréme du ſoleil, & moi j'allai faire un tour dans les terres avec mes deux camarades. Nous n'avions pas été bien loin, que nous apperçumes quelque choſe d'une hauteur prodigieuſe, que je reconnus bientôt pour un *Brobdingnagien*. Dès que mes deux Compagnons le virent, la fraieur étouffa leur raiſon, & ils prirent la fuite. Mais plût à Dieu que j'euſſe été aveugle pour ne pas voir la mort de deux amis ſi parfaits! Tandis qu'ils couroient de toute leur force, deux faucons du païs s'abbatirent en même temps ſur eux, les prirent dans leurs ſerres, & s'envolerent avec leur proie. Ce ſpectacle m'accabla de douleur, & je tombai évanoui. Lorſque je revins à moi, je me vis dans la main de ce *Brobdingnagien*, qui bien qu'un pauvre pêcheur, m'avoit pourtant vu à la cour de *Lorbrulgrud*, & étoit charmé de me re-

trouver après une absence de tant de tems.

J'étois inconsolable de la perte de mes compagnons, & le bon *Brobdingnagien* me consoloit avec tant de douceur & de bon sens, que je ne pouvois assez l'admirer. Je lui dis en quel état j'avois laissé mes matelots, & d'abord il courut du côte de la mer. Dès que l'équipage le vit, chacun se hâta de se jetter dans la chaloupe, mais la fuite ne leur servit de rien, car le *Brobdingnagien* les enleva eux, la chaloupe & tout, les emporta sous son bras, & les mit doucement à terre. Je les encourageai autant que mon état pouvoit me le permettre, & peu à peu ils parurent revenir à eux mêmes.

Le *Brobdingnagien* nous porta chez lui, & nous donna une cuisse d'alouette pour notre souper. Il nous fit ensuite un bon lit dans le berceau d'un de ses enfans, & mes matelots dormirent avec beaucoup de tranquillité. Pour moi, le chagrin me tenoit éveillé, & ce fut un bonheur pour quelcun de leur bande, car à la pointe du jour, j'apperçus une mouche sur le bord du berceau qui s'apprêtoit à faire un mechant coup, mais je lui jettai mon soulier avec tant

tant de force que je la renverſai, de ſorte que nous évitâmes ce danger. Par malheur, *George Plummer*, un de mes matelots, n'étoit pas auſſi éveillé que moi. Le pauvre homme étoit couché ſur le bord du berceau. Aiant beſoin du pot de chambre, qui étoit le dé à coudre de notre bonne hôteſſe, & avançant trop le corps pour le prendre, encore à moitié endormi, il tomba de deſſus ſon lit à terre avec tant de violence, qu'il demeura comme mort, car du haut du berceau juſqu'au plancher, il y avoit au moins quatre verges. Je l'entendis tomber, mais je ne pus lui donner de ſecours. Mes compagnons que je reveillai ne pouvoient faire d'avantage pour lui, & il falloit nous contenter de le regarder & de le plaindre. Enfin le *Brobdingnagien* ſe leva & nous aida. Je ſaignai d'abord *Plummer*, qui en une heure de temps reprit ſes eſprits, quoique moulu & briſé de ſa chute. Notre hôte affligé de cet accident, me dit que nous ne courrions plus ce riſque à l'avenir; qu'il nous meneroit ce jour même à la Cour: que nous n'en étions qu'à quatorze *ſtrums*, qui ſont environ cent cinquante milles d'*Angleterre*.

En même temps, il prit un de ſes vieux ſouliers, & le remplit de duvet de chardon, qui chez eux a preſque la beauté & la douceur de notre coton. C'eſt là que fut mis le pauvre *Plummer*. Il ſe plaignoit ſouvent de la mauvaiſe odeur qui s'exhaloit de ſon appartement. Mais il n'y avoit point de remede.

Dès que nous eumes fortifié notre eſtomac avec les reſtes du ſouper, notre hôte nous mit ſous ſon bras avec notre bateau, & prit *Plummer* dans ſa main. Je lui demandai en chemin ce que *Glumdalclitch* étoit devenue, & ſi on ſavoit comment j'avois diſparu. Il me répondit que *Glumdalclitch* étoit en priſon depuis mon abſence, quoique tout le monde fut convaincu que ma perte l'affligeoit plus que la perte de ſa liberté. Que quant au Roi & à la Reine, ils avoient été au déſeſpoir, & que la Cour avoit porté le deuil pendant huit jours. Que la Reine parloit encore de moi avec une tendreſſe extraordinaire. J'ai même oui dire, continua t'il, qu'elle a conçu tant de haine pour le ſinge qui vous enleva au haut du palais, qu'elle a impoſé pour toute condition à une

de

de ſes filles d'honneur, de ne l'apporter jamais en ſa préſence.

C'eſt ainſi que nous nous entretenions en marchant, & je remarquois avec beaucoup de ſatisfaction que je n'avois point oublié la langue de *Brobdingnag*. Je commençois peu à peu à oublier mes deux infortunez amis, ce qui eſt une preuve convaincante que je n'étois encore qu'un pauvre *Yahooh*. Nous étions environ à mi-chemin, lorſque *Plummer* me fit ſigne qu'il vouloit me parler, & il m'a même dit depuis qu'il m'appella. Mais je ne l'entendis point, parce que ſa voix étoit foible, & qu'il y avoit une grande diſtance entre nous. En effet, notre hôte avoit la chaloupe ſur ſes épaules, & j'étois près de ſa tête, pour cauſer d'autant mieux avec lui. On peut juger ſi dans cet éloignement je pouvois entendre *Plummer*. Nous & notre hôte ne ſaurions être mieux comparez qu'à un Poulaillier qui porte une douzaine de perdrix ſur ſon dos, & qui en a une ou deux à la main.

Je dis à notre Porteur que je ſouhaitois parler au Malade qui étoit dans ſon ſoulier. Là-deſſus, s'imaginant que nous avions tous quelque choſe à communi-

muniquer à ce pauvre homme, il prit la chaloupe de dessus ses épaules, mit un genou à terre, & approcha ses deux mains l'une de l'autre. *Plummer* me dit alors qu'il ne pouvoit plus respirer, & que la chaleur de la main de notre hôte l'étouffoit. Il me demanda ensuite une prise de tabac. Je priai d'abord le *Brobdingnagien* de mettre *Plummer* dans notre chaloupe, afin qu'il put prendre l'air, & le bon homme y consentit, mais il me demanda auparavant quelle drogue j'avois donnée à mon compagnon. Dès que je le lui eus expliqué, il me parut qu'il auroit bien souhaité en avoir, mais qu'il n'osoit m'en dérober. Il avoit eu tant d'honnêtetez pour nous que je jugeai à propos de lui faire ce plaisir. Ainsi comme ses doigts étoient trop gros pour entrer dans ma tabatiere, je la renversai toute sur un de ses ongles, qu'il porta à son nez, comme il m'avoit vu faire. Mais quoique ce ne fut pour lui que comme trois grains seroient pour nous, il ne laissa pas d'éternuer avec tant de force, que nous pensames en devenir sourds. Ce ne fut pas encore le pire. Comme son nez étoit sur notre chaloupe, il s'éleva

leva de ſes narines un tel orage, que l'eau couloit le long de nos joues, & qu'un certain *David Mackenſie*, *Ecoſſois*, tomba à terre, où il ſe caſſa la tête contre un caillou. Notre hôte fut le premier qui s'apperçut de cet accident, & il en témoigna autant d'affliction que nous mêmes. Il nous pria de n'en point parler à la Cour, & je le fis promettre à tous, quoique cette précaution fut aſſez inutile, puiſque j'étois le ſeul qui ſçût la langue du Roiaume. Eh bien, dit-il, puiſque vous m'avez donné votre parole, je le prendrai. Il entendoit le pauvre *Mackenſie*, qu'il mit en effet dans l'étui à aiguilles de ſa femme, qui étoit par hazard dans ſa poche. Nous n'en fumes pas quitte pour ce malheur. Le *Brobdingnagien* aiant éternué de nouveau, il lâcha un vent qui partit avec autant de bruit qu'un coup de canon, ſans nous faire pourtant de mal. Mais en recompenſe l'odeur infecte, qui montoit juſqu'à notre bateau, qu'il avoit remis ſur ſon épaule, penſa nous faire mourir tous. Par bonheur, un Matelot *Hollandois* qui la ſupportoit mieux que les autres, s'aviſa de lui toucher le nez avec une de nos rames, pour lui

lui faire ſigne de nous mettre à terre, car autrement la puanteur m'auroit étouffé, & je n'avois déja plus la force de parler. Le bon homme remarqua ſans peine notre deſordre, mais il n'en ſavoit point la cauſe, & je ne jugeai pas qu'il convint de la lui apprendre. Je lui dis ſeulement que l'ardeur du ſoleil nous incommodoit. En même temps, il défit la gance de ſon bonnet, ce qui donna le temps à l'odeur de ſe diſſiper, & le rebord du bonnet nous ſervit d'un excellent paraſol contre le ſoleil, qui commençoit en effet à devenir iuſupportable. Je le priai enſuite de s'arrêter dans quelque village près de la capitale, juſqu'à ce que le jour commençât à tomber, afin qu'on ne nous vit pas entrer. Il me répondit que c'étoit ſon deſſein, & qu'il trouveroit aiſément le moien de nous dérober à la vue des furieux.

Enfin nous arrivames à la dinée dans une auberge, & on nous mit tous ſur une table dans notre chaloupe. Une nouvelle diſgrace nous attendoit en cet endroit. Un matelot *Hollandois* aiant beſoin d'aller aux Commoditez, & voulant décendre, tomba dans une aſ-

ſiete

ſiete pleine de vinaigre. S'il n'avoit pas été auſſi bon nageur, il eſt certain qu'il ſe ſeroit noié, car bien qu'il n'en eut point par deſſus la tête, le fond étoit fort gliſſant, de ſorte qu'il ne pouvoit ſe tenir ſur ſes pieds. Néanmoins il fit tant à force de bras, qu'il arriva au bord de la ſauciere, d'où il décendit avec bien de la peine ſur la table.

Il n'y auroit pas eu le moindre danger, ſi notre hôte avoit été dans la chambre. Mais il étoit allé à la Cuiſine commander le diner, & il nous avoit enfermez à clef, de peur qu'on ne nous vit. Il appréhendoit même tellement que la nouvelle de notre arrivée ne fut à la Cour avant nous, qu'il nous avoit cachez ſous la baſque de ſon juſt-au corps en entrant dans l'hotellerie, bien que la maitreſſe du logis fut parente de ſa femme.

Après le diner, nous continuames notre route, & nous commençames vers le ſoir à découvrir la ville, ce qui fut cauſe qu'il nous remit ſous ſa baſque, comme il avoit coutume de faire, quand nous rencontrions des paſſans.

Nous arrivames de la ſorte juſqu'au Palais ſans être vûs. Le Portier fit quel-

quelque scrupule d'admettre notre hôte, ce qui l'obligea de prendre son homme dans un coin, & de lui montrer ce qu'il avoit sous son habit. C'étoit le même domestique, que j'avois vu dans cette fonction, du temps que j'étois à la Cour, car les *Brobdingnagiens* ne se défont guères de leurs gens, à moins qu'ils ne soient convaincus de friponnerie, ce qui n'arrive que bien rarement. Aussi il me reconnut d'abord, malgré mon changement d'habit, & d'abord il courut aux appartemens annoncer cette agréable nouvelle. Au même instant, le bon Roi & la Princesse son épouse se levèrent de table, & donnèrent ordre avec empressement qu'on m'apportât en leur présence.

Je remarquai bientôt à leurs gestes le plaisir que mon retour faisoit à leurs Majestez, dont la satisfaction étoit augmentée encore par la vue de sept Créatures de la même espèce que moi. Le Roi nous mit tous un à un dans un plat qui étoit sur la table, & nous tint vis à vis de lui pour nous considerer plus à son aise. Pour la Reine, comme elle avoit la vue courte, elle ne se lassoit point de nous regarder avec sa Lunette d'ap-

l'approche, & la plûpart des Gentilshommes & des Dames de sa suite faisoient la même chose, les Courtisans de *Brobdingnag* étant d'exacts imitateurs de la famille Roiale.

Le Roi me dit avec un souris gracieux, que la Cour avoit été fort affligée de ma longue absence, & qu'il avoit une extrême impatience d'entendre le recit de mes avantures. Je lui racontai les mêmes choses, qu'on a déja vues, sans déguiser quoi que ce soit. Seulement j'ajoutai qu'à mon retour dans ma patrie, je n'avois point cessé de regretter les plaisirs que j'avois goutez à la Cour de Sa Majesté, & que j'avois eu le malheur de perdre. Que je n'avois eu aucun repos, jusqu'à ce que j'eusse trouvé un vaisseau, & engagé plusieurs de mes citoiens à me suivre, dans l'esperance de retrouver le Roiaume de *Brobdingnag*. Que maintenant, j'étois au comble de la joie. puisque la fortune m'avoit ramené contre mon attente. J'avois en vue en faisant ce compliment de m'attirer un accueil favorable.

Dès que j'eus appris au Roi que le vaisseau qui nous avoit portez étoit dans la

la riviere, il voulut envoier douze de ſes gardes, pour l'apporter ſur le champ à ſa cour. Mais je le priai d'attendre un jour ou deux, & de m'y envoier moi-même, afin que j'en priſſe la meſure, pour faire une voiture & des roues, & le tranſporter de la ſorte ſans l'endommager. La converſation roula enſuite quelque temps ſur des matieres indifferentes, & je pris occaſion de demander la liberté de *Glumdalclitch*, qui me fut accordée ſans peine. Il n'y a point de termes pour exprimer la joie de cette pauvre priſonniere. Le reſpect qu'elle avoit pour la cour ne put l'empêcher de m'ôter du plat où j'étois, & de me mettre dans ſon ſein. Elle ſautoit d'aiſe avec tant de force, que j'étois auſſi mouillé, que ſi j'avois été plongé dans la mer. On peut juger ſi je me trouvois bien dans cette place. Mais je pardonnai ce tranſport incommode à la tendreſſe pour moi qui le cauſoit.

Lorſqu'elle alla au lit, elle voulut que nous couchaſſions avec elle, & elle nous rangea l'un à côté de l'autre ſur ſon oreiller, où elle nous couvrit de ſon mouchoir de col plié en double, que

que je la priai enſuite de mettre ſimple ſur nous, parce qu'autrement nous étoufferions de chaud. Enſuite, comme j'étois près de ſon oreille, nous nous mimes à cauſer enſemble pendant pluſieurs heures, & elle me conta ce qui s'étoit paſſé à la cour pendant mon abſence, & le chagrin qu'elle avoit ſenti de mon malheur.

Le matin, dès que nous fumes réveillez, elle nous mit dans ſa boete à poudre, & nous porta ſur la toilette de la Reine, qui le lui avoit ordonné le ſoir précédent. En même temps, pour divertir cette Princeſſe, je m'aviſai d'ordonner à *Jacques Frampton*, de la Province de *Cheſter*, de danſer les rondes de ſon païs, ce qui fit un plaiſir infini à la Reine & à ſes Dames. Sa Majeſté me demanda alors ſi je n'en pourrois pas faire autant. Je lui dis que ce qu'elle venoit de voir étoit ſeulement une danſe de *Shalloms*, c'eſt-à-dire de païſans en *Brobdingnagien*; que j'allois en danſer une, qui lui plairoit peut-être d'avantage. Je danſai en effet un menuet ſur ſon buſc qui étoit ſur la toilette, & elle m'en remercia; mais je vis bien qu'elle trouvoit meilleure la danſe

de

de *Frampton*, ce qu'elle ne fit pas même difficulté de m'avouer. Elle se mit à rire, lorsque je lui dis qu'il y avoit beaucoup de personnes en *Europe*, qui gagnoient des biens considérables & de belles terres à apprendre aux habitans l'art de marcher.

Lorsque le Roi entra dans la Chambre, ce qu'il ne faisoit jamais que la Reine ne fut habillée, il me dit qu'il avoit nommé des gens pour nous accompagner au vaisseau, & que le Charpentier de la Cour seroit du nombre. J'ai oublié de dire que nous avions tenu conseil dans le lit, mes compagnons & moi, tandis que *Glumdalclitch* étoit à sa toilette, & le resultat en étoit que nous ferions de notre mieux pour nous échapper, ce qui auroit été impossible, si nous avions eu des *Brobdingnagiens* avec nous. Je répondis au Roi, que si sa Majesté le trouvoit bon, nous irions sans autre compagnie que celle du Pêcheur, qui nous avoit apportez à sa Cour. Mon prétexte étoit que nos gens seroient effraiez à la vue de tant de Colosses, & que peut être ils ne voudroient pas venir de bon gré, au lieu que si Sa Majesté vouloit me charger

seul

seul de cette affaire, je m'y prendrois d'une maniere qui la feroit réüssir sans le moindre embarras. J'ajoutois que les *Anglois* sont d'une extrême jalousie sur l'article de la liberté, & qu'ils répandroient jusqu'à la dernière goute de leur sang pour conserver ce precieux avantage. Le Roi fit un éclat de rire à ces mots, & me dit qu'il laissoit le soin de tout à ma prudence. Aussi bien, connua-t'il, je ne voudrois pas exposer mes sujets aux armes & à la force d'un peuple aussi formidable que le vôtre. *Glumdalclitch* demanda que du moins il lui fut permis de nous accompagner, & je refusai aussi cette offre. Ainsi le bon homme qui nous avoit portez à la Cour, eut ordre de nous reporter de la même maniere, & il nous porta jusqu'au bord de l'eau. Dès que notre chaloupe fut à flot, je lui souhaitai le bon jour, & le priai de nous attendre le lendemain à la même heure & au même endroit. Il nous regarda pendant près d'une demie lieue, & alors une haute pointe de terre le déroba à notre vue. Par bonheur, la marée étoit pour nous, de sorte que nous arrivames à notre bord en moins d'une heure.

On peut bien croire que je ne tardai pas à déſancrer. Avant la nuit, nous ne voïions déja plus de terres, & nous étions hors de la portée des *Brobdingnagiens*. Alors delivrez de la crainte de retomber entre leurs mains, qui ne nous laiſſoit pas en humeur de parler, nous commençames à raconter nos avantures. Ceux qui n'y avoient point eu de part s'imaginèrent d'abord que nous avions mangé de quelque racine pernicieuſe, qui nous avoit fait perdre l'eſprit. Cependant nous perſuadames à la fin les gens raiſonnables & éclairez, & il n'y eut plus que la canaille ignorance qui s'obſtina à nous croire enſorcelez.

Nous tendions vers le *ſudſudoueſt*, qui devoit nous conduire dans quelque port de la *Chine*, en moins de vingt jours.

Je n'avois plus autant d'inclination que j'en avois eue pour le païs des *Houyhnhnms*, avant que mes deux amis fuſſent morts, quoique d'ailleurs je ne puſſe ſonger à eux ſans verſer des larmes, ce qui dura encore quelque temps. D'un autre côté, depuis une ſemaine, je déplaiſois moins aux Officiers & à l'Equipage, parce que j'avois la com-

plai-

ſance de manger avec mon Lieutenant. Voilà comme je retombai peu à peu dans les foibleſſes de l'humanité. Triſte exemple de la fragilité des hommes qui augmente à proportion qu'ils vieilliſſent.

Nous continuames notre courſe vingt & un jours durant ſans découvrir terre, ce qui commença à nous inquiéter, parce que le brouillard nous empêchoit de faire nos obſervations pour découvrir à quelle latitude nous étions. Le lendemain nous apperçumes un navire, auprès duquel nous arrivames vers le ſoir, & qui ſe trouva être un bâtiment *Hollandois* parti de *Batavia* pour la *Nouvelle Hollande*. Dès le matin, il avoit commencé à faire eau, & elle le gagnoit alors malgré les pompes, avec tant de violence, qu'ils n'avoient plus d'eſperance de ſe ſauver, de ſorte qu'ils avoient déja mis leurs chaloupes en mer pour échaper s'ils pouvoient. Mais dès qu'ils nous apperçurent, ils nous firent des ſignaux qu'ils étoient en détreſſe, & en meme temps, ils embarquerent leurs vivres & leurs meilleurs effets ſur les chaloupes, lorſqu'ils virent que nous venions à eux. Ils nous racontèrent

leur infortune, & nous fimes pour eux tot ce qui dépendoit de nous. Avant la nuit, il ne reſta rien dans leur bâtiment de ce qui valoit la peine d'être ſauvé, & nous le laiſſâmes à la merci des flots qui ne tardèrent pas à l'engloutir.

Tant de nouveaux hôtes nous ſerroient extrêmement, & il y avoit déja quelques bruteaux qui commençoient à murmurer de ce qu'on avoit fait, lors qu'il s'éleva du côté du nord une tempête violente, qui nous obligea de virer au *ſud*. Nous prenions tant d'eau, que nous craignions à tout moment de couler à fond, & nous ne pûmes mettre de toute la nuit qu'une voile de miſaine. Le lendemain, il s'éleva un brouillard épais; nous ne voïions pas deux fois la longueur du navire. Cependant nous eumes enſuite un calme plat, & notre navire n'alloit qu'au gré du courant. A la fin, vers les huit heures, nous reconnumes qu'il étoit arrêté. Ce malheur renouvella les fraieurs de la nuit précedente, & nous ne comptions plus ſur la vie. Je dois reconnoître que je me repentis plus d'une fois d'avoir pris les *Hollandois* ſur mon bord, car quelques femmes qu'ils avoient amenées avec

vec eux, faiſoient des cris & des hurlemens, que nous ne ſavions preſque ce que nous faiſions. Telle fut notre triſte ſituation juſqu'à ce que le ſoleil eut diſſipé le brouillard. Alors nous vimes que nous étions ſur un banc de ſable, & qu'il n'y avoit qu'une demi lieue de notre vaiſſeau à la côte. D'ailleurs, ſi c'étoit une Iſle, ou le continent que ce que nous appercevions, c'eſt ce que perſonne ne pouvoit dire. Néanmoins cette vue ranima notre courage; nous nous embaraſſions peu de ſavoir au juſte où nous étions: notre condition nous paroiſſoit de beaucoup meilleure qu'elle n'avoit été deux heures auparavant, lorſque nous nous attendions à chaque moment d'être enſevelis dans la mer. Vers le ſoir, nous eumes un temps ſerain & chaud, de ſorte que nous reſolumes de porter nos marchandiſes à terre, & d'obſerver notre nouvelle découverte. Seulement nous jugeames à propos d'envoier devant nous douze de nos meilleurs hommes bien armez pour reconnoître un peu cette contrée.

CHAPITRE III.

Gulliver *envoie douze hommes à terre. Les autres ſuivent. Ils dreſſent des tentes, & les environnent d'une trenchée. Leur vaiſſeau mis en pieces, dont ils bâtiſſent une pinaſſe. Huit perſonnes de l'équipage s'y embarquent pour aller à* Batavia. *L'Auteur fait General en chef des* Anglois *& des* Hollandois *de ſon navire. Noms des Officiers nommez pour ſervir ſous lui, & beaucoup d'autres choſes.*

DEs que nos gens furent à terre, ils montèrent ſur une élevation, d'où ils découvrirent le pais, avec cette précaution que la fraieur ne pouvoit que leur inſpirer. Mais ils n'apperçurent, ni maiſons, ni habitans, & revinrent à bord, trouvant du danger à avancer da-

devantage avec auſſi peu de forces. Le lendemain au matin, nous en renvoiames une fois autant, avec ordre de nous renvoyer la chaloupe, pour debarquer l'équipage & la cargaiſon de notre navire, qui ne pouvoit plus les contenir. C'eſt ce qui fut exécuté avec tant de promptitude, qu'avant le ſoir, nos marchandiſes, nos proviſions, tout étoit déja ſous une grande tente, que nous avions conſtruite pour les mettre à couvert, & nous défendre nous mêmes contre les injures de l'air, ainſi que l'équipage pour qui on avoit fait de petites tentes.

Lorſque nous eumes arrangé un peu nos affaires, j'aſſemblai mon Conſeil, pour délibérer ſur ce qu'il faudroit faire pour notre conſervation. Le reſultat fut qu'une partie de notre monde ſeroit emploiée à élever une tranchée autour de nous, en cas que des hommes ou des bêtes vinſſent nous attaquer, & que le reſte iroit en partis, ſoit pour découvrir où nous étions, ſoit pour nous chercher du bois & autres choſes néceſſaires. Cependant j'avois chargé douze Matelots qui étoient demeurez à bord, d'examiner avec ſoin le navire, & de

venir m'en rendre compte. Ils n'y manquerent pas le lendemain au soir. J'appris par eux que son arriere étoit fracassé, & qu'il étoit hors d'état de servir jamais, quand même nous pourrions le tirer de dessus le banc de sable. Là-dessus, un autre Conseil de guerre décida qu'on le mettroit en pieces, & qu'on en bâtiroit une pinasse, que nous envoierions chercher du secours à *Batavia*, qui nous paroissoit à tous devoir être le premier port appartenant aux *Européens*.

Cette résolution fut exécutée sur le champ, & je mis en œuvre tout ce que j'avois de gens qui pouvoient l'avancer. Pendant ce temps là, nos partis alloient chaque jour à la découverte autour de notre camp, & nous rapportoient diverses sortes de poissons à coquille, qui étoient d'un goût fort agréable, outre que nous prenions dans la mer une infinité de poissons d'une autre espece. Pour épargner nos provisions d'*Europe*, nous ne vivions que de notre pêche. Mais il nous manquoit une chose; c'étoit l'eau: car après avoir creusé un puits dans nos trenchées, nous n'avions trouvé que de l'eau so-

mache.

mache. Nous ne nous décourageames pourtant pas encore. Nos gens alloient chaque jour à la découverte, & chaque jour ils avançoient un peu plus, ſans voir d'autres habitans que des ſerpens ſemblables à ceux d'*Europe*, des rats gros comme des lapins, & certains oiſeaux qui reſſembloient à nos pigeons ramiers. Par bonheur, quelques uns de nos gens s'aviſèrent d'apprêter ces rats, qu'ils trouvèrent un excellent manger, ainſi que les oiſeaux qui avoient le gout de nos poulets, excepté qu'ils n'en avoient pas la blancheur. Cette invention nous ſervit à ménager nos vivres.

Nous avions dreſſé des batteries de Canon, mais nous négligeames bientôt ces ſûretez, dans la penſée que la famine étoit le ſeul ennemi que nous euſſions à craindre. En quinze jours, nos ouvriers eurent achevé un bâtiment propre à contenir huit hommes, & pour ſix ſemaines de proviſion, qui étoit tout ce que nous avions pu prendre ſur nous mêmes dans notre Magaſin. L'embarras fut alors de nommer ceux qui feroient le voiage. Perſonne ne vouloit ſe hazarder à tenter une na-

vigation auſſi perilleuſe. Je terminai les diſputes, en faiſant tirer l'équipage au ſort, & ſigner un papier que j'avois écrit pour cet effet.

Le ſort tomba ſur deux *Anglois* & ſix *Hollandois*, dont le Pilote étoit un. Lorſque ces bonnes gens virent que telle étoit leur deſtinée, ils s'y ſoumirent de bonne grace, & ſe mirent en mer le vingtieme jour depuis notre naufrage, après être convenus que ſi nous éloignions nos quartiers de la mer, nous leur laiſſerions des marques qui puſſent leur indiquer notre ſéjour. Nous ſuivimes ces pauvres malheureux des yeux & du cœur, tant que nous pumes les voir, & enſuite nous priames le Ciel pour la proſperité de leur voiage.

Quand nous les eumes perdus de vue, mon premier ſoin fut de convoquer le Conſeil de guerre, pour établir une forme de gouvernement dans notre petite Republique. Les voix allèrent toutes à me faire General, ſur quoi je dreſſai les articles ſuivans. *Que ceux de la Compagnie lors les femmes prêteroient tous ſerment d'obéir aux réſolutions que je prendrois avec le Conſeil, ſous telles peines qu'il nous plairoit leur infliger. Que j'aurois*

le

le privilege de choisir seul mes propres Officiers, lesquels en cas de mauvaise conduite, pourroient être censurez par le Conseil. Que j'aurois deux voix dans le Conseil.

Ces articles furent acceptez & signez d'un consentement unanime, & dès le même jour, je me fis au milieu de notre petite ville une tente qui avoit plus d'apparence que les autres.

Le jour suivant, j'assemblai le Conseil, où je nommai mes Officiers. Je donnai à Monsieur *Van Nuit Hollandois* l'Intendance des provisions, & à *Swart* Ingenieur de *Batavia*, celle de l'Artillerie. *Blondel Morrice* excellent homme de mer, fut nommé Amiral de notre flotte, qui consistoit en une chaloupe, un bateau, & une pinace encore sur le chantier, qui étoit tout ce que nous avions pu tirer du débris de notre vaisseau. Mon premier Contremaitre nommé Monsieur *Broun* fut élevé au poste de Major-General. Je donnai la place de Capitaine de ma premiere Compagnie à *Morton*, mon second Contremaitre, qui étoit natif de *Bath*. *De Hayes François* eut la seconde. C'étoit un homme actif & entendu

dans le metier de la guerre. Je mis *Van Schelder* natif de la *Brille* à la tête de la troisieme Compagnie, & du *Bosc Norman* à la tête de la quatrieme. Je laissai à ces Messieurs le choix de leurs Officiers Subalternes, & le tout se fit sans aucune dispute ou mécontentement.

Nous fimes ensuite la revue de notre monde, qui montoit à trois cent sept hommes, soixante & quatorze femmes, & trois jeunes garçons. Tous se trouvoient en bonne santé, quoique plusieurs eussent été incommodez, à notre arrivée à terre, mais ils s'étoient rétablis en peu de temps, ce qui prouvoit la salubrité du nouvel air que nous respirions. Je partageai nos gens en quatre classes. Monsieur *Morrice* choisit vingt six des meilleurs mariniers avec les trois Mousses pour équipper la flotte. *Swart* en prit trente pour le service de l'Artillerie. De deux cens autres je formai quatre Compagnies de cinquante hommes chacune. Le reste étoit sous les ordres de Monsieur *Van Nuit*, & nous en fimes nos fourrageurs. Il y avoit parmi eux deux Trompettes. Je donnai l'un à *Van Nuit*, & je gardai l'autre pour moi.

Nos

Nos affaires réglées de la sorte, je fis comprendre le soir même aux Officiers, que le meilleur pour nous étoit d'aller à la découverte, avant que nos provisions fussent finies. Que d'ailleurs notre camp étoit mal situé. Que bientôt nous n'aurions plus de vivres, & que de plus nous n'avions point de bonne eau. Ils furent tous de mon avis, & se préparèrent en braves gens à tenter tout.

L'Amiral *Morrice* eut un ordre par écrit de tenir ses deux bâtimens prêts, & d'armer ses matelots. Une des barques devoit côtoier le *oueſt* de notre camp, tandis que le Capitaine *Morton* avec vingt Soldats, marcheroit pour la soutenir en cas de besoin. L'autre avoit ordre d'aller faire la même chose vers le *Sud*. Elle étoit commandée par l'Amiral *Morrice*, & je devois aller le long de la côte avec un parti de quarante hommes, pour le soutenir. Le Capitaine *De Hayes* étoit commandé avec trente hommes de sa Compagnie pour pénétrer dans les terres. Le reste de nos gens devoit garder le Camp.

Le lendemain, nous partimes, garnis de poudre & de balles, & armez de

sabres & de demies piques, avec des provisions pour trois jours. J'avois recommandé à *Morton*, de se rendre auprès de la chaloupe, s'il étoit possible, les soirs, ainsi que je m'étois proposé de faire de mon côté. La mer étoit calme, & il n'y avoit pas un souffle de vent, ce qui rendoit notre marche incommode. Nous fimes dix millés, sans voir autour de nous qu'un païs semblables à celui où nous étions campez. Il n'y croissoit que des épines, & nous ne trouvions ni ruisseaux ni fontaines. Nous joignimes la chaloupe à l'heure du dîner, & nous primes quelques rafraichissemens, après quoi nous poursuivimes notre route. Nous n'avions pas fait cinq milles, que nous rencontrames un terrain inégal, & semé de petits côteaux dont la pente étoit douce & aisée. A deux milles de là, notre avantgarde trouva un petit ruisseau d'une eau delicieuse, où elle fit halte, tandis qu'on venoit nous annoncer cette agréable nouvelle. De petits arbres qui l'environnoient le mettoient à l'abri du soleil, & rendoient cet endroit d'une fraîcheur charmante. Nous allames nous y réposer, & nous fimes des signaux

gnaux à la chaloupe, afin qu'elle vint à nous.

Après y avoir pris un repas assez mince, j'ordonnai à l'Amiral de suivre cette petite Riviere, & nous le suivimes nous mêmes au petit pas, résolus de reposer dès que la nuit seroit venue, si nous trouvions un endroit commode, faute de quoi nous irions coucher dans la chaloupe. Mais avant que nous eussions avancé un mille, nous rencontrames un bouquet d'arbres charmant, où nous campames. *Morrice* avoit fait provision pour notre souper de poissons d'un gout exquis, & qui ne ressembleient en rien à ceux de nos rivieres, outre je ne sais combien de grosses huitres & d'autres coquillages. Nous fimes une chere excellente, & nous passames une nuit tranquille, après avoir pris la précaution de poster des sentinelles, & d'environner notre feu de broussailles, de peur qu'on ne nous vit.

Le matin, j'envoiai cinq hommes pour examiner les environs, mais ils vinrent nous rapporter au bout d'une heure qu'ils avoient trouvé le terrain semblable à celui de notre débarquement, ce qui nous détermina à faire avancer la cha-

chaloupe dans la riviere, tandis que nous la suivions des yeux. Plus nous marchions, plus le païs devenoit inégal. Enfin, à la distance de cinq milles, autant que nous en pouvions juger, nous découvrimes une forêt dont les arbres étoient d'une extrême hauteur. Elle étoit située sur un promontoire qui avançoit dans la mer. Après avoir mangé quelque chose, nous résolumes d'y aller, supposé que nous ne trouvassions point d'obstacles. Nous y fumes en deux heures de temps, & nous eumes le bonheur de n'y point rencontrer de buissons ni de broussailles, ce qui facilita notre marche. J'avois doublé notre premiere file, au cas que des bêtes ou des hommes vinssent nous attaquer. Nous traversames ainsi le bois en ligne directe, en semant des branches sur notre route, afin de retrouver le chemin à notre retour. Lorsque nous fumes de l'autre côté du bois, nous revimes la mer, & j'apperçus des arbres d'une extrême hauteur à six milles du lieu où nous étions, de sorte que nous ne pumes douter que la mer ne formât en cet endroit une vaste baie entre deux caps ou promontoires.

Ce

Ce ſpectacle nous fit un plaiſir infini, & il n'y avoit aucun de nous qui ne ſouhaitât avoir échoué aux environs de cet endroit. Nous avions laiſſé notre chaloupe de l'autre côté du bois. Je dépêchai d'abord trois de mes gens pour dire à *Morrice* qu'il doublat le cap avec toute la diligence poſſible. En attendant, j'envoiai trois partis, l'un du côté de la mer, l'autre pour chercher de l'eau fraîche, & le troiſieme pour obſerver l'intérieur de la contrée. Tous eurent un bonheur égal. Les premiers revinrent, chargez d'huitres & de coquillages, comme nous en avions eu le ſoir précédent. Les ſeconds firent deux milles, ſans rien voir, mais ils furent à la fin païez de leurs peines par le plaiſir de rencontrer de l'eau excellente, & un endroit dont la ſituation les enchanta. Quant aux derniers, ils nous rapportèrent quelques bêtes qu'ils avoient tuées, près du ruiſſeau, à l'orée du bois.

Tant de bonne fortune ranima notre courage, & nous remplit d'eſperances flatteuſes. Nous partimes du lieu où nous étions, & nous nous rendimes au ruiſſeau que nos Coureurs avoient découvert.

couvert. Je dois avouer que jamais lieu ne m'avoit plû autant. Auſſi je réſolus d'y paſſer la nuit, & d'y tranſporter mon camp, ſans chercher d'avantage. Nos gens avoient allumé du feu, & cuiſoient leur venaiſon. Le reſte de la Compagnie arriva un peu avant que tout fut apprêté, & nous ſoupames avec autant de ſatisfaction que ſi nous avions été dans notre patrie.

Le lendemain, dès la pointe du jour, je laiſſai une partie de mon monde à *Morrice*, & je retournai avec le reſte à notre ancien camp, où nous arrivames avant le Soleil couché. Il eſt difficile d'exprimer la joie qu'on eut de me revoir. On étoit d'autant plus charmé, que *Morton* & de *Hayes* arrivez deux heures avant moi, avoient répandu la conſternation par les mauvaiſes nouvelles qu'ils avoient apportées. Le premier pendant une route de deux jours n'avoit trouvé qu'un terrain ſterile & ſablonneux. Le premier jour, il avoit ſouffert beaucoup par la diſette d'eau fraîche, parce que la Chaloupe ne pouvoit venir à terre, de ſorte qu'ils ſeroient morts de ſoif, ſans que le lendemain, ils avoient rencontré une grande rivie-

re

re dont l'eau ſomache près de la mer, étoit douce à deux milles loin dans les terres. Mais deux Crocodiles ſortis de la riviere, leur avoient fait grand peur, & les auroient dévorez, ſi le bruit & le feu de leurs fuſils n'avoient effraié ces animaux. C'eſt ce qui les avoit engagez à retourner ſur leurs pas, d'autant que le terrain étoit aride de tous côtez, & que les proviſions leur manquoient.

De Hayes n'avoit pas mieux réüſſi que *Morton*. Il n'avoit trouvé qu'une eau dormante à quatre ou cinq milles loin, avec quelques oiſeaux de riviere, dont il n'avoit pu attraper un ſeul. Ils avoient rencontré enſuite une longue chaine de Montagnes, qui s'étendoient de l'*eſt* à l'*oueſt*, à perte de vue. Mais il n'avoit oſé penétrer d'avantage, crainte que les vivres ne vinſſent à lui manquer.

Ces nouvelles furent cauſe que chacun fut d'avis d'aller à l'endroit que j'avois découvert. Ainſi, dès le lendemain matin, ce fut une choſe reſolue dans le Conſeil, & on apprêta tout pour ſe rendre au plûtôt à *Verdant Vale*, nom que j'avois donné à ce lieu. Notre Pinaſſe n'étoit pas encore achevée.

vée. C'eſt pourquoi, nous nous ſervimes de nos deux barques pour tranſporter notre cargaiſon, & les ouvriers furent les prémiers embarquez avec leurs outils Monſieur *Morrice* les accompagna, & *de Hayes* eſcorta les autres. Pour moi, je ne partis qu'avec les derniers, & je mis nos canons & nos munitions ſur la nouvelle Pinaſſe.

CHAPITRE IV.

Nouvelle Ville bâtie. Un Tigre tué par les Chaſſeurs Anglois. *Les femmes cauſent beaucoup de déſordres parmi eux. Un Criminel jugé devant* Gulliver. *Un matelot devoré par un* Goulu de mer. *Les femmes partagées entre les hommes. L'Amiral de retour de ſes courſes amene un naturel du païs.*

EN mon abſence, nos gens avoient donné mon nom à notre nouvel établiſſement, & ils s'étoient bâti des huttes le long de la riviere. Chacun paroiſſoit content de ſon ſort, & nous aurions pu vivre avec autant de ſatisfaction, que dans notre patrie, ſans ce penchant naturel qui y rappelle tous les hommes, déſir qu'un Poete a exprimé par ces vers,

Nescio qua natale solum dulcedine cunctos
Ducit, & immemores non sinit esse sui.

Nous avions assez de gibier & de poisson pour trois fois autant de monde. Le manque de sel nous avoit fait de la peine pendant quelque temps. Mais entre autres choses, notre Amiral en avoit découvert assez, pour nous en servir pendant plusieurs siecles, au cas que nous fussions obligez de demeurer en cet endroit. La mer formoit ce sel, en se brisant dans les creux des rochers, où la chaleur du soleil le durcissoit bientôt. Il n'y avoit plus que deux choses qui nous inquiétoient encore, la crainte de rester sans poudre, dont nous dépensions chaque jour une grande quantité, & celle de voir nos habits, nos barques, & nos cordages s'user. Quant au dernier article, je n'y voiois point de remede, si ce n'est qu'accoutumé aux bienfaits de la providence, je comptois toujours sur elle. Pour ce qui est du premier, je donnai de bons ordres pour qu'on la ménageât, quoique nous en eussions une provision abondante.

Nous

Nous continuïons cependant de saler notre venaison, nos tortues & notre pêche, pour augmenter d'autant nos provisions de mer. Comme nous avions plusieurs tonneaux de pois & de feves, nous resolumes d'en semer un peu, & d'essaier ce qu'il en viendroit. Pour cet effet, nous coupames des arbres en quantité, & nous fimes un tas du petit bois, que nous brûlames au même endroit pour engraisser la place. Nous plantâmes ensuite nos legumes, & nous les abandonnames à celui qui donne seul l'accroissement.

Il nous arriva dans ce temps là une chose qui merite d'être racontée. Un jour que nos Chasseurs avoient penétré dans le bois plus qu'à l'ordinaire, ils tuèrent tant de bêtes fauves, qu'ils furent obligez d'en laisser deux dans la forêt, pendues à des branches d'arbre, où ils comptoient les reprendre une autre fois. Ils avoient compté sans leur hôte. Le lendemain, lorsqu'ils allèrent les rechercher, ils virent un grand Tigre, grimpé sur l'arbre, & faisant sa curée de leur prise. On peut juger aisément de leur surprise & de leur fraieur. Ils ne savoient s'ils devoient

avan-

avancer ou reculer. Ils se cachèrent derriere des arbres pour observer leur voleur. A la fin, deux d'entre eux s'encourageant l'un l'autre, firent feu sur lui, & le jettèrent à terre. Il poussa d'abord un cri terrible, mais comme il étoit blessé en deux endroits, il ne put se relever, & il expira au bout de quelques momens. Ils le dépouillèrent sur le champ de sa belle peau, qu'ils rapportèrent en triomphe au camp, avec les deux pièces de gibier.

Quoique cette avanture nous fit beaucoup de plaisir, elle ne laissa pas de me donner un nouveau sujet d'épouvante, & de me saisir l'imagination. Et en effet, mes fraieurs n'étoient pas mal fondées, car dans un lieu où on avoit trouvé un Tigre, il étoit vraisemblable, qu'il y en avoit bien d'autres, sans compter les bêtes d'especes differentes. Ainsi il y avoit lieu de craindre qu'un jour ou l'autre ces animaux carnaciers ne vinssent se jetter sur nous dans notre camp. Je communiquai donc ma pensée au Conseil, dès le jour même, & il fut résolu de nous fortifier sans délai. On commença le lendemain une palisade, qui fut achevée en dix jours de

temps,

temps, & qui se trouva d'une force à défier les hommes & les bêtes. En même temps, je fis défense aux Chasseurs d'avancer à l'avenir dans la forêt, autant qu'ils avoient fait. Je n'ai que faire de dire que cet ordre fut observé avec une rigoureuse ponctualité. Ils y avoient trop d'intérêt pour y manquer.

J'ai marqué ci-dessus, qu'il y avoit parmi nous des femmes, dont les unes avoient leurs maris avec elles, & les autres n'étoient pas mariées. La plûpart étoient parties de *Batavia*, pour passer dans la *Nouvelle Hollande*, attirées par les propositions avantageuses qu'on leur avoit faites de la part de cette Colonie, & il y a lieu de croire que bien peu y portoient leur vertu. Tant que nous fumes accablez de fatigues & de miseres, on ne fit presque aucune attention à ces Etrangères. Mais à peine l'abondance & l'oisiveté nous eurent un peu remis, que ces femelles crurent que leur temps étoit venu. D'abord elles firent leurs affaires en secret, & elles ne donnoient des rendez vous aux hommes que pendant la nuit. Mais ces intrigues furent bientôt découvertes par les sentinelles,

qui menacèrent de troubler ces plaisirs furtifs, s'ils n'y avoient part, ce qui dégénéra à la fin en querelles. Je n'en rapporterai qu'un exemple.

Une de ces femmes avoit donné de l'amour à deux de nos gens, & leur accordoit des faveurs, sans que l'un sçût ce qui regardoit l'autre. L'un des deux étant venu à son ordinaire lui rendre une visite secrete, elle ne voulut point le laisser entrer, ce qui lui fit soupçonner qu'il se passoit quelque chose qui n'alloit pas bien pour lui. Il avoit raison, & il le vit bientôt de ses propres yeux, d'une maniere bien cruelle pour un jaloux, puisque sa maitresse étoit entre les bras d'un rival. La rage le mit à tel point hors de lui même, qu'il leur passa son épée au travers du corps, après quoi il prit la fuite sans avoir été vu. Cependant les cris des deux blessez attirent une foule de monde, & on les trouve dans la même posture où le meurtrier les avoit laissez, l'épée encore plongée dans leurs corps.

Cette affaire étoit trop importante pour n'en pas faire part d'abord au Conseil, afin de découvrir le Criminel, &

& d'obvier à l'avenir à de semblables désordres. Nous examinames donc les deux blessez. Mais l'homme déclara qu'il n'avoit jamais eu de querelle avec personne, & pour la femme, elle ne put ou ne voulut rien découvrir. Néanmoins je ne me rebutai pas. Le lendemain, je fis passer mes gens en revue, & je découvris le Coupable à l'épée qui lui manquoit. Sur le champ, je le fis comparoitre devant le Conseil, & je lui demandai en premier lieu pourquoi il étoit venu sans épée. Il répondit qu'il l'avoit prêtée à un de ses Camarades qui étoit allé en course avec l'Amiral *Morrice*. Sur cette réponse, je fis apporter l'épée avec laquelle il avoit fait son coup, & je lui demandai s'il la connoissoit? Oui, dit-il; c'est la même que j'ai prêtée cette nuit à l'homme en question. Je lui repliquai qu'on l'avoit trouvée dans le corps des deux personnes blessées, & que c'étoit une preuve suffisante de son crime, après quoi je l'exhortai à le reconnoitre sincerèment. Moi, mon cher General, que j'avoue ce meurtre, reprit-il! Est-ce une preuve que je l'ai commis, parce qu'on y a emploié mon épée? Il y

a bien autant d'apparence que celui qui me l'a empruntée ne l'a fait que pour cacher sa mauvaise action.

Cet interrogatoire dura une demie heure, & le Criminel répondit avec tant d'adresse, que nous fumes obligez d'attendre pour décider l'arrivée de *Morrice*, qui étoit allé à la découverte du côté du *Sud*. Pendant cet intervalle, la nouvelle vint qu'un des hommes de l'Amiral avoit été dévoré par un gros poisson, en nageant d'un rocher à un autre. Sur ce rapport, l'Accusé le choisit pour lui imputer son crime, & il en décrivit avec tant d'exactitude la personne & les habits, qu'il avoit entendu dépeindre aux gens qui venoient le voir dans son arrêt, que nous n'eumes plus la moindre preuve contre lui. Ainsi j'ordonnai qu'on le relâchât, d'autant plus que les deux blessez paroissoient hors de danger, & que d'ailleurs je n'étois pas fâché non plus d'épargner mon monde, après avoir fait peur à un chacun par la justice severe que je me préparois à faire. Cependant on continua toûjours à le croire coupable, & on en eut dans la suite une preuve, lorsque la femme fut guérie, car elle ne se ca-

cachoit pas pour dire qu'elle étoit la cauſe du malheur de cet homme, ni pour lui témoigner une tendreſſe extraordinaire. Il eſt vrai que ſelon le rapport de quelques uns, la vigueur de cet homme étoit ce qu'elle aimoit en lui, parce qu'elle lui trouvoit des reſſources inépuiſables pour le plaiſir, ce qu'elle n'avoit pas rencontré dans l'autre. Mais je regarde ces bruits comme venant de gens ſans égards pour le Sexe.

Cependant cet accident me fit faire réflexion, que tant qu'il y auroit des femmes parmi nous, il y auroit toûjours à craindre de pareils malheurs, à moins qu'on ne prit de bonnes meſures pour les prévenir, en permettant l'uſage de ces femmes d'une manière auſſi conforme à la bienſéance qu'il ſeroit poſſible. L'inconvénient étoit qu'il n'y avoit que ſoixante & quatorze femmes, entre leſquelles même il s'en trouvoit de mariées, au lieu que nous étions trois cens hommes, de ſorte que chacun ne pouvoit avoir la ſienne. Nous y remédiames le mieux que nous pumes. Chaque Officier conſiderable en eut une, qu'il choiſit comme il lui plut, ſelon ſon rang. Les autres fu-

rent distribuées entre le reste de notre monde d'une autre manière, c'est-à-dire qu'il fut permis à tout homme au dessous de cinquante ans de coucher de cinq en cinq nuits avec la femme, qui lui seroit tombée en partage. Pour moi, qui n'avois point d'inclination pour le mariage, je cédai mon droit à ceux qui avoient plus de force & de jeunesse, & dix sept ou dix huit autres aussi âgez à peu près que moi firent la même chose.

Quatre femmes qui avoient leurs maris dans la *Nouvelle Hollande*, n'avoient point voulu en prendre de nouveau, & elles firent long-temps profession d'une vertu exemplaire. Elles demeuroient ensemble, elle ne voioient personne, personne ne les voioit, vous auriez dit que c'étoit des Religieuses. Mais à la fin, désespérant de revoir jamais ceux pour qui elles se reservoient, elles commencèrent à sentir qu'il manquoit quelque chose à leur satisfaction, & elles nous firent entendre moins par leurs discours que par leur embarras, que la société leur plaisoit autant qu'à leurs voisines. Nous primes leurs nécessitez en considération, & nous leur procura-

mes

mes des gens qui se firent un plaisir de leur en faire.

C'est par des commencemens aussi foibles que de grands Empires se sont formez, & *Rome* devenue depuis la maitresse du monde, ne s'étoit peuplée que par un rapt. Nos jeunes gens l'auroient imitée de bon cœur à cet égard. Mais ils auroient été bien embarassez à trouver des *Sabines*, car le païs nous paroissoit encore aussi désert que le premier jour, & nous ne recevions même aucune nouvelle de *Batavia*, bien qu'elles dussent être arrivées, supposé que notre pinasse eut échapé aux dangers de la navigation. Cette dernière circonstance fut cause que je fis couper dans la forêt un grand arbre bien droit, qu'on plaça sur la pointe du cap, avec une grande voile blanche, afin qu'on put la distinguer de loin. C'étoit là le signal de jour, & je faisois allumer de grands feux la nuit, dans la vue que les gens de la Pinasse pussent nous découvrir. Mais Dieu en avoit ordonné autrement. Nous eumes pendant six semaines des pluies continuelles, & un vent violent, & nous remarquames qu'il faisoit une rude tempête

sur la mer, quoique la baie s'en sentit peu. C'est ce qui me fit juger que nos gens pourroient bien y être peris.

Au reste, le mauvais temps ne gâta point nos legumes, & nous jugeames par notre recolte qu'un boisseau nous en rendoit trois cens. Ce fut pour nous une consolation, mais aussi nous en eumes bien besoin. Nos Chasseurs avoient tellement effraié le Gibier, qu'il s'enfuioit au loin, & que nous n'en tuions pas le quart de ce que nous avions fait à notre arrivée. Ce changement m'obligea de déclarer qu'à l'avenir on ne mangeroit de la viande que trois jours de la semaine, & que les quatre autres, on se contenteroit de poisson, dont nous avions en abondance. Les jours suivans, nos Chasseurs eurent encore plus de malheur qu'ils n'en avoient eu auparavant, & nous craignimes de nous trouver tout à fait sans viande. La désolation étoit generale dans le camp. Je résolus dans cette extrêmité d'envoier une chaloupe le long de la côte, pour tâcher de découvrir si on n'y trouveroit point de gibier. Elle revint au bout de trois jours, chargée de bêtes fauves, parmi lesquelles il y en avoit une

une qui reſſembloit à nos cochons, excepté qu'elle étoit d'un gout bien meilleur. Cette heureuſe chaſſe releva le courage abbatu de nos gens, & leur joie fut auſſi exceſſive que l'avoit été leur fraieur.

Monſieur *Morrice* nous apprit, que dans cette derniere courſe, il avoit découvert une Iſle d'environ cinq lieues de tour, où les bêtes fauves de notre continent alloient ſe rendre à la nage. Lorſqu'il y décendit la premiere fois, il en avoit trouvé des troupes de pluſieurs milliers, avec un grand nombre de petits, ce qui lui avoit fait juger qu'elles alloient ſe rendre en cet endroit, quand elles étoient en chaleur. Ce bon ſuccès le remplit d'eſperances, & il demanda qu'il lui fut permis de faire un autre voiage au *Sudeſt*, parce qu'il étoit aſſuré qu'il y avoit une riviere en cet endroit. Je le lui accordai, & il partit avec douze hommes & des vivres pour huit jours. Nous fimes des vœux pour le ſuccès de ſon entrepriſe, après quoi je vaquai aux affaires de la Colonie, & nous établimes diverſes loix pour le bien de notre nouvelle République.

Au bout de quatre jours, qui étoient

le temps qu'on avoit donné à l'Amiral, nous commençames à craindre pour lui, & il n'y avoit perſonne qui ne s'imaginât qu'il lui étoit arrivé quelque deſaſtre. Cependant nous n'oſions hazarder d'envoier notre chaloupe après lui, de peur qu'elle n'eut le même malheur, ce qui auroit achevé de nous perdre, parce que nos chaloupes étoient preſque l'unique moien qui nous reſtoit de pourvoir à notre ſubſiſtance, Pluſieurs de nos Chaſſeurs avoient bâti une nouvelle plantation de l'autre côté de la Baie. Mais nous ne pouvions nous ſecourir les uns les autres ſans le navire que *Morrice* avoit emmené. Ces circonſtances nous mirent dans une inquiétude extrême, & nous nous trouvames plongez encore une fois dans le dernier abbattement. Nos gens ſe promenoient autour du camp dans un ſilence morne, & le déſeſpoir étoit peint ſur leurs viſages.

Enfin, le douzieme jour après le depart de *Morrice*, aiant pris une lunette d'approche, pour regarder du côté de la mer, j'apperçus trois chaloupes qui venoient à nous, parmi leſquelles je reconnus celle de notre Amiral. A cette nou-

nouvelle, nos gens pouſſèrent des cris de joie, qui nous étourdiſſoient. Seulement, nous ne pouvions comprendre quelles étoient ces chaloupes, avec leſquelles *Morrice* revenoit. Mais cette joie fit bientôt place à la fraieur, lorſque regardant encore la mer, on y remarqua dix bâtimens qui s'approchoient de la côte. Pour le coup, chacun ſe crut, ou mort, ou eſclave. Je commandai à mes gens de prendre leurs armes, & de braquer le canon, au cas qu'on fit mine de nous en vouloir. Voilà où nous en étions, lorſque ces bâtimens mirent à l'ancre auprès de la côte, laiſſant celui de *Morrice* avancer ſeul. Dès que celui-ci fut à la portée d'être entendu, il nous cria de ne rien appréhender, & de lui envoier notre chaloupe pour le mener à terre, ce que nous fimes ſur le champ. Il entra dedans, avec un de ſes gens, conduiſant par la main un grand homme, d'une phyſionomie venerable, en robbe noire, un chapeau ſur la tête, & le pavillon blanc à la main. Lorſque je vis cet Etranger, j'avançai au bord de la mer, pour le recevoir. *Morrice* nous dit en peu de mots, que cette perſonne étoit

dépêchée vers moi par le Gouverneur d'une Ville à vingt lieues au dessus de la Baie, où nos gens avoient été reçus avec beaucoup d'humanité. Sur ce rapport, nous fimes à cet Envoié une profonde révérence, qu'il nous rendit de la même maniere, après quoi levant les yeux vers le Ciel, il s'écria en bon *François*, *puisse la Puissance éternelle qui gouverne le Monde vous benir. Puisse le Soleil, principal Ministre de cet être, & notre glorieux Monarque, répandre sur vous ses favorables influences.* Morrice lui dit alors que j'étois le General. Là-dessus, il me présenta la main, que je voulus baiser, mais il s'y opposa d'une maniere honnête, & me baisa au front en m'embrassant, après quoi il me pria de le conduire à notre camp. Je le fis, il observa nos fortifications, il témoigna qu'il les trouvoit bonnes, & il me dit ensuite, *Monsieur, votre Amiral m'a informé de vos avantures & de vos malheurs, & c'est ce qui m'a porté à me hazarder entre vos mains, persuadé que vous ne me feriez aucune violence. Je vois à votre exterieur qu'on ne m'a point trompé. Ainsi je reposerai avec une parfaite securité dans une de vos tentes,*

si

ſi vous voulez bien me le permettre. Pendant mon abſence, Monſieur Morrice *vous rendra compte des avantures de ſon voiage.* Je le conduiſis à l'inſtant même dans ma tente, & je revins trouver *Morrice*, dont j'étois impatient d'entendre l'hiſtoire.

CHAPITRE V.

Morrice *raconte les patticularitez de ſon Voiage.*

IL nous la raconta de la maniere ſuivante. Mes braves compagnons, & vous notre illuſtre General, lorſque je fus parti avec votre permiſſion & celle du Conſeil, je fis voile le premier jour vers le *Sudeſt*, & je trouvai une riviere qui vient ſe jetter dans la baie, où nous jettames l'ancre vers le ſoir. Le lendemain, à la pointe du jour, je réſolus de la remonter, & je fis trois lieues ou environ, après quoi nous nous trouvames inſenſiblement dans un lac d'eau dormante, qui s'élargiſſoit à meſure que nous avancions, de ſorte que bientôt nous ne vîmes plus la terre. Nous n'avions alors qu'un zephyr foible qui ridoit à peine la ſurface de l'eau. A la fin, nous découvrimes dans le lac de petites Iſles couvertes d'arbres dont la verdure nous charmoit. Nous anchrames le ſoir entre deux de ces Iſles, à

environ une demie lieue de terre, dans l'intention d'y aborder le lendemain, dès qu'il feroit jour.

Une partie de la nuit s'étoit passée à parler de nos découvertes, & de nos avantures bonnes ou mauvaises, de sorte que nous nous étions couchez assez tard, & comme des gens qui ne craignent point d'ennemis. Je vous laisse à juger de notre surprise, lorsque le lendemain, au lever de l'Aurore, nous nous vimes environnez de douze vaisseaux, sans aucune esperance de pouvoir leur échaper. La perte de la liberté étoit le moindre des maux auxquels nous nous attendions. Cependant nous résolumes de nous battre jusqu'au dernier soupir, & nous nous préparions à une vigoureuse défense. Sur ces entrefaites, une des chaloupes s'avança vers nous, portant pavillon blanc. Dès qu'elle fut près de nous, il parut un homme qui nous fit une inclination profonde, & qui nous dit en *Espagnol* que nous n'appréhendassions rien, qu'ils n'étoient point venus pour nous faire du mal. Là-dessus, j'ordonnai à un de mes gens qui nous avoit servi d'interprete, de demander à cet homme, pour-

pourquoi donc ils nous avoient environnez de la sorte. Il répondit que leur unique intention étoit de nous donner les secours dont nous pourrions avoir besoin, & il nous demanda en même temps par quel hazard nous nous trouvions dans le lac, avec un bâtiment aussi petit. Lorsqu'il sçut les maux que nous avions essuiez, il nous consola, en nous représentant que la fortune étoit inconstante, & que les ames courageuses & fortes devoient se mettre au dessus de ses caprices.

Il paroissoit tant de sincerité & de droiture dans ses manieres, que nous l'écoutions avec un plaisir singulier. Lorsqu'il eût appris par notre Truchement que j'étois le Chef, & que nous étions *Anglois*, il s'addressa à moi en *Anglois*, ce qui me surprit un peu, & il me demanda si nous étions les seuls qui se fussent sauvez. Je lui dis que oui, croiant qu'il étoit de la prudence de le lui faire accroire, jusqu'à ce que nous visions quel traitement on nous feroit. Et bien, reprit il; suivez moi donc, & ne désespérez de rien: vous êtes chez une nation où vous trouverez tout ce qui peut satisfaire un homme modéré.

Je

Je lui demandai le nom de ces peuples hospitaliers. Il me répondit que le nom du Roiaume en leur langue étoit *Sporunda*, & celui des peuples, *Sporvi* ou *Sporundiens*. Qu'ils étoient tributaires de l'empire opulent des *Sevarambes*, dont la Capitale s'appelloit *Sevarinda*. Mais que la ville où ils avoient dessein de nous conduire, & qui s'appelloit *Sporundà*, n'étoit qu'à cinq lieues de nous.

A ces mots, il parut quelque alteration dans nos yeux, mais reprenant la parole, Messieurs, nous dit-il, je vous ai exhortez à ne rien craindre. Je vous y exhorte encore. Comptez que nous ne vous ferons aucun mal, à moins que vous ne vous l'attiriez, ou par votre défiance, ou par votre temerité. Nous ne sommes point des Barbares, comme vous vous l'imaginez peut-être. D'ailleurs, nous avons assez de monde, pour vous forcer, si vous faites la moindre résistance, & je vous avertis de plus que nous entendons la guerre aussi bien qu'aucune nation de l'*Europe*, ce que vous éprouverez à vos dépens, si vous nous y contraignez. Encore une fois, soumettez vous donc, Messieurs. On ne vous fera aucune violence. Si vous

ne

ne voulez pas venir avec nous, à la bonne heure, cherchez ailleurs fortune. Je me retire pour vous donner le temps de prendre votre resolution, & je prie le Ciel de vous éclairer. En achevant ces mots, il s'en alla au bout de la chaloupe, où il se joignit à un des siens. Notre résolution fut bientôt prise, & il s'en apperçut, sur quoi revenant à nous, il nous demanda quel parti nous avions cru devoir prendre? Celui de nous laisser guider par vos bons conseils, lui répondis-je. Nous vous suivrons où il vous plaira. Nous sommes de pauvres Etrangers, moins propres à exciter la crainte, qu'à emouvoir la compassion. Messieurs, votre résolution me fait plaisir, nous dit-il. On vous menera dans un païs de prodiges.

Au même instant, il fit signe au reste des Chaloupes, qui s'approchèrent en bon ordre, & nous environnèrent de toute part. Elles nous fournirent des viandes fraîches de diverses sortes, d'un gout délicieux, & on nous donna d'un vin excellent, qui croissoit à *Sporunda*. Moins nous nous étions attendus à une pareille rencontre,

plus

lus elle nous cauſoit de ſatisfaction. Celui qui avoit été envoié ſur notre chaloupe, nous dit qu'il s'appelloit *Cas-nida*, & ſon Compagnon *Bonaſcar*. C'étoient deux hommes d'une mine revenante, & ils étoient habillez à peu près comme les Nobles de *Veniſe*. Je priai le premier de nous dire comment il pouvoit parler les langues de l'*Europe*, auſſi bien qu'il faiſoit. J'aurai le temps de vous l'apprendre, me dit-il; mais à préſent il s'agit de faire diligence, afin que nous arrivions à *Sporunda* avant la nuit. Là-deſſus, il parla en *Sporundien* à ſes gens, qui vinrent d'abord à la proue de notre chaloupe, & y attachèrent un cable, après quoi ils ſe mirent à ramer, tandis que le reſte de leur flotte demeura à l'ancre. Ils nous remorquèrent ainſi ſur le lac juſqu'à environ deux heures après midi. Alors nous nous apperçumes qu'il alloit toûjours en s'étréciſſant, & nous découvrimes des deux côtez un païs enchanté. Au bout d'une lieue, nous nous trouvames dans une riviere, le long de laquelle regnoient deux murailles, une ſur chaque rivage. Nous paſſames entre deux. Elles alloient juſqu'à

qu'à *Sporunda*, ville située à peu près comme *Coblentz*, * sur le confluent de deux rivieres.

Nous nous arrêtames dans le port, où il y avoit un concours extraordinaire pour nous attendre, sur la nouvelle qu'une petite chaloupe y avoit répandue de notre arrivée. *Casbida* mit pied à terre le premier, & parla quelque temps à des personnes vénérables habillées de noir, après quoi il fit signe à *Bonascar* de nous faire décendre. Nous commençames en abordant à saluer ces Seigneurs, dont le chef m'embrassa, me baisa au front, & me souhaita une heureuse arrivée à *Sporunda*.

On nous conduisit sous une arcade magnifique, & nous traversames une rue spacieuse, d'où nous arrivames à un superbe édifice, au travers d'une place ornée de gasons & d'arbres, que nous avions vus de loin. Il falloit monter plusieurs dégrez de marbre. Enfin nous en-

* *Coblentz* est une ville d'*Allemagne* forte & peuple, sur le confluent du *Rhin*, & de la *Moselle* Elle étoit ville Imperiale Libre. Mais aujourd'hui elle dépend de l'Electeur de *Treves*, qui y fait sa residence ordinaire.

ntrames dans une salle dont l'éclat nous urprit. Il y avoit plusieurs tables couvertes de tapis qui l'emportent sur ceux le *Perse*, & autour de ces tables étoient lusieurs personnages, habillez de même que notre bon ami *Cashida*. Ils nous firent plusieurs questions par le noien d'un Interprete, & j'y répondis u nom de tous, d'une maniere conforme à la situation de nos affaires. On nous mena ensuite dans un bel appartement, où on nous servit un souper xquis, apprêté à la maniere des *Européens*. *Sermodas* qui est celui qui se repose maintenant dans la tente du General, me demanda si nous voulions bien gouter de ce repas. Je lui dis qu'il y avoit tant de temps que nous n'avions vu une table servie avec autant de délicatesse, qu'il faudroit n'avoir pas le moindre appetit, pour ne vouloir pas nous y mettre. Il sourit de ma réponse, & me fit asseoir au haut bout de la chambre, après quoi, lui & deux autres personnes venerables se placèrent au dessous de moi. Il y avoit une autre table où *Cashida* & *Bonascar* se mêlèrent avec mes gens. Lorsque nous eumes mangé, on fit coucher mes compagnons

gnons deux à deux dans des lits d'une extrême propreté, & pour moi, je fus conduit au mien par *Sermodas*, & les autres, qui me souhaitèrent une bonne nuit. Mais avant que je m'endormisse, *Cashida* vint me trouver, pour me dire qu'il viendroit le lendemain matin, me préparer à l'audience d'*Albicormas* Gouverneur de *Sporunda*, qui avoit donné ordre qu'on nous amenat dans son palais.

Vers les six heures du matin, je fus reveillé par le bruit d'une clochette, & je passai environ une heure à réfléchir sur la bizarrerie de notre sort. Sur ces entrefaites, *Cashida* & *Bonascar* entrerent dans mon appartement, pour me souhaiter le bon jour, & s'informer si je n'avois besoin de rien. Je voulois me lever & m'habiller pour les recevoir avec plus de civilité. Mais ils s'y opposèrent en disant qu'on me préparoit d'autres habits. En effet, un moment après, plusieurs personnes parurent dans ma chambre, avec des habits de lin & de laine taillez à la mode de leur nation. D'autres m'apportèrent un vaisseau plein d'eau chaude pour m'y baigner. Lorsque tout fut prêt, chacun

ortit, de sorte que je demeurai seul avec un Domestique, qui m'apprit comment je devois me laver, & qui m'aida à le faire. Je pris ensuite une chemise, des calleçons & des bas de coton. On me donna un chapeau noir neuf, des souliers, & une robbe de plusieurs couleurs, que j'attachai avec une ceinture noire. Enfin on m'habilla ou déguisa en vrai *Sporundien*, & le Domestique s'en alla ensuite, & emporta mes vieux habits. J'étois en cet état, lorsque *Cashida* vint m'informer de ce que je devois faire, quand je serois en présence d'*Albicormas*, & du Conseil, & sur le champ, nous décendimes dans la cour, où mes gens m'attendoient, vêtus comme moi, si ce n'est que leurs habillemens étoient moins riches, & qu'ils avoient des bonnets au lieu de chapeaux.

Après nous être arrêtez quelque temps, *Sermodas* vint nous complimenter, & me donna la main dans les rues, où nous fumes suivis de nos gens marchant deux à deux, & aiant *Cashida* à leur tête, & *Bonascar* à la queue. Nous avançames en cet ordre au travers de plusieurs grandes rues, jusqu'à un palais

lais bâti de marbre noir & blanc, q
ſa poliſſure extraordinaire nous
prendre pour neuf, bien qu'il fut bâ
depuis pluſieurs années. La porte éto
ornée de pluſieurs ſtatues de bron
d'un travail merveilleux. Des deux cô
tez étoient deux longues files de mou
quetaires en caſaques bleues qui le
tomboient à la cheville du pied. Quan
nous eumes paſſé cette porte, no
nous trouvames au milieu d'une ſecon
de haie de Gardes habillez de rouge
& la lance à la main. On nous fit fai
re halte près d'un quart d'heure dan
cette cour, & enſuite on entendit l
ſon harmonieux de divers inſtrumens d
guerre, qui nous donnèrent le ſigna
pour continuer notre marche. Nou
traverſames donc une autre porte, qu
nous conduiſit dans une cour ſpacieuſ
bâtie de marbre noir, & embellie d
pluſieurs ſtatues dans des niches, qu
étoient autant de morceaux achevez
Il y avoit en cet endroit une centain
d'hommes en robes noires, & moin
jeunes que les premiers que nous avion
vus. Lorſque nous y eumes fait un
courte halte, deux hommes à mine
graves, habillez comme les autres, ex-
cepté

cepté qu'il leur pendoit ſur l'épaule une bande de toile d'or, à peu près comme nos crêpes en *Europe*, vinrent commander à *Sermodas* de nous mener devant le Gouverneur. On leur obéït au même moment. Nous montames un Eſcalier de marbre à rampes dorées, qui nous mena dans une grande Salle embellie de peintures excellentes, d'où nous paſſâmes dans deux ou trois autres, dont la magnificence & l'éclat paſſent tout ce que j'en puis dire. Dans la derniere, il y avoit au fonds un throne où étoit aſſis un perſonnage venerable, environné de chaque côté de pluſieurs perſonnes que leur profond ſilence penſa nous faire prendre pour des ſtatues. Vous jugez bien que c'étoit là le Gouverneur. Il avoit une robbe de pourpre, & ſes Conſeillers ou ceux que nous primes pour tels, étoient habillez comme les deux Seigneurs qui avoient parlé à *Sermodas*. Nous fimes les trois reverences qu'on nous avoit preſcrites, avoir la premiere en entrant, par une legère inclination de corps, la ſeconde, au milieu de la ſalle, en nous baiſſant un peu d'avantage, & la troiſième en nous inclinant juſqu'à terre, lorſque

nous fumes arrivez à la baluſtrade dorée du throne. Le Conſeil nous rendit notre civilité, en inclinant un peu le corps, & *Albicormas* ſe contenta de faire un petit ſigne de la tête.

Sermodas s'approcha alors du baluſtre, & m'y conduiſit par la main. Il dit au Gouverneur qui nous étions en *Sporundien*, langue que je trouvai aſſez ſemblable au *Grec* corrompu, qu'on parle aujourd'hui dans la *Morée*. *Cashida* parut enſuite, & raconta de quelle maniere il nous avoit trouvez. *Bonaſcar* m'interprétoit le diſcours à meſure que *Cashida* parloit. Tout ſe réduiſoit à ceci, qu'étant allez aux Iſles ſituées dans le lac, pour célébrer une fête anniverſaire, on nous avoit apperçus vers le ſoir, & qu'ils nous avoient enveloppez au milieu de la nuit, de peur que nous ne leur échapaſſions. En effet, ces peuples ſe précautionnent autant qu'ils peuvent pour n'être point découverts par les *Européens*, perſuadez que les mœurs corrompues des habitans de notre monde pourroient troubler la tranquillité des *Sporviens*, & alterer cette vertu pure dont on fait profeſſion à *Sporunda*.

Lorſ-

Lorſque *Cashida* eut rendu compte de ce qu'on lui demandoit, *Albicormas* ſe levant de ſon ſiege, nous aſſura en *Sporundien* qu'on nous procureroit de bon cœur, tous les plaiſirs innocens dont on pourroit s'aviſer, & en même tems, il donna ordre à *Sermodas* d'être notre guide & notre protecteur, tant que nous demeurerions à *Sporunda*. Ce compliment fut ſuivi d'un ordre à un Meſſager d'aller à *Sevarinda* demander au Roi, ou *Viceroi du Soleil*, comme ils parlent, ſes ordres touchant ce qui nous regardoit. *Albicormas* eſt un homme de bonne mine, bien qu'un peu voûté, défaut que je remarquai avec ſurpriſe être commun à pluſieurs perſonnes diſtinguées des deux ſexes, qui d'ailleurs ont la taille belle & des viſages charmans. Je demandai à mon ami *Cashida* ſi cette difformité ne ſe trouvoit que dans une certaine race, ou ſi elle venoit de quelque accident? Il me répondit que ceux à qui je voiois ce défaut étoient nez à *Sevarinda*, & qu'on les avoit envoiez à *Sporunda*, en vertu des loix qui exilent quicomque a la moindre défectuoſité, ſoit dans l'ame, ſoit dans le corps. Les derniers ſont

envoiez à *Sporunda*, qui signifie imparfaite, & pour les premiers, qui ont violé les principes de la vertu, on les fait passer dans un autre endroit.

Tandis que *Cashida* me parloit en ces termes, *Albicormas* nous congédia, & nous retournames au logis dans le même ordre que nous étions venus. Nous nous tinmes enfermez jusqu'au soir, à cause de la chaleur, & vers la nuit, notre Conducteur nous mena dans la ville. Nous n'avions jamais rien vu en *Europe*, qui approchât de ce que nous voïions. Edifices superbes, antiquitez, curiositez des arts & des sciences, tout nous fit un plaisir extraordinaire. Ce plaisir fit place à un repas exquis, & une heure après, on nous conduisit dans un autre appartement, où nous vimes je ne sais combien de femmes habillées proprement, d'une beauté charmante, les cheveux tombans sur leurs gorges, enfin capables de tenter les moins sensibles. Comme vous vous l'imaginez bien, nous étions dans le dernier étonnement, lorsque *Sermodas* nous en tira par le discours qui suit.

„ Je remarque votre surprise à vos re-
„ gards. Votre imagination est con-

„ fon-

„ fondue de tant de femmes habil-
„ lées d'une maniere extraordinaire
„ pour vous. Mais chaque nation a ſes
„ uſages, dont les uns ſont pernicieux
„ par leur propre nature, & les autres
„ ne ſemblent l'être que par les préju-
„ gez avec leſquels on les examine.
„ Pour nous, nous regardons les fem-
„ mes comme des eſclaves, deſtinées à
„ ſatisfaire nos beſoins. L'uſage mo-
„ déré de leur ſexe nous eſt recom-
„ mandé par la nature, & ainſi il eſt bon
„ & juſte. Mais il a ſes bornes au delà
„ deſquelles il devient préjudiciable au
„ genre humain. Ainſi l'homme eſt
„ le maitre d'y trouver ſon avantage
„ ou ſon déſavantage. Les principaux
„ biens qui en reſultent, ſont la pro-
„ pagation de notre eſpece, & ſa con-
„ ſervation. Ces deux choſes ſont éta-
„ blies par les loix éternelles de la na-
„ ture, ainſi que le plaiſir qu'elles nous
„ procurent. Si nous y tendons par les
„ voies legitimes, non ſeulement nous ne
„ faiſons rien, qui ne ſoit permis & né-
„ ceſſaire, mais même notre conduite
„ eſt louable, & agir de la ſorte c'eſt
„ s'acquiter d'un devoir. Mais outre
„ ces deux grands intérêts, il y en a

„ un troisieme, savoir la société, sans
„ laquelle il ne peut y avoir de répu-
„ publiques. Notre sage Legislateur
„ *Sevaraminas*, dont le nom glorieux &
„ immortel sera reveré à jamais, fon-
„ da notre gouvernement sur les loix
„ de la nature, & ne l'établit que
„ par la persuasion. Il évita sur toute
„ chose avec soin de rien défendre qui
„ fût bon en soi-même, & il nous
„ permit de nous servir modérément de
„ tout ce que la vertu ne nous interdi-
„ roit pas. Entre autres établissemens,
„ il publia celui-ci, *que les jeunes gens*
„ *se marieroient tous à un certain âge.*
„ Nous observons cette loi ponctuel-
„ lement. Mais comme nos affaires
„ nous obligent de voiager en différens
„ endroits du Roiaume, & qu'alors
„ nous laissons nos épouses chez elles,
„ par tout où nous nous rencontrons,
„ le Gouverneur du lieu nous fournit
„ des femmes, ainsi que les autres né-
„ cessitez de la vie. C'est par cette
„ raison, que voulant vous témoigner
„ les mêmes égards que nous avons
„ pour nos concitoiens, nous avons
„ fait venir les personnes que vous
„ voiez. C'est à vous maintenant à

„ voir

„ voir si vous voulez les emploier à
„ quelque chose. „

Il ne falloit pas beaucoup d'éloquence pour engager nos gens à ne pas rebuter ces aimables *Sporundiennes*. La plûpart avouoient même que les coutumes de cette nation valloient bien mieux que les nôtres. Ainsi nous remerciames tous *Sermodas*, qui nous quitta, en nous laissant le choix des Dames qu'il nous avoit amenées. Sur ces entrefaites, il entra deux hommes, qui nous saluèrent en *François*, & nous souhaitèrent toute sorte de plaisir à *Sporunda*. L'un étoit un Medecin, & l'autre un Chirurgien du Gouvernement, qui devoient examiner si nous n'avions aucune de ces maladies contagieuses auxquelles les débauches nous exposent en *Europe*. Ils nous declarèrent ce qui les amenoit, & nous exhortèrent à répondre sincerement, si nous ne voulions pas courir les risques d'être découverts d'une maniere honteuse pour nous. Nous protestames tous que nous étions nets & sains. Néanmoins on nous examina l'un après l'autre en particulier, & il se trouva que nous n'avions rien dit que de vrai, ce qui fit plaisir à ces Mes-

sieurs, lesquels partirent sur le champ, pour ne point nous embarasser dans le choix de nos belles compagnes. Je choisis le premier, mes deux pilotes ensuite, les autres tirerent au sort, chacun fut content, & nous ne tardames pas à nous retirer. Je couchai dans la même chambre que j'avois déja eue, & mes gens furent conduits dans des especes de cellules, qui ressemblent assez à celles des Moines. Je n'ai que faire de vous dire que nous passames une nuit délicieuse. Pour moi, je serois demeuré encore long temps au lit, sans le depart de ma charmante Maitresse, qui se leva, dès qu'elle entendit la clochette du matin. Un instant après, *Cashida* entra dans mon appartement, pour m'avertir qu'il étoit temps de se lever, & que *Bonascar* étoit allé tirer mes gens des bras de leurs belles. Dès que je fus habillé, j'entrai dans la salle où mes compagnons m'attendoient, & on nous fit déjeuner, après quoi nous allames voir les manufactures publiques, où les hommes & les femmes travailloient pour le public.

Nous vivions de cette maniere en attendant le retour du Messager envoié

à

à *Sevaraminas*. Il revint peu de jours après avec un ordre portant qu'on nous conduisit à la capitale des *Sevarambes*. Jusqu'alors, j'avois été dans une espece d'enchantement, qui m'avoit empêché de réfléchir sur moi-même & sur nos affaires. En ce moment, je commençai à me repentir d'avoir caché la verité tant de temps, & de n'avoir rien dit de ce qui vous regardoit. Une seule chose me rassura. Je connoissois la vertu des *Sporundiens*, & je savois qu'ils n'ignoroient point combien fragile est la nature humaine. Ainsi, assuré qu'ils me pardonneroient ma dissimulation, j'allai trouver *Sermodas*, auquel je fis un recit sincere de notre histoire, en le priant de ne me savoir pas mauvais gré de ma reserve. Peu d'hommes ressemblent aux *Sporundiens*, lui dis-je. Tout est d'ordinaire chez nous mauvaise foi, injustice, inhumanité. Votre bonté même ne me guérissoit point de mes soupçons, parce que souvent la bonté n'est chez nous qu'une apparence perfide, pour séduire ceux que la simplicité de leurs mœurs rend crédules. Mais je m'apperçois enfin que j'ai

eu tort de vous confondre avec le reſte des habitans de la terre.

Cette confidence parut lui être agréable. Il en informa d'abord le Gouverneur, qui eut la bonté d'excuſer mon ſilence, quand il en ſçut le principe. On députa une autre perſonne à la Cour, & on nous ordonna de demeurer à *Spurunda* juſqu'à ſon arrivée. Cependant il n'y avoit point de plaiſirs innocens qu'on ne s'empreſſat à faire naitre ſous nos pas. Sans mon inquiétude pour vous le temps m'auroit paru court. Enfin l'envoié revint, il n'y a que trois jours, avec ordre de nous amener tous au Roi des *Sevarambes*, qui promet de nous traiter avec la bonté & la magnificence qui conviennent à ſa dignité. Décidez maintenant de ce que vous avez à faire. Suppoſé que vous ſoiez prêts à lui obéïr, comme je vous le conſeille de tout mon cœur, voilà ſa flotte qui vous ſervira d'eſcorte.

CHAPITRE VI.

*L'Auteur & ses gens vont à Sporunda. Description de l'*Osparenibon. *Autres particularitez importantes.*

LA relation de Monsieur *Morrice* nous fit un veritable plaisir. Chacun se trouvoit heureux dans son malheur de rencontrer une nation aussi hospitaliere dans un lieu qu'on ne croioit habité que par des bêtes feroces. Nos gens informez de tout par les compagnons de l'Amiral, attendoient notre réponse impatiemment, & ils s'étoient assemblez en foule autour de ma tente. Nous n'eumes pas de peine à resoudre de nous remettre entre les mains du généreux *Sermodas* & de ses compatriotes.

Il ne me restoit qu'un seul sujet d'inquiétude. J'appréhendois que s'il nous venoit du secours de *Batavia*, nos gens ne voiant point les signaux que nous avions promis de leur faire, n'allassent

s'imaginer d'abord que nous étions perdus misérablement, ce qui les auroit découragez, & nous auroit exclus à jamais de notre patrie. Mais Monsieur *Morrice* dissipa ma crainte, en nous disant que les *Sevarambes* avoient des vaisseaux qui trafiquoient dans les quatre parties du monde, de sorte que nous serions toujours les maitres de retourner chez nous, s'il arrivoit jamais que nous nous déplussions chez eux. Et ne croiez point que je vous trompe, continua-t'il. C'est un fait que j'ai appris pendant mon séjour chez les *Sporundiens*. Je m'avisai un jour de demander à *Cashida* comment lui & les *Sporundiens* entendoient plusieurs langues de l'*Europe*. Il me répondit qu'on envoioit chaque année plusieurs personnes dans nos cours, moins pour y négocier, que pour apprendre les langues, & examiner les mœurs & les coutumes des différentes nations. Que les établissemens qui paroissoient sages & justes étoient autorisez par leur gouvernement. Que pour les autres, on se contentoit de les écrire dans les archives publiques, & d'en faire la lecture en certains jours, afin que le peuple sentit

quel

quel étoit ſon bonheur de vivre ſous la protection des meilleures loix qu'il y eut au monde, ſans être ſujet à tant de loix injuſtes & cruelles qu'on obſervoit ailleurs.

Sur cette aſſurance, je n'appréhendai plus pour notre liberté que nous croiions hazarder trop par notre confiance, & nous nous préparames à décamper, avec la même joie que s'il ſe fut agi pour nous de retourner dans notre patrie. J'allai enſuite rendre mes reſpects à *Sermodas*, qui vint au devant de moi d'un air gracieux, & me demanda en *François* comment je trouvois la deſcription que mon Amiral devoit m'avoir faite de *Sporunda*. Je lui répondis que nous en étions charmez, & que nous ſouhaitions tous avec impatience de voir par nos yeux cette heureuſe contrée, ſuppoſé qu'il voulut bien nous y conduire. N'en doutez point, repliqua *Sermodas*. Je ne ſuis venu que dans cette vue. Quoiqu'à force d'induſtrie, vous aiez fait de votre camp une place qui n'eſt rien moins que mepriſable, vous trouverez pourtant nos villes aſſez bien fournies des choſes néceſſaires à

la vie, pour ne pas regretter ce que vous abandonnez.

Après un repas leger, nous embarquames nos gens & nos marchandiſes ſur les vaiſſeaux de *Sermodas*, & notre Amiral eut ordre d'aller chercher ceux qui s'étoient établis de l'autre côté de la baie. Nous arrivames le troiſieme jour à *Sporunda*. On nous reçut comme on avoit reçu *Morrice*, excepté qu'on nous fit un peu plus d'honneur, à *De Hayes* & à moi. Lorſque j'allai ſaluer *Albicormas*, il ſe leva de ſon ſiege, & m'embraſſa tendrement en me ſouhaitant un ſéjour agréable à *Sporunda*. Après les premiers complimens, qui furent repetez par un Interprete, nous parlames des affaires de l'*Europe*, ſur leſquelles *Albicormas* fit tomber la converſation. Malgré ce que *Morrice* m'avoit raconté, je veux bien avouer que je fus ſurpris au dernier point de trouver tant de lumières dans ce Seigneur. Il entendoit le *Latin* & le *Grec*, il avoit une idée juſte de nos interêts, nous parlions tour à tour tantôt une langue de l'*Europe* & tantôt une autre, on auroit dit qu'il avoit toujours été par-

parmi les *Européens*, & aucun d'eux ne l'auroit pris pour un étranger. Il m'expliqua diverſes coutumes de ſa nation ſur leſquelles je le priai de m'éclaircir.

Lorſque nos gens furent arrivez tous, on leur donna des habits ſemblables à ceux des Compagnons de *Morrice*. Mais nous nous trouvâmes dans un embarras imprévu au ſujet de nos femmes. Sans doute, on n'a pas oublié que dans notre camp une devoit ſervir aux beſoins de cinq hommes, & que les Officiers ſeuls avoient eu le privilege d'en prendre une en propre. *Sermodas* & les *Sporundiens* choquez de cette pluralité de maris pour une femme, déclarèrent qu'on ne la ſouffriroit jamais chez eux. Nous ne pouvions rejetter notre faute que ſur l'impoſſibilité où nous avions été de faire mieux. On admit cette excuſe, mais on fit d'abord une liſte de nos hommes & de nos femmes, pour rectifier les choſes. Le lendemain, on pourvut à ce que chacun de nous eût une compagne, un lit & autres meubles qui leur étoient néceſſaires. On vit bientôt que cet accommodement n'accommodoit point nos

De-

Demoiſelles. Elles ſentoient bien qu'un ſeul homme ne rempliroit pas à demi la place de cinq hommes. Néanmoins il fallut qu'elles ſe ſoumiſſent à la dure néceſſité qu'on leur impoſoit. Celles qui étoient enceintes furent obligées de choiſir un de leurs maris pour père du fruit qu'elles portoient, & ſans doute elles choiſirent au hazard, ou ſelon leurs inclinations. Mais il n'y en eut que peu qui fuſſent en cet état, ce qui prouve bien que plus on laboure un champ, moins il rapporte.

Le cinquieme jour après notre arrivée, *Sermodas* me dit que ſi nous avions quelque curioſité, il ſe préparoit un ſpectacle bien propre à la ſatisfaire. Qu'on alloit celebrer l'*Oſparenibon*, ou les cérémonies du mariage. Que c'étoit la grande fête des *Sporundiens*, & qu'elle revenoit quatre fois par an. Là-deſſus, mes Officiers, l'équipage & moi primes les habits neufs dont on nous avoit fait préſent, & nous allames avec *Cashida & Bonaſcar* nos conducteurs au palais du Gouverneur, d'où nous continuames notre route juſques dans un Temple magnifique, où la pompe en queſtion devoit être ſolem-

emnisée. La premiere chose qui nous frappa fut une longue rangée de jeunes garçons & de jeunes filles d'une beauté divine. Les premiers avoient sur la tête des guirlandes de laurier, & les secondes portoient des couronnes de fleurs qui parfumoient l'air autour d'elles. Un grand voile de soie cachoit le reste du Temple. Nous nous amusames quelque temps à considérer les beautez de ce lieu, sans qu'il se passât encore rien de particulier. Enfin la mélodie d'une foule d'instrumens harmonieux se fit entendre tout à coup. Au même instant, les fenêtres furent toutes fermées, & une infinité de flambeaux de cire firent succéder un nouveau jour à celui qui venoit de disparoître. Alors on tira le rideau, & nous apperçumes un autel d'une architecture excellente, orné de festons travaillez en or, & devant lequel pendoit du haut de la voûte un grand globe de cristal qui l'éclairoit. Au fond de l'autel étoit une statue de femme, qui avoit plusieurs mammelles, dont elle allaitoit des petits enfans. Cependant, la musique que nous avions entendue s'approchoit peu à peu, & elle entra dans le Temple, suivie d'*Albicormas* & des Senateurs

teurs habillez magnifiquement. Les Prêtres allèrent au devant du Gouverneur, l'encensoir à la main, jusqu'au milieu du Temple, en chantant des airs mélodieux. Là ils lui firent trois profondes révérences, & le conduisirent à l'autel, où ils se prosternèrent encore trois fois devant lui, après quoi ils retournèrent dans leurs siéges.

Albicormas me fit asseoir au pied de son Throne, & on plaça mes gens des deux côtez, selon le rang qu'ils avoient tenu auprès de moi. Les cérémonies commencèrent un peu après. Les Ministres sacrez firent venir ceux qui devoient être mariez. Ces deux troupes se séparèrent auprès de l'autel, & les jeunes hommes prirent la droite, tandis que les jeunes vierges se mirent à la gauche. Le Grand Prêtre monta alors sur un petit throne, où il fit une courte priere, après quoi plusieurs Prêtres parurent avec un encensoir, dont j'ai sû depuis qu'on avoit allumé les charbons aux raions du soleil. *Albicormas* s'approcha de ce vase sacré avec les marques d'un profond respect. Il s'agenouilla & fit une priere, qui fut suivie d'un hymne chanté par les Prêtres, &

& accompagné du son des instrumens.

Lorsque la Symphonie eut fini, le Grand Prêtre demanda à la premiere de la rangée des filles, *si elle vouloit être mariée.* Elle baissa la tête, rougit, & dit *oui.* Il fit ensuite la même question à ses compagnes, qui répondirent de même, tandis qu'un autre demandoit la même chose aux jeunes hommes. Cette partie de la ceremonie achèvée, le souverain Pontife prit la première des jeunes filles par la main, & la conduisit vers la rangée des hommes, en lui ordonnant de choisir un mari parmi eux. Lorsqu'elle en eut trouvé un à son gré, elle s'arrêta devant lui, & lui demanda d'un air charmant, *s'il vouloit être son Seigneur & son fidelle époux?* Le jeune homme répondit d'abord que *oui*, *pourvu qu'elle lui promit d'être sa fidelle & tendre épouse.* Elle répondit *jusqu'à la mort.* Le jeune marié lui prit les mains en même temps, la baisa au front & la conduisit au bas bout du Temple. Telle est la cérémonie de leur mariage. Les autres firent la même chose à leur tour, & sortirent du Temple deux à deux, précédez

dez de plusieurs instrumens de musique.

Je ne pus qu'admirer cette institution. En effet, de cette maniere, il n'y a pas à craindre de mariages forcez, car le jeune homme peut refuser celles qui le demandent pour époux, ce qui arrive quelquesfois, auquel cas, si une jeune fille est rebutée trois fois, elle peut se donner à tel Senateur qu'il lui plait, bien qu'il soit déja marié. Il ne manque jamais de la recevoir au nombre de ses femmes, selon la loi, qui leur permet d'en avoir plusieurs.

Le reste du jour se passa dans la joie & dans les festins, sans qu'il arrivât le moindre desordre, ou que qui ce soit fit le moindre excès. Le lendemain, on nous remena au Temple, pour voir une autre cérémonie, qui étoit une suite de la premiere. Les jeunes hommes y vinrent en triomphe, précédez de la musique, comme ils l'avoient été la veille, & tenant des branches d'arbres couvertes de feuilles, avec les guirlandes de leurs épouses, & les signes de leur virginité, selon la coutume des peuples Orientaux. Nous les vimes s'approcher de l'autel, & ils y consacrè-

rent

rent ces guirlandes & ces marques à l'être suprême, au soleil, au Roi & à la patrie, après quoi ils se retirerent avec les mêmes cérémonies. Cette solemnité dura trois jours consécutifs.

Le temps de quitter *Sporunda* étoit arrivé. J'allai accompagné de mes Officiers témoigner à *Albicormas* combien j'étois sensible aux bontez particulieres qu'il avoit eues pour nous. Voici quelle fut sa réponse. Vous allez voir une ville qui l'emporte autant sur celle-ci que les raions éblouissans du soleil sur la lumière foible & pâle de la lune. *Sermodas* veut bien être votre guide à ma priere. Ainsi je vous recommande pour vos propres intérêts d'observer en tout ses instructions. Il nous embrassa ensuite tendrement, & nous dit adieu, en nous souhaitant un heureux voiage.

Le lendemain, nous nous embarquames sur des barges peintes, & nous entrames dans la riviere méridionale, dont les deux rivages nous offroient une vue enchantée. Nous passames la nuit à *Sporuma*, petite ville située dans le territoire de *Sporunda*. Le Gouverneur informé par avance de notre arri-

vée,

vée, avoit préparé tout ce qui étoit néceſſaire pour notre commodité, & il vint lui même nous recevoir avec des manieres gracieuſes qui ne nous ſurprirent point, après avoir éprouvé l'humanité des *Sporundiens*, comme nous l'avions fait. Nous n'y vimes de remarquable que la punition de quatorze malfaiteurs. Cinq étoient convaincus d'adultere, & un de meurtre. Cinq autres étoient de jeunes femmes, dont deux devoient être punies au gré de leurs maris, pour avoir violé la foi conjugale, & les trois autres étoient accuſées d'avoir anticipé ſur les droits du mariage. Les trois derniers étoient les jeunes garçons qui les avoient débauchées. Ils étoient condamnez à trois ans de priſon, après quoi, ils devoient les épouſer. On conduiſit les criminels devant la porte du Conſeil, & on les dépouilla juſqu'à la ceinture.

Une des femmes dont le crime conſiſtoit dans l'injure faite à ſon mari, étoit d'une beauté, à laquelle je n'avois jamais rien vu de ſemblable. Elle avoit environ vingt deux ans. Des cheveux noirs lui tomboient ſur le dos qui étoit d'une blancheur éblouiſſante. Ses

yeux,

yeux, son teint, sa bouche, tout charmoit. Ses bras étoient d'une rondeur & d'une delicatesse que je ne puis exprimer. Sa gorge sembloit avoir été formée par l'amour. Il me fallut rappeler tout ce que j'avois de constance pour regarder l'Executeur faire son devoir, & je crois qu'il n'y avoit personne dans l'assemblée, qui ne sentit la même emotion, car je ne voiois que visages attendris & embarrassez. L'Officier levoit le bras pour frapper cette aimable personne, lorsque son mari perçant la foule, cria à plusieurs reprises, arrête, arrête. L'Executeur s'arrêta pour entendre. Le mari lui dit, je suis l'époux infortuné de cette femme, & je demande que vous me laissiez le loisir de lui parler avant de passer outre. Il s'approcha en même temps de sa femme, en essuiant les larmes qui couloient de ses yeux, & il lui adressa ce discours, d'une voix interrompue par ses soupirs. Ulisba, *ma chere* Ulisba, *vous savez quelle tendresse j'ai eue pour vous depuis le premier moment de notre mariage jusqu'à celui de votre crime. Jusqu'à ce fatal moment, je m'étois flatté que*

vous

vous m'aimiez autant que je vous aimois, & cette pensée augmentoit mon amour. Maintenant même je cherche encore à vous disculper. Oui, je sais les artifices, que l'ennemi de votre honneur & de mon repos a emploiez pour vous seduire. Sans doute, s'il ne vous avoit pas donné tant de preuves apparentes mais fausses de mon commerce criminel avec sa femme, vous seriez encore innocente. Je ne l'ai appris que depuis trois heures. Plût à Dieu que je l'eusse sû auparavant! J'aurois mieux aimé mourir que de vous conduire où vous êtes. Mais si vous avez conservé pour moi les sentimens tendres, que je vous ai vus, dites le. Afin que la Justice soit satisfaite, je recevrai les coups qu'elle vous destine, heureux puisque je les épargnerai à une personne que j'aime plus que moi même. La belle Criminelle se tut pendant quelque temps, & ne répondit que par ses larmes. Enfin rompant ce triste silence, *mon cher* Bramista, *détourne tes yeux de moi*, répondit elle. *Je ne suis plus propre qu'à allumer ta colere, & à exciter ton indignation. Quelque motif qui m'ait engagé dans le crime, j'y suis tombée, il suffit, quoique d'ailleurs*

mon

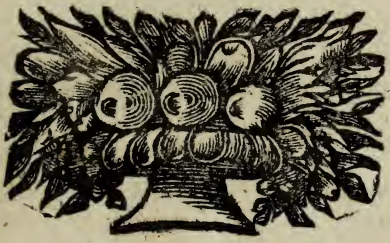
mon coeur n'y ait pas consenti. Mais sois assuré qu'il y a long temps que j'en ai un repentir douloureux & sincere, & que je voudrois mourir en ce moment pour t'en convaincre. Cette tendre scene fut terminée par l'epoux. Il se déshabilla, & reçut avec un visage gai les coups dûs à sa femme, tandis qu'elle paroissoit aussi abbatue qu'une personne condamnée à la mort, en voiant ce que le genereux *Bramista* vouloit bien essuier pour elle. Je dois avertir que la coutume de *Sporunda* permet à chacun de subir le châtiment décerné contre un autre.

Nous revinmes de ce spectacle avec la tristesse qu'il devoit nous inspirer. Le lendemain matin, nous rentrames dans nos barges, auxquelles il fallut attacher des chevaux pour les touer, à cause de la force du courant. Nous appercevions de hautes montagnes à une grande distance. *De Hayes* jugea par leur situation que c'étoient les mêmes, qu'il avoit découvertes, lorsqu'il étoit parti de notre premier campement, pour examiner le païs. Le jour suivant, nous laissames la riviere, & nous con-

tinuames notre route par terre vers le *Sud*. Les Officiers étoient en caroſſe, & on avoit donné à l'équipage des voitures aſſez ſemblables à nos chariots, excepté qu'ils étoient d'une tout autre propreté. Nous ne fimes pas beaucoup de chemin avant le dîner, parce que le terrain alloit toujours en montant, ce qui fatiguoit beaucoup nos chevaux. Le ſoir, nous nous trouvames au pied des montagnes, & nous allames coucher à *Sporogunda*, qui nous parut une ville magnifique. Nous y fumes traitez avec beaucoup de bonté par *Aſterbas*, qui entendoit en perfection le *Grec* & le *Latin*. Nous paſſames trois jours dans ſa ville, qui ne differe des autres places des *Sporundiens*, chez qui un ſeul modele ſert à toutes, qu'en ce qu'on y a creuſé de vaſtes canaux pour arroſer les plaines voiſines. C'eſt un ouvrage prodigieux, qui auroit couté cinquante millions en *Europe*, & qui n'a rien couté aux habitans, parce que chacun y a contribué de ſon travail ſans recevoir d'argent. Ce n'eſt pas qu'ils n'aient des mines d'or & argent qui ſurpaſſent de beaucoup les meilleures

res que nous connoiſſions. Mais ils ne font ſervir ces metaux qu'à l'ornement des maiſons & des Temples. Du reſte leur commerce conſiſte tout en trocs.

Fin de la Premiere Partie.



VOYAGES

EN DIVERSES PARTIES DU MONDE.

SECONDE PARTIE,

VOYAGE DES

SEVARAMBES,

VOYAGE DES SEVARAMBES.

CHAPITRE I.

L'Auteur & ſes Compagnons partent de Sporumba, *& arrivent aux montagnes. Deſcription de leur route. Ils rencontrent des bêtes farouches, &* Gulliver *court un danger eminent.*

LOrſque nous fumes arrivez au pied des montagnes qui ſervent de frontieres aux *Sevarambes*, nous nous repoſames trois jours à *Cola*, qui ſignifie en *Sevarambien* vue délicieuſe. Trois rivieres, nommées *Banon*, *Caru* & *Silkar* en arroſent le ter-

ritoire. La fertilité du terrain à une verge du sommet de ces montagnes passe l'imagination. Le laboureur y fait quatre recoltes par an, parce que la terre n'y manque jamais d'humidité ni de chaleur. Il en est de même du Roiaume entier. Il n'y a point de païs aussi beau, ni d'air aussi pur dans le reste de l'Univers. En un mot, on y distingue moins les saisons par la rigueur du froid ou du chaud, que par l'éloignement ou le voisinage du soleil.

Il est aisé de juger que nous ne nous ennuiïons pas dans un endroit semblable. Néanmoins la principale raison de notre séjour à *Cola* fut que *Sermodas* y avoit plusieurs amis, entre lesquels étoit une Dame, qui le retint la meilleure partie du temps. Ses plaisirs ne l'empêcherent pourtant point de songer à nous. Il nous procura toute sorte de divertissemens, & recommanda qu'on nous fit voir les belles maisons de campagne, & les jardins délicieux des environs. Leur situation & leur grandeur passe tout ce que j'ai vu de cette espece en *Europe*. Mais rien ne divertit autant nos gens que la chasse de l'autruche, qui se fait de cette maniere.

Ils

Ils ont des baſſets qui reſſemblent aſſez aux nôtres. On les amena accouplez dans l'endroit où les autruches ſont renfermées, & on les lâcha au ſignal d'une ſorte de cor. Dès qu'ils eurent apperçu leur proie, ils ſe diſperſèrent les uns d'un côté & les autres de l'autre, juſqu'à ce qu'ils euſſent environné les autruches, qui continuerent de courir, parce qu'elles n'ont pas les ailes aſſez grandes pour voler. Cependant ils s'approchent d'elles peu à peu. L'oiſeau ſe défend à coups de bec & de pieds, il renverſe ſes ennemis les uns ſur les autres, quoique ſans les tuer, ils ne ſavent plus où ils en ſont, c'étoit un ſpectacle auſſi réjouiſſant qu'il ſe puiſſe. A la fin, la pauvre autruche fatiguée & abbattue s'efforça de s'envoler, parce que les chiens qui embarraſſoient ſes jambes lui ôtoient toute eſperance de ſe ſauver à la courſe. Mais les efforts qu'elle fit ne ſervirent qu'à l'affoiblir d'avantage, elle tomba épuiſée, & comme morte, & les chiens ſe jetterent ſur elle pour la dévorer. Au même inſtant, les chaſſeurs la tirerent d'entre leurs pattes, & la mirent dans une cage, juſqu'à ce qu'elle eut recouvré ſa

premiere vigueur, après quoi ils la laissèrent en liberté.

L'innocence de ce divertissement fut cause que je le vis avec une joie que rien ne troubla. parce que ni l'autruche ni les chiens, ne se firent beaucoup de mal. Car, je veux bien l'avouer, lorsque j'ai été à la chasse dans mon païs natal, je n'ai jamais entendu les cors sonner la mort du cerf, qu'une douleur secrete ne m'ait saisi le cœur. Je déplorois le sort de ce noble animal. C'est pourquoi je n'ai pû m'empêcher de réfléchir cent fois sur la barbarie qui nous fait aimer & choisir un spectacle qui doit finir par une mort, & je suis résolu de ne me revolter contre aucun plaisir qui ne me revoltera point le premier.

Pour revenir maintenant à *Cola*, il n'étoit pas étonnant que *Sermodas* s'y arrêtat, & nous y retint tant de temps. Il faut savoir que c'est la derniere ville des *Sporundiens*, & que les voiageurs ne manquent pas d'y séjourner, pour se divertir avec le beau sexe, ce qu'ils ne peuvent plus faire, dès qu'ils sont une fois dans les terres des *Sevarambes*. La raison en est que l'austerité de ces peu-

peuples & la nature de leur air ne s'accommodent point avec ces sortes de plaisirs. Au premier désir déréglé que forme le cœur, il se fait une révolution totale dans le corps, la peau devient rude, leur visage devient pâle, il se couvre de boutons & de pustules, & le nez sur tout porte des marques honteuses des sentimens de l'ame. En un mot, leur exterieur trahit d'abord les secrets coupables de leurs passions, & il n'est point de dissimulation qui puisse y faire paroître un homme ce qu'il n'est pas, ce qui m'a fait souvent songer que s'il arrivoit chez nous de pareils changemens, bien de nos honnêtes gens nous effraieroient par la difformité de leurs figures. Voilà pourquoi *Sermodas* ne se hâtoit point de nous faire partir. Il craignoit pour nous les désagrémens que je viens de dire, si nous ne prévenions les tentations, en nous hâtant d'y succomber d'avance.

Enfin au bout de trois jours, il prépara tout pour nous faire passer les montagnes, où nous avions une veritable impatience de nous voir. Nos voitures devoient être trainées par des a-

nimaux assez semblables aux Licornes qui servent d'appuis aux armes d'*Angleterre*. Ils sont vîtes, sûrs du pied, & l'industrie des habitans en fait ce que nous faisons des meilleurs chevaux. Au lieu de bride, on leur attache à la corne une corde de soie, qu'il n'y a qu'à tirer d'une certaine maniere, pour les faire aller aussi vîte & de quelque côté qu'on veuille. Dès qu'ils furent attellez, & que nous eumes diné, nous primes congé de nos amies de *Cola*, ce que quelques uns de nous ne firent qu'avec une sensibilité, qui marquoit qu'ils n'étoient pas encore bien affermis dans les principes de la vertu.

Nous n'étions pas bien loin de la ville, que nous découvrimes dans les vallées incultes au dessous de nous, je ne sçai combien de bêtes farouches, qui se battoient pour attraper la proie les unes des autres, & qui ne nous donnèrent d'autre plaisir que celui de sentir que nous étions hors de leur portée, plaisir que leurs hurlemens terribles ne laissoient pas de troubler quelques fois. Néanmoins nous fimes halte en un endroit près d'une demie heure pour regarder un de ces combats. C'étoient

deux

deux ours qui avoient pris un daim qu'ils dechiroient en pieces. Sur ces entrefaites, un lion survint, & un des ours se battit contre lui, tandis que l'autre tenoit entre ses pattes la pauvre bête mourante. Mais ce dernier voiant son compagnon mal mené, courut à son secours, attaqua le Lion avec une fureur qui le força de songer à la retraite, & il le poursuivit opiniâtrément, jusqu'à ce que le Lion se retournant, le mit lui même en fuite. Cependant l'ours blessé à la cuisse étoit demeuré sur le champ de bataille, & s'y trainoit avec peine. Le Lion vint pour y dévorer le daim en sa présence. Mais l'ours qui s'étoit enfui ne lui en laissa pas le loisir. Il revint avec de nouvelles forces & une rage nouvelle. L'ours blessé se releva comme il put. Tous deux se jettèrent sur le Lion, qui fut réduit à se sauver avec un membre du daim dans la gueule, & ils achevèrent leur curée à leur aise.

Nous arrivames avant la nuit à des montagnes qu'on appelle *Sporakas*. Elles sont d'une hauteur à laquelle le *Pic de Teneriffe* est à peine comparable, & le sommet en est toujours couvert de

neige, malgré la chaleur brûlante du Climat. Nous y continuions notre route, lorsque je crus entendre un bruit de trompettes & de cors, qui me fit demander à *Sermodas* avec un peu d'émotion, s'il y avoit danger d'être attaqué par quelques ennemis. Cette question le fit sourire lui & les *Sporviens*. Non, non, ne craignez rien, me dit il ensuite. Jamais conquérans ni usurpateurs n'ont troublé le repos de ce Roiaume, depuis le déluge, dont pour le dire en passant, nous avons de meilleurs mémoires, qu'aucun peuple qui vive en *Europe*. Il est vrai qu'on a fait quelques tentatives sur nos frontieres, mais elles ont eu toujours un mauvais succès. Nous ne sommes point sujets aux passions déréglées des autres hommes, & quicomque laisseroit éclater parmi nous cet esprit d'ambition tyrannique qui fait vos heros, on ne tarderoit pas à le bannir à jamais du Roiaume. Il m'apprit ensuite que le bruit qui avoit frappé mes oreilles étoit celui d'une chute d'eau voisine.

En finissant ce discours, nous nous trouvames dans un roc, où la Nature avoit pratiqué plusieurs appartemens,

pa-

parmi lesquels il y en avoit un dont l'eclat extraordinaire m'éblouit. On auroit dit que c'étoit le séjour du soleil pendant la nuit. *Sermodas* me fit admirer ces merveilles naturelles pendant qu'on apprêtoit le souper. Le roc sembloit n'être qu'un seul diamant. Une infinité de facettes recevoient la lumiere, & la diversifioient en se l'envoiant les unes aux autres. En un mot, avec un peu plus de foi pour les Romans que je n'en ai, j'aurois cru être dans les palais enchantez, dont ils sont toujours pleins. Mais *Sermodas* m'apprit que c'étoit seulement de la glace endurcie & changée en cristal, que les raions du soleil ne pouvoient fondre.

Nous allames ensuite souper avec une tranquillité, que nous ne croïions pas devoir être troublée, comme elle le fut presque sur l'heure. Nous étions à peine à table, que voilà qu'il vient un Leopard poursuivi par un Dogue sauvage, qui avoit choisi son azile dans un des appartemens interieurs, & que le bruit de nos gens en avoit chassé. Nous avions fermé l'entrée du roc avec nos bagages, de sorte que ces animaux ne pouvoient en sortir. Là dessus, la

peur

peur nous saisit, chacun se jette sur ses armes, nous craignions à tout moment que ces deux bêtes ne se missent en tête de nous attaquer. *Sermodas* ne nous laissa pas long temps dans cette inquiétude. Rassurez vous, & demeurez en repos, nous dit il. Vous allez voir quelque chose qui vous réjouira. En même temps, ces deux bêtes cruelles commencèrent à gronder, & se jettèrent d'abord l'une sur l'autre. Tantôt l'avantage étoit du côté du Leopard, & tantôt du côté du Dogue. Le combat n'auroit fini que par la mort d'un des deux ennemis. Mais *Sermodas* fit signe à deux de nos *Anglois* de tirer sur eux. Le Leopard tomba mort sur le champ, & le Dogue se retira dans sa premiere retraite, où nous le laissames jusqu'au lendemain, après l'avoir enfermé avec soin. Cependant le pauvre animal ne survêcut pas long temps à son ennemi, car dès la pointe du jour, nous l'eumes à peine tiré de son trou, en l'effarouchant avec du feu, qu'il alla tomber entre d'autres bêtes farouches qui le tuèrent & le dévorèrent à nos yeux.

Ce recit fait assez comprendre de combien de dangers nous étions environ-

ronnez. Cependant nous fimes ce que peut-être aucun *Européen* n'auroit fait, je veux dire que nous ſoupames de bon appetit, & que nous dormimes comme des gens qui n'auroient eu rien à craindre.

Le lendemain, lorſqu'il fut grand jour, nous allames encore voir les raretez du rocher, & nous y trouvames de nouveaux ſujets d'admiration, que la ſurpriſe ou l'obſcurité avoient derobez à nos regards. Mais je ne les décrirai point, de peur qu'ils ne paroiſſent incroiables, & que le public ſoupçonneux n'en vienne à concevoir de la défiance pour le reſte de cette hiſtoire. Je paſſe à un autre article, ſur lequel j'appréhende encore bien l'incredulité des critiques, & que je ne puis néanmoins me réſoudre à omettre. Voici ce que c'eſt.

Lorſque les *Sporundiens* ont quelques unes de ces taches dont j'ai fait mention ci-deſſus, il y a là une fontaine d'eau jaune, où ils ſe baignent, & qui fait diſparoitre à l'inſtant taches, puſtules, deſirs vicieux même, de ſorte qu'ils ſe trouvent bientôt dignes de converſer avec les vertueux habitans de l'autre

côté des montagnes. Nous allames donc nous purifier dans ce bain merveilleux. Je dois avouer que je me sentis d'abord un autre homme, & mes compagnons assurèrent la même chose. En un mot, c'étoit le revers des eaux funestes de *Salmacis*, qui efféminoient les hommes, car nous ne nous trouvames plus que des pensées pures, nobles, & généreuses, dès que nous nous fumes lavez dans ces eaux salutaires.

Il étoit assez tard, quand nous sortimes du bain, & nous nous disposions à réparer ce retardement, en hâtant le pas de nos Licornes, lorsqu'elles apperçurent un *Jaccal*, animal pour lequel elles ont la même antipathie que les levriers pour les lievres. Nous eumes beau les retenir & les rappeller. Rien ne put les empêcher de poursuivre leur proie, & il fallut attendre, jusqu'à ce qu'elles l'eussent attrapée & devorée. Nous nous remimes alors en marche, & nous apperçumes vers le soir, la délicieuse ville des *Sevarambes*, dont les édifices & les tours sembloient toucher le ciel. Ce spectacle nous fit un plaisir que je ne puis exprimer à demi.

Sermodas en prit occasion de nous don-

donner les avis ſuivans ſur la conduite que nous devions tenir chez les *Sevarambes*. Gardez vous de vous répandre en paroles ſuperflues devant eux, dit-il. Ils en viendroient à vous mépriſer, & vous jugeroient indigne de demeurer dans leurs villes. Aiez grand ſoin de ne montrer rien de ſingulier dans vos manieres. Ne vous permettez aucun jurement. Ne manquez point à vous réformer ſur leurs avis, s'ils vous en donnent, & reglez vos actions ſur les leurs. Vous gagnerez par cette conduite leur eſtime & leur tendreſſe. Uſez avec modération des bienfaits que la nature prodigue à cette heureuſe nation. Leur généroſité les portera ſans doute à vous faire quantité de préſens. N'en refuſez aucun, car ils regarderoient vos refus comme une marque injurieuſe de mépris. Voilà les ſeuls conſeils, dont je m'aviſe à préſent. Les occaſions me feront connoître quels ſont ceux dont vous avez beſoin, & je ſerai toujours prêt alors à vous les accorder.

Je n'ai que faire de dire que chacun lui témoigna ſa reconnoiſſance de ces avis, & que nous lui promimes tous d'y

d'y conformer notre conduite. On sent bien que nous ne pouvions moins faire. Nous arrivames sur ces entrefaites au bas de la montagne, où coule une riviere d'une largeur, dont celle de la *Tamise* n'approche pas à *Rotherhith*, & qui environne le Roiaume des *Sevarambes*.

Comme le soleil étoit déja couché, nous fumes obligez d'y attendre jusqu'au lendemain pour la traverser, parce qu'il n'y a pas de pont dessus, de peur qu'on n'entrât avec trop de facilité dans le Royaume, & que les Etrangers n'y apportassent leurs maladies & leurs vices, choses que les *Sevarambes* appréhendent au dernier point. Ainsi nous primes le parti de nous reposer dans des bocages de jasmins & de roses, plantez exprès pour la commodité des *Sporundiens*, lorsque leurs affaires les appellent à *Sevarambia*, & qu'ils trouvent en arrivant que le bac est déja passé à l'autre bord de la riviere. Justement il faisoit une de ces belles nuits, qu'on ne trouve que dans les Poetes, & chez les *Sevarambes*. Un ciel serein, un air calme, point de vent, une lune en son plein, des étoiles bril-

brillantes, un silence interrompu seulement par le chant harmonieux de divers oiseaux, dont quelques uns sont particuliers au climat. Tout nous invitoit à la promenade. *Sermodas* toujours complaisant ne refusa point de nous y accompagner.

Je ne pouvois me lasser de me récrier sur les charmes de ce que je voiois, & il me répondoit toujours que je verrois bien autre chose le lendemain. Là dessus, je lui demandai comment est-ce qu'un Roiaume comme celui des *Sevarambes* avoit pû être caché tant de temps aux *Européens*, qui en avoient découvert tant d'autres. Il me faudroit plus de temps que nous n'en avons, pour vous en instruire, repliqua *Sermodas*. Néanmoins je vous dirai quelque chose de ce que nous apprend notre tradition, qui sans vanité surpasse les vôtres infiniment.

Après qu'*Adam* le père de votre race eut été chassé du Paradis pour sa désobéïssance, il fut permis à ses enfans d'en habiter les environs, mais non d'y rentrer jamais. Vous savez que leurs crimes attirèrent bientôt un déluge qui submergea l'univers entier. Alors

Alors la terre rentra dans un nouveau cahos, les montagnes & les vallées changèrent de place, & enfin le ravage des eaux fit des débris de l'ancien monde un monde qui ne conserva presque rien de sa premiere beauté. Dans ce temps-là, le Paradis terrestre aiant été transporté d'*Asie* ici sur les ailes des Anges, par l'ordre du Dieu tout-puissant, & aucun des décendans de *Noé* n'étant digne d'y habiter, l'Univers vit naitre un nouveau couple de créatures, formé non de la terre grossiere, mais de la quintessence des metaux, de sorte que leurs corps ne se sentirent point de ce mélange impur qui compose les vôtres.

Ces deux mortels fortunez furent nommez *Chericus* & *Salmoda*, & d'eux sortit le peuple des *Sevarambes*. Ils eurent cent fils & autant de filles. L'ainé de tous appellé *Sevarias* est notre legislateur, & nous avons pris de lui le nom que nous portons. Après avoir vêcu deux mille ans, il paia le tribut à la nature, & fut enseveli dans la ville qu'il avoit fondée.

Pendant son regne, quelques uns des décendans de *Noé* furent jettez par la tem-

tempête sur nos côtes, & un de leurs chefs viola une belle *Sevarambe* nommée *Seriſſa*. De ce crime vinrent deux jumeaux, un garçon nommé *Babo*, & une fille appellée *Chreſtona*. Comme ce couple étoit difforme de corps, de sorte que les *Sevarambes* dédaignoient de contracter alliance avec eux, ils se marièrent ensemble, & engendrèrent une nombreuse postérité. Notre sage Legislateur se trouva alors dans l'embarras. D'un côté, il répugnoit à l'humanité de les détruire, & de l'autre il ne vouloit point souiller le sang des *Sevarambes* par le mêlange du leur. Ces raisons furent cause qu'il les envoia bâtir *Sporunda*, où ils donnèrent naissance à nos ancêtres. Depuis ce temps-là, il ne nous est pas permis de nous marier avec les *Sevarambes*. Mais d'ailleurs ils nous aiment comme leurs freres, & leur humanité leur fait même prendre part à ce qui intéresse le reste des hommes.

Au reste, *Sevarias* connoissant la foiblesse de notre nature, nous accorda plusieurs privileges, qu'il auroit refusez à ses décendans, & dont à la verité leur rigide vertu n'avoit pas besoin.

Ce-

Cependant il peut arriver que quelcun d'eux vienne à déshonnorer par des passions basses la pureté du sang & des loix de l'auteur de sa race. Alors son crime est bientôt découvert par les pustules difformes qui lui défigurent le visage. Ces taches lui servent d'accusateur & de juge. Dans le même instant, banni de ce Paradis terrestre, il est confiné sur les frontières, de l'autre côté du fleuve, & il y pleure jusqu'à la mort le crime par lequel il a dégénéré de l'innocence de ses ancêtres. Mais je me reserve à vous en dire d'avantage, quand nous serons parmi ces peuples excellens, car ils ne traversent jamais ce fleuve, tant ils craignent que le commerce contagieux des Etrangers ne corrompe leurs mœurs.

En ce moment, notre conversation fut interrompue par les hurlemens de je ne sais combien de bêtes farouches, qui furent d'abord auprès de nous. Les premieres étoient une foule de *Jaccals*, deux vieux Lions, & quelques Lionceaux, qui se jettèrent sur nous avec une furie extraordinaire, & qui ne tardèrent pas à être suivis d'une infinité d'autres animaux sauvages appellez par

les

les cris des *Jaccals*. Comme nous n'avions point prévu le danger, nous étions sans armes, & la fuite seule pouvoit nous sauver. Nous tâchames de gagner notre logement. Mais nous démentimes le proverbe, qui dit que *la peur donne des ailes*, car pour moi, je veux bien avouer qu'elle m'ôta la force de courir.

Un Leopard avoit saisi *Morrice* par la basque de son habit, qu'il déchira en pièces & qu'il dévora, ce qui lui donna le loisir d'échaper. En même temps, un autre me prit par derrière avec tant de force, que je ne comptois déja plus sur la vie, parce que le reste de nos gens n'étoit plus à portée de me secourir. Néanmoins, abandonné de tout secours, je ne m'abandonnai pas moi même. Mes forces augmentent à proportion du peril. Je saisis une oreille du Leopard, & je lui enfonce un doigt dans l'œil, ce qui lui fait jetter un rugissement terrible & lâcher sa proie. Mais bientôt, il retourna sur moi, en ouvrant ses griffes sanglantes, & une gueule effroiable. De quoi la peur ne s'avise t'elle pas! Je lui fourrai la main dans la gorge, & j'en arrachai avec

effort la langue, que je jettai aux animaux feroces qui nous environnoient. D'abord ils coururent à cette proie, & je m'enfuis pendant ce temps-là, poursuivi par un ours seul, que je me flattois d'éviter aisément. Mais par malheur, en regardant derriere moi, je heurtai contre une pierre, qui me fit broncher, de sorte que l'ours me passa par dessus le corps, avant qu'il eut pû s'arrêter. C'est pour lors que je me crus perdu, & que je me recommandai de bon cœur au ciel, en attendant le moment fatal de ma mort. Mais par un effet de la providence divine, nos gens qui avoient entendu les hurlemens terribles de ces animaux, & qui avoient pris leurs armes pour nous défendre, tombèrent sur l'ours, avant qu'il eût pu retourner sur moi. Encouragé par leur présence, je me relevai, je pris l'épée d'un de mes compagnons qui avoit un fusil, & je la plongeai dans le cœur de l'ours. Ce fut comme un présage de notre victoire. Le reste de la compagnie fondit sur les bêtes feroces, & il y en eut une centaine de tuées, entre lesquelles nous remarquames une *Susa*, qui avoit six cornes

sem-

ſemblables à celles d'un Taureau, & qui ne cédoit gueres en force à cet animal.

Néanmoins cet avantage nous couta cher, & pluſieurs *Sporundiens* furent bleſſez en cette rencontre. Mais aucun ne reçut de bleſſure mortelle, de ſorte que nous nous mimes gaiement à table, après avoir remercié le Ciel, chacun à notre manière. Pour comble de bonheur, nous dormimes bien, & la feuille d'un certain arbre qui croît aux environs nous procura un prompt ſoulagement & une guériſon ſoudaine, ſans quoi nous n'aurions pu entrer dans le Roiaume des *Sevarambes*, où on n'admet jamais de bleſſez ni de malades. Ainſi nous nous trouvames prêts le lendemain à paſſer le fleuve, & ſans incommodité, & ſans crainte d'être mal reçus.

CHAPITRE II.

L'Auteur & ſes Compagnons traverſent le fleuve, & entrent dans le Roiaume des Sevarambes. *Deſcription de leur voiage juſqu'à la ville capitale, & accueil qu'on leur y fait.*

LE Bateau qui étoit prêt pour nous faire traverſer le fleuve, reſſembloit aſſez à ces bacs d'*Angleterre*, que des chevaux tirent, excepté que les derniers ſont & moins beaux & moins grands ſans comparaiſon. Le Commandant qui s'appelloit *Kibbas* vint rendre viſite à *Sermodas*, & lui parla quelque tems en particulier. Enſuite il ſe rendit auprès de moi, me baiſa au front, m'embraſſa, & me dit que nous étions les bienvenus chez les *Sevarambes*, qui étoient touchez de notre malheur.

Pendant ce tems-là, nos gens s'occupoient à écorcher les bêtes feroces que nous avions tuées la veille, pour en

en offrir les peaux au Roi des *Sevarambes*, qui préfère ces préſens à l'or & aux pierreries, que leur abondance rendroit mépriſables à ces peuples, ſi leur beauté & leur pureté ne leur conſervoient une partie de leur prix. Lorſque tout fut prêt, *Kibbas* nous ordonna d'aller nous baigner dans une fontaine, qui étoit derriere notre logement, & que nous n'avions pas encore apperçue. Ses eaux avoient la vertu merveilleuſe d'enlever les puſtules & autres difformitez de la peau. Nous nous habillames enſuite, & il nous fallut encore ſubir quelques cérémonies qui manquoient à notre purification, après quoi nous entrames dans le bac, avec lequel nous paſſames de l'autre côté du fleuve.

Le rivage étoit bordé de je ne ſais combien d'hommes & de femmes d'une beauté incroiable. Du moins, quelque peinture que je m'en fuſſe faite d'avance, ſur ce qu'on m'avoit dit d'eux, je dois reconnoitre que mon imagination étoit demeurée beaucoup au deſſous de ce que je vis en ce moment. On donna d'abord à chacun de nous une robe verte, qui reſſembloit à

une veſte *Turque*, avec des boutons d'une eſpece de jaſpe, & des boutonnieres d'or, d'argent, ou de ſoie ſelon la dignité des perſonnes.

Nous étions à peine avancez à quelques pas du rivage, environnez d'une foule de ces hommes charmans, qui nous ſouhaitoient toute ſorte de proſperitez, que nous vimes arriver un Seigneur, dont l'air majeſtueux impoſoit le reſpect. Il étoit accompagné de ſix fils & de quatre filles, dont la beauté effaçoit tout ce que nous venions d'admirer. Il s'appelloit *Zidi Marabet*, & étoit Gouverneur de la ville. Il nous ſalua gracieuſement, & nous dit en bon *François* que le Roi lui avoit donné ordre de nous traiter en bons amis. Il dit enſuite quelques mots en particulier à *Sermodas*, après quoi il nous conduiſit à ſon palais, qui étoit bâti de marbre noir & blanc, & d'une architecture au prix de laquelle celle de *Sporunda* même n'étoit rien.

La ville eſt ſituée ſur le bord du fleuve, & compoſée de ſix grandes rues en ſymmetrie, qui toutes conduiſent au port. La plupart des maiſons me parurent bâties de marbre, & couvertes d'une

d'une certaine matiere qui a beaucoup de rapport avec l'or bruni, principalement quand les raions du Soleil brillent deſſus. Mais il n'y en a aucune qu'on puiſſe comparer ni pour la beauté ni pour la grandeur à celle de *Zidi Marabet*. On y arrive par une charmante allée d'arbres, qui répandent une odeur délicieuſe. Autour du palais & des jardins regnent des canaux profonds, où on a ſçu conduire de l'eau du fleuve, & qui ſont pleins de poiſſons exquis. L'intérieur du Palais répond à la beauté des dehors. Les meubles, les tapiſſeries, tout n'eſt qu'or & que ſoie, & la délicateſſe du travail l'emporte de beaucoup ſur la matiere.

Ce fut dans ce bel endroit que nous paſſames les ſept jours que la réponſe du Roi ſur notre ſujet tarda à venir. Il n'y eut rien dont on ne s'aviſât en attendant pour nous faire trouver ce ſéjour agréable. La chaſſe, la pêche, la volerie, la promenade, la muſique, la converſation, en un mot toute ſorte de plaiſirs innocens ſe ſuccédoient les uns aux autres. Enfin l'ordre arriva, & nous nous remimes en chemin avec notre guide.

Nous voiagions dans un païs délicieux, & où l'art sembloit s'être plû à orner les présens de la nature, & à embellir ses ouvrages. Nous vimes en passant des Ours, des Leopards, des Lions, des Tigres. Mais ils avoient perdu dans ces lieux leur ferocité naturelle, & on pouvoit en approcher sans crainte. Les prairies n'étoient semées que de fleurs & d'herbes odoriferantes, & les ruisseaux y promenoient sur un sable fin une eau pure & claire, qui sembloit par ses détours infinis chercher à s'y arrêter pour toujours. Nous trouvions par tout des mets exquis, & des vins qui flattoient le gout sans alterer la santé. Les villes où nous passions nous surprenoient par leur magnificence, & nous ne savions qu'admirer d'avantage, ou la beauté des habitans, ou leur humanité. Lorsque je pensois à mon bonheur, je souhaitois que le fleuve que nous avions traversé eut été le fleuve d'oubli, afin de ne plus songer aux choses que j'avois vues dans notre monde. Seulement, j'appréhendois que nos défauts ne nous bannissent en peu de temps d'un lieu, où j'aurois bien voulu achever mes jours. Il n'y avoit que

la clemence du Roi des *Sevarambes* qui me rassurât un peu sur cet article.

Cependant nous arrivâmes dans une ville, dont les habitans nous accompagnèrent avec la musique, jusqu'à ce que nous fussions hors de leur territoire. Les acteurs de ce concert étoient encore tous dans la premiere fleur de la jeunesse, & j'avois remarqué la même chose dans chaque ville où nous avions passé, ce qui me causoit autant de surprise que de plaisir. *Sermodas* qui s'en apperçut, me dit là-dessus, que la Philosophie, les Mathematiques, l'Astronomie & la Musique étoient autant de sciences, auxquelles les *Sevarambes* s'appliquoient dès leur enfance. Que la Medecine étoit seule négligée parmi eux, parce qu'ils n'avoient besoin ni de drogues ni de simples, graces à la pureté de leurs mœurs, qui ne laissoit chez eux aucun lieu aux maladies. Que la mort n'étoit jamais chez eux que l'effet d'une longue vieillesse, & non celui des débauches, ou des remedes. Leur beauté vient aussi en partie de la même cause, continua t'il. Une douce sérénité paroît sur le visage des deux sexes. Les hommes ont l'air mâle, un

regard fier, le corps vigoureux, une taille majestueuse, je ne sais quoi de noble dans leur démarche. Les femmes à leur tour, vous m'avouerez que vous n'aviez jamais imaginé rien de pareil, avant que vous les eussiez vues. Des graces tendres sans avoir rien de mol, un air pudique & qui n'inspire que l'innocence dont elles font profession, un extérieur noble, des manieres touchantes, voilà le portrait de toutes. Tel est l'effet de la tranquillité éternelle dont ils jouissent, des plaisirs vertueux qu'ils goutent, de l'innocence de leur cœur, & de la sublimité de leurs lumieres.

Pendant qu'il parloit de la sorte, nous apperçumes des aigles & des vautours, que nous crumes être des oiseaux de proie, ce qui lui donna lieu de reprendre la parole en ces termes. Les animaux que vous voiez ne fondent que sur les insectes. Car pour vous le dire en passant, il n'y a point ici de bêtes, ni sur la terre, ni sur l'eau, ni dans l'air, qui fasse de mal soit aux autres, soit aux hommes. Aussi, sans ce que nous avons raconté aux *Sevarambes* sur les animaux carnaciers, ils ignoreroient qu'il y en a, &

ils

ils répondent souvent à ceux qui leur parlent d'hommes attaquez ou déchirez par des Lions, il falloit que l'être supreme fut bien irrité contre eux, pour les exposer ainsi à la rage de ces terribles créatures.

Cependant nous approchions peu à peu de *Sevarinda*, & à chaque pas il se présentoit de nouveaux sujets d'admiration. L'or brille de tous côtez dans les meubles & dans les bâtimens des *Sevarambes*. Les pierreries & les perles n'y sont guères moins communes. Ils en envoient quelques fois dehors pour faire plaisir aux *Sporundiens*, qui leur ont appris que pour voiager avec agrément dans notre monde, il faut avoir de ces sortes de lettres de créance, sans quoi nos sordides grands Seigneurs leur feroient un accueil froid & désobligeant, & c'est par cette voie que sont venus en *Europe* & en *Asie* ces perles & ces diamans, sur la beauté desquels on se recrie avec raison, mais qu'on croit mal à propos avoir été tirez des mines de notre monde. Aussi je puis bien assurer que nos marchands nous apporteroient sans comparaison plus de richesses des *Sevarambes*, que les *Espa-*

gnols n'en ont jamais trouvé dans l'*Amerique*, s'il leur étoit permis ou possible d'y aller négocier.

Une autre chose qui me frappoit encore, c'étoit l'humanité des *Sevarambes*, humanité dont il n'y a point d'exemple dans nos histoires, quand même on remonteroit jusqu'aux premiers siecles du monde. Quand quelcun d'eux a envie d'un meuble qu'un autre possède, ils troquent ensemble pour quelque meuble que le premier a, & qui est au gré du second. Si même il se trouve qu'un des deux n'ait pas dequoi paier ce qu'il souhaite, il n'a point à craindre de refus: le plaisir que son voisin sent à l'obliger lui sert d'équivalent; on ne demande pas autre chose. Cette tendresse des *Sevarambes* pour leur prochain est cause qu'on ignore chez eux ce que c'est que la pauvreté, & de là vient aussi leur hospitalité, dont nous fumes nous mêmes un exemple, dès le premier jour de notre voiage. En effet, dix des principaux d'une ville vinrent à notre rencontre, & se disputèrent le plaisir de nous regaler, tellement que *Sermodas* par complaisance pour eux partagea notre monde en dix

dix parties égales, dont chacune fut traitée par son hôte avec une magnificence & une bonté qu'on ne sauroit assez louer.

Voilà comme se passerent les seize jours que nous mimes à aller à *Sevarinda*, capitale des *Sevarambes*, & la résidence des Rois, qui prennent tous le nom de *Severias*, ou *Sevarias*, ou *Sevaraminas*, l'auteur de leur race.

CHAPITRE III.

Deſcription des Provinces des Ambitieux, des Adulteres, des Fornicateurs, des Fourbes & des Inſenſez. Gulliver *& les ſiens paroiſſent devant le Roi des* Sevarambes. *Reception qu'on leur fait. Loix, religion, coutumes & mœurs de ces peuples.*

DEs que nous fumes arrivez au Palais qu'on nous avoit deſtiné, pluſieurs des aimables citoiens de *Sevarinda* vinrent nous faire des préſens de fleurs & de fruits, & un d'eux nous addreſſa la parole en ces termes, que *Sermodas* nous expliqua. „ Illuſtres „ Etrangers, vous ſoiez les bien venus „ dans notre ville. Banniſſez le ſouve- „ nir de vos infortunes paſſées. Vous „ ſerez dédommagez de vos pertes. „ Nous ſommes ravis d'avoir une oc- „ caſion d'imiter le ſouverain Créateur

„ de

„ de l'Univers, en témoignant notre „ bonté à des peuples d'une autre race „ que nous.„ Il nous fit enſuite une révérence profonde, & ſe reira auprès de ſes compagnons, avec leſquels il commença un concert raviſſant de voix & d'inſtrumens. La muſique fut ſuivie d'un feſtin, où on nous ſervit entre autres d'un vin, qui paſſoit s'il ſe peut celui que nous avions bû juſqu'alors. Il a la vertu ſurprenante de ranimer les yeux éteints des vieillards, & de rajeunir leurs traits. Ainſi on les diſtingue ſeulement à la blancheur de leurs cheveux & de leurs barbes, que les loix leur défendent de couper, ſans quoi on croiroit que les habitans y jouiſſent d'une jeuneſſe éternelle, fruit de la ſimplicité de leurs mœurs, & de la bonté de leur air.

Au reſte on ne ſe borna pas envers nous à ces marques de civilité. Dès le ſoir même, le Roi nous fit faire un compliment par *Sermodas*, & lui commanda de nous mener le lendemain à ſon audience, dont il lui dit obligeamment que l'heure tarderoit au gré de ſes deſirs. Cette honnêteté me donna occaſion de prier *Sermodas* de me décrire

crire ce Prince & ſes états. Il s'en acquita de la maniere ſuivante.

Vous ſavez déja que notre ſage & puiſſant Roi décend en droite ligne de notre Legiſlateur. Je dois ajouter qu'il a ſuccédé à ſept mille cinq cens neuf Rois ſes aieux. Son Roiaume eſt compoſé de ſoixante cinq Provinces environnées par le fleuve que nous avons traverſé, & gouvernées par quatre Vicerois, qu'on choiſit de trois en trois ans parmi les Magiſtrats que leur ſageſſe & leur vertu élevent au deſſus du commun.

Mais il y a encore de l'autre côté du fleuve d'autres principautez qui dépendent des *Sevarambes*. Telle eſt celle de *Sporunda*, la ſeule qui ſe gouverne ſelon leurs loix, & où on trouve quelques veſtiges de leur innocence. Les habitans des autres ſont privez à jamais du droit de traverſer le fleuve.

Celle qui confine à ma patrie eſt la province des Adulteres & des Fornicateurs. Ils portent ſur leurs viſages des marques infames de leur iniquité, & ils n'oſent lever les yeux ſur les honnêtes gens. Semblables aux anciens *Tartares*, ils n'ont point de demeure fixe,

fixe, & ils errent de forêts en forêts. Les hommes & les femmes se mêlent ensemble sans pudeur & au hazard. Ils sont gouvernez par une femme dont les mœurs répondent aux leurs. Elle s'appelle *Brustana*, nom pris de la langue des *Sevarambes*, & qui signifie *desirs impurs*. Le païs leur fournit de tout en abondance, & ce tout est en commun entre eux, ainsi que leurs propres personnes. Néanmoins, il s'éleve souvent des querelles parmi eux, qui ne finissent gueres que par des meurtres.

Près de là est la province des Fourbes, gouvernée par *Marabo*, ou *ruse infernale*. Les habitans n'y vivent jamais en paix ensemble. Artifices, complots, mensonges, tromperies, injustices, ils ne pensent à autre chose. Leur unique occupation est de se ruiner les uns les autres. Ils se réünirent néanmoins une fois, & ce fut pour s'emparer de la Province des Avares, qui y avoient fait beaucoup de changemens avantageux. Leur entrepriſe réüssit, & ils se sont maintenus dans leur conquête, dont les premiers habitans vivent aujourd'hui au milieu d'un païs affreux & sterile.

Aux

Aux *Maraboiens* confinent les Ambi tieux, nation turbulente & inquiete, & qui souvent a essaié de troubler le re pos des *Sevarambes*. Mais leurs mau vaises intentions ont été inutiles, & maintenant *Sevaraminas* a toujours de troupes sur leurs frontieres, pour le tenir dans le respect. Je pourrois vou décrire treize autres principautez, qu ne sont habitées de même que par de bannis, & qui se revoltèrent une fois a vec les précédentes contre le Roi. Mai je me contenterai de vous dire, qu'a près avoir eu bien de la peine à étouf fer leur revolte, on s'avisa enfin de bâ tir des forts & des citadelles sur leurs frontieres, de sorte qu'ils y sont au jourd'hui renfermez comme dans de prisons impénétrables.

Une Province que je ne dois pas ou blier, c'est celle des Fous, ou l'Isle de *Cracos*, comme nous parlons. Elle est située au *Sud* de *Sevarinda*. Ils y jouis sent en abondance & sans inquiétude de tout ce qui est nécessaire à la vie. La fortune prend sur elle le soin des fous, tandis qu'elle laisse les fourbes travailler pour eux mêmes.

Si vous avez la curiosité de visiter ces

Pro-

rovinces, je ne doute point que no-
re ſage Roi ne vous le permette, &
u'il ne vous accorde même une garde
ffiſante pour vous garantir des inſul-
es. Car malgré la tranquillité dont
n jouit dans notre heureux climat, il
ſt pourtant vrai que les Iſles adjacen-
es ſont ſujettes aux mêmes deſordres,
ù vous vous trouvez expoſez dans vo-
re monde ſeptentrional, par la malice
es eſprits aeriens, qui s'y gliſſent dans
e cœur des hommes. Les *Sevarambes*
nêmes n'en ſont pas tout à fait exempts.
Quoique l'odeur délicieuſe d'un cer-
ain arbre aromatique qu'ils ont, en
haſſe la plûpart de l'air, ils ſont obli-
ez de recourir quelques fois à leurs Sa-
es, qui enchainent ces eſprits malfai-
ans à un des arbres que je vous ai dit,
& les fouettent avec des verges faites de
on ecorce. Ainſi c'eſt à vous de voir ſi
ous voulez vous expoſer dans des en-
roits où ces démons ont plus de pou-
oir que parmi nous.

Sermodas ſe tut ici quelque temps, &
e lui temoignai que je l'avois écouté
vec un plaiſir infini, de ſorte qu'il re-
rit ſon diſcours en ces termes. Le Roi
un revenu fixe, & ſa dépenſe eſt re-

glée

glée. Ainſi il n'a jamais occaſion de de-
mander aucune augmentation. Mais en
récompenſe, s'il le faiſoit, le moindre
de ſes ſujets contribueroit avec joie de
tout ſon bien à le ſatisfaire. Le Prince
qui regne aujourd'hui a environ quaran-
te ans, & n'en paroît pas la moitié. Il
y a vingt deux ans qu'il eſt ſur le thro-
ne, ſans nous avoir jamais donné le
moindre ſujet de plainte. Au contrai-
re, il n'y a perſonne d'entre nous, qui
ne croie prier pour la proſperité de la
patrie, en demandant au ciel une lon-
gue vie pour ce Souverain. Mais vous
en jugerez demain par vous même.
Maintenant je crois qu'il eſt temps d'al-
ler nous repoſer.

On nous conduiſit enſuite dans nos
appartemens. Tout n'y étoit que drap
d'or & que broderie, & on nous avoit
donné des lits d'un duvet fin & mol,
dont le nôtre n'approche nullement.
Nous y paſſâmes une nuit tranquille,
juſqu'au lendemain à ſix heures, que
des Muſiciens placez dans une chambre
voiſine nous réveillèrent par une ſym-
phonie divine. Pour moi, je croiois
dormir encore, & il me ſembloit qu'un
homme ne pouvoit avoir tant de plaiſir
qu'en

u'en ſonge. Dès que le concert fut ni, *Sermodas* entra dans ma chambre, ccompagné d'un homme qui m'appor- oit des habits ſuperbes de la part du Roi, & qui me pria en ſon nom de me âter, parce que le Prince vouloit me lonner audience avant le diner.

J'obéïs à ces ordres reſpectables avec a promptitude que je devois, & nous ortimes environ à huit heures, ſuivis les principaux de la ville qui voulurent ien nous faire cet honneur. Je ne dé- rirai point notre marche. Il ſuffit de lire que les fenêtres & les rues étoient pleines de Spectateurs, que la curioſi- é y avoit amaſſez, parce qu'ils voient rarement des étrangers dans leur capita- le. Nous étions ſurpris & enchantez à chaque pas. La magnificence des édi- fices, la beauté des habitans, la richeſ- ſe des habits, tout paſſoit ce que nous avions jamais imaginé. On auroit dit que les arts & les ſciences avoient pris leur origine chez les *Sevarambes*, & je rougiſſois de voir que ce peuple nous ſurpaſſoit autant par ces endroits que par ſon innocence & par ſa beauté,

Mais notre étonnement redoubla à l'approche du Palais du Roi. Il eſt bâ-

ti sur une eminence, & entouré d'un riviere, qu'on traverse sur un pont le vis d'argent massif, suspendu par de chaines d'or. On trouve ensuite troi murailles dont la beauté est au dessu de mes expressions. Les materiaux de la derniere sont liez avec du ciment, où on a mêlé des grains d'or & d'argent, de sorte qu'il n'y a point d'yeux qui en puissent soutenir l'éclat éblouissant, quand le Soleil donne dessus. Autant de cours spacieuses separent chaque muraille par des allées d'arbres, & on y a élevé des statues de toute sorte de peuples & d'animaux, qui sont l'ouvrage des meilleurs Sculpteurs. Le Palais est au milieu de la derniere cour. Il est rond, & quatre galleries regnent autour, avec autant de portes qui se répondent les unes aux autres.

Nous y trouvames le Roi assis sur un throne, orné d'une infinité de pierres precieuses, qui formoient un soleil dont l'éclat nous éblouit. On y montoit par six dégrez, sur chacun desquels paroissoient deux lions de porphyre, dont les yeux étoient de gros saphirs, qui sembloient rouler dans leur tête quand

n les regardoit. Lorſque nous fumes quatre pas de ce ſuperbe ſiege, dou-e Seigneurs qui marchoient devant ous, ſe partagèrent en deux haies, au ilieu deſquelles nous nous agenouilla-nes ſelon nos inſtructions, & nous. ous proſternames juſqu'à terre. Le on des inſtrumens nous donna le ſignal le nous relever. Alors je fis une in-linaison profonde, & j'adreſſai au Roi e diſcours ſuivant en *François*, que Sa Majeſté entendoit & parloit parfaite-ment. „ Puiſſant & illuſtre Souve-„ rain, vous voiez aux pieds de votre „ throne une troupe d'hommes infor-„ tunez, qui avons fait naufrage ſur „ les frontières de votre empire, & qui „ venons guidez par vos ordres & par „ notre reconnoiſſance, remercier vo-„ tre Majeſté des bienfaits nombreux „ & ſignalez, dont ſes ſujets nous ont „ comblez. Elle en eſt la premiere „ ſource, puiſque c'eſt elle qui leur „ inſpire cette generoſité par ſon exem-„ ple, & qui leur fournit les moiens „ de la ſatisfaire par la ſageſſe de ſon „ Gouvernement. Puiſſe donc le Ciel „ les recompenſer de leur humanité, „ en accordant à votre Majeſté une

„ lon-

„ longue vie & un regne tranquille
„ Pour nous, nous ne ceſſerons de van
„ ter votre clémence, votre ſageſſe &
„ vos autres vertus à nos peuples d
„ nord, ſi nous rentrons jamais dan
„ notre terre natale, bien que nou
„ nous expoſions à paſſer pour men
„ teurs auprès de ceux, qui n'auron
„ pas vû comme nous les merveilles d
„ votre regne & de votre empire.

Sevaraminas qui m'avoit écouté avec un air gracieux, fit une legere inclination de tête, & me repondit en *François* de la maniere ſuivante. „ J'aime „ trop la juſtice, graces au Ciel, pour „ en manquer jamais à votre égard. Je „ ne vous ai fait venir, que pour être „ inſtruit par vous des mœurs & des „ coutumes d'une partie du monde, fa„ meuſe par les ſciences & par ſes dé„ couvertes, & pour vous rendre les „ bons offices qui ſeront en mon pou„ voir. Soiez donc aſſurez qu'on vous „ dédommagera de vos pertes, & que „ peut être vous regarderez un jour „ comme un bonheur ce qui vous a „ paru d'abord le comble de l'infortu„ ne. Je vous permettrai de voiager en „ quelque endroit de mes états qu'il

„ vous

, vous plaise, afin que vous puissiez
„ connoître cette partie du monde,
„ que le ciel a séparée du reste de la ter-
„ re. Il ne tiendra pas même à moi que
„ vous n'aiez la gloire d'avoir établi un
„ commerce entre les habitans des na-
„ tions septentrionales & les *Sevaram-*
„ *bes*. Du moins, je vous promets
„ qu'avec l'avis de mon Conseil, je
„ choisirai quelque Isle de ma domina-
„ tion dans la mer Pacifique, pour y
„ établir ce commerce, parce que les
„ loix de mon Roiaume ne permettent
„ pas aux Etrangers de s'établir parmi
„ nous. „

Il s'informa ensuite de l'état de l'*Europe*, du Gouvernement de l'*Angleterre*, de nos loix, de notre religion, & de notre politique, à quoi je répondis le mieux qu'il me fut possible. Lorsque notre conversation fut finie, il me donna une cassette de pierreries, & un collier d'or & d'ambre gris, qu'il me pria de porter tant que je serois dans ses Etats, comme une marque de sa protection & de ses bonnes graces. Chacun de mes Officiers reçut aussi un présent semblable. Il ordonna ensuite à *Zidi Parabas* maitre des cérémonies

de nous marquer nos appartemens dans le Palais.

En même temps, je pris congé du Roi, & je me retirai dans mon appartement, où *Zidi Marabat* Chancelier du Roiaume & premier Miniſtre vint conférer avec moi, par ordre de *Sevaraminas*. Je lui rendis compte de notre marine, & des ſecrets de notre commerce, en obſervant de lui décrire avec ſoin nos marchandiſes, les productions de l'*Europe*, & celles de la *Grande Bretagne* en particulier. Il parut ſatisfait de ce détail, & me témoigna qu'on recevroit bien les *Européens*, à condition pourtant qu'ils n'envoieroient pour commercer que des gens honnêtes, droits & ſinceres, & qu'ils ſe contenteroient d'avancer juſqu'à *Sporunda*, ſi ce n'eſt en cas d'ambaſſade, ou dans d'autres occaſions extraordinaires.

Zidi Marabat fit ſuccéder la promenade à cette conférence. Nous ne vîmes pour cette fois que les curioſitez du Palais. Néanmoins je n'oſe entreprendre de les décrire. Outre que mon récit paroîtroit incroiable & fabuleux, les termes me manquent pour exprimer la beauté de ce que je vis, & l'imagination

nation même de ceux qui liront mon livre, ne les leur repreſentera que d'une maniere foible & imparfaite.

A notre retour, nous rencontrames le Roi, qui revenoit de la chaſſe. Leur maniere de chaſſer differe du tout au tout de ce que nous pratiquons en *Europe*. Ils ont pour les lievres, les lapins & les bêtes fauves des renards apprivoiſez, d'une vîteſſe dont nos chiens n'approchent pas. Quant aux grandes bêtes, ce ſont des Leopards domeſtiques auſſi, qui font l'office de nos dogues.

Mais ce n'eſt pas là l'unique difference qu'il y a entre leur maniere de chaſſer & la nôtre. Lorſque le Roi veut prendre ce divertiſſement, & que le Grand Veneur lui a préparé une meute ſuffiſante de Léopards, on lâche un Ours, ou un Lion, ou telle autre bête qu'il a choiſie, dans un parc ſpacieux qui eſt à une lieue du Palais. Dès que les Léopards ont apperçu leur proie, c'en eſt fait, rien ne peut arrêter leur impetuoſité, ils partent, l'un va d'un côté, l'autre de l'autre, en un moment ils ont environné la bête. Alors elle cherche ſon ſalut dans la fuite. Mais ils la pourſuivent, & elle eſt bientôt la

victime de leur rage. Au reſte, ce plaiſir n'eſt que pour le Souverain & pour les Grands, qui s'y trouvent montez ſur des mules caparaçonnées d'or & de pierreries.

Le Prince entra dans le Palais, ſuivi d'une foule de Seigneurs & d'Officiers de ſa maiſon, qui nous complimentèrent en *Latin*, en *François*, en *Eſpagnol*, ou en *Italien*, ſelon qu'ils trouvèrent des gens qui entendoient l'une ou l'autre de ces langues. On nous introduiſit enſuite dans une ſalle de trois cent pieds de long, où un ſuperbe dîner nous attendoit. Le Roi, la Reine, les trois Princes leurs fils, & ſix des Princeſſes Roiales étoient dans le fond de la ſalle, à une table placée ſous un riche dais. Nous allames nous aſſeoir à une autre, *Zidi Parabas*, *Sermoda*, pluſieurs Seigneurs & moi. La converſation tomba d'abord ſur les plaiſirs de l'*Europe*. Je dis que nous en avions de diverſes eſpeces, mais qu'ils n'égaloient point ceux des *Sevarambes*, parce qu'ils n'en avoient ni la ſimplicité ni l'innocence. Selon une coutume qui leur étoit commune avec les *Grecs*, on paſſa de cet entretien à des matie-

res

res Phyſiques, que nous traitames en *Latin*, & ſur leſquelles ils parlèrent en des termes qui me convainquirent, qu'ils nous ſurpaſſoient autant à cet égard que par leur vertu.

Après le diner, *Zidi Parabas* nous préſenta au Roi, qui étoit aſſis ſur un throne avec *Larida* ſon épouſe à la main droite, & les Princes leurs enfans à la gauche. La converſation fut toute en *Eſpagnol*, parce que la Reine parloit cette langue, & qu'elle l'aimoit. Cette Princeſſe nous renvoia chargez de préſens magnifiques.

L'après dinée fut emploiée à voir les beautez de la ville, ſes édifices, ſes Temples, ſes ſalles publiques. La cour de juſtice étoit pavée de pierres tranſparentes d'une beauté ſinguliere, & des deux côtez étoient les cellules ou les priſons des Avocats, car on peut bien parler de la ſorte, puiſqu'on ne permet pas à ces Juriſconſultes d'aller dans la ville, de peur qu'ils n'inſpirent leur eſprit de chicane aux habitans. Dès que ces Meſſieurs nous eurent apperçus, ils firent autour de nous un cercle, qui ſe diſſipa d'abord, quand

nous leur eumes appris que la curiosité seule nous amenoit.

Sur ces entrefaites, le Juge monta sur son tribunal, au son des trompettes. Sur le champ, nous vîmes paroitre une foule de *Sevarambes*, qui conduisoient un homme & une femme, convaincus d'avoir dégénéré de la vertu de leurs ancêtres, & d'avoir eu ensemble un commerce criminel. Tous deux avoient sur le front & sur le nez de grosses excrescences de chair, qui prouvoient leur crime, dont elles étoient l'effet, comme *Sermodas* nous l'avoit dit. Au même instant, nous vimes arriver je ne sais combien d'Avocats, de Sergens & de Chicaneurs, qui présentèrent leurs services aux deux coupables. C'étoit le comble de l'impudence, car les marques qui défiguroient ce couple infortuné, étoient des témoins irreprochables de sa faute, outre que la confusion qui étoit peinte sur leurs visages, achevoit de les convaincre, en même temps qu'elle inspiroit la pitié. Néanmoins un de ces indignes Avocats ne laissa pas pour une récompense, que de vouloir attribuer ces difformi-

tez

tez à une autre cauſe. Mais le Juge avoit trop de lumieres & d'équité pour abſoudre ces deux malheureux. Il les condamna à s'en aller en exil dans la Province gouvernée par *Bruſtana*.

Je veux bien avouer que je vis avec ſurpriſe & avec chagrin un Enfer pareil dans un lieu qui m'avoit paru un Paradis de délices. Je voulois en ſortir ſur le champ. Mais un autre criminel qu'on amena me fit réſoudre à y demeurer encore. Les Avocats plaidèrent en *Latin*, moiennant un préſent que *Sermodas* leur fit, dans l'unique vue de me procurer le plaiſir de les entendre. Jamais il ne s'eſt rien dit de tourné avec plus de fineſſe & plus d'artifices. Je m'imaginois être dans la ſalle de *Weſtminſter* quand je les entendis. Le défendeur étoit accuſé de larcin, crime qui eſt bien rare chez les *Sevarambes*, & on n'en voioit aucune preuve ſur ſon viſage, ſi ce n'eſt que ſon déſordre & ſon trouble le trahiſſoient. Mais il ne put échaper à la pénétration du Juge, qui l'envoia en exil dans la Province de *Marabo*.

Je ne pus m'empêcher alors de témoigner à *Sermodas* combien j'étois

surpris que dans un gouvernement excellent comme celui des *Sevarambes*, on laissât vivre des gens aussi dangereux que des Avocats & des Procureurs, puisque malgré notre corruption, à peine pouvions nous les supporter en *Europe*. Comment nous les laissons vivre, répondit-il! Sachez que ce sont des maux necessaires, & que la vertu qui vous paroît naturelle aux *Sevarambes* ne les défendroit peut-être pas toujours du crime, si la peur & la honte ne se joignoient quelques fois à elle. C'est pourquoi le Public fournit à l'entretien de ces gens là, afin qu'ils poursuivent les coupables, & que les honnêtes gens craignent de tomber entre leurs mains. Au reste, je dois vous dire que s'il se trouvoit par hazard un homme integre parmi eux, on le tireroit de cette société, & il lui seroit défendu de plaider à l'avenir. Il n'en est pas de même du Juge. C'est toujours un homme, que le Roi n'honore de ce rang, qu'à cause de son intégrité reconnue. Delà vient que les Avocats haïssent celui d'aujourd'hui, parce qu'il les observe de près, & qu'il leur a rogné les ongles.

Lors-

Lorſque l'audience fut finie, & les Avocats renfermez dans leurs loges, nous ſortimes de ce déteſtable endroit, pour aller voir le principal Temple, dont l'exterieur ſuperbe avoit excité ma curioſité. Il étoit bâti en forme d'Amphithéatre, & orné d'une coupole, où l'or & les diamans brilloient de toutes parts. *Zidi Parabas* fit d'abord quelques ſcrupules de nous y conduire, ſur ce qu'il craignoit que nous n'adoraſſions les images, choſe abhorrée chez les *Sevarambes*, qui adorent le ſeul être ſuprême, qui ne peut être repréſenté par le pinceau, ni comparé à aucune choſe viſible. Mais *Sermodas* leva cette difficulté, par le bon compte qu'il rendit de notre religion, de ſorte que *Parabas* nous préſenta à un Prêtre, en le priant de nous inſtruire de ce qui regardoit la leur.

Celui-ci s'en acquita avec beaucoup de politeſſe en ces termes. Notre culte n'a pour objet que le Dieu tout puiſſant, créateur du ciel & de la terre. Deux fois la ſemaine, nous nous aſſemblons tous dans les Temples, ſans que perſonne ſoit diſpenſé de ce ſaint devoir, excepté dans les cas de mala-

die, cas qui sont bien rares chez les *Sevarambes*. Nous chantons alors les louanges de l'être suprême. Nous lui rendons des actions de graces pour les biens dont sa main liberale nous comble. Enfin on termine cet exercice de piété par des prieres ardentes pour la prosperité du Roi & de la Patrie.

Ce qui entretient la vertu parmi nous, c'est le soin que nous avons de faire fleurir les écoles publiques, où les jeunes gens reçoivent les principes de la morale & de la religion, & apprennent moins à connoitre leurs devoirs qu'à les aimer. Chaque *Sevarambe* fait un présent proportionné à ses richesses pour l'entretien de ces utiles maisons, & le reste qui est toujours considerable est destiné, ou à des usages pieux, ou aux besoins des Prêtres.

Nous avons des livres composez par notre grand Legislateur, qui nous guident dans les moindres actions de la vie, & auxquels nous devons en grande partie la vertu dont nous faisons profession.

Telle est l'harmonie qui regne parmi nous, que presque jamais nous n'éprou-

prouvons le moindre des maux, que la discorde produit presque chaque jour en *Europe*, & dans les autres parties du monde.

On nous enseigne qu'après la mort nous monterons dans la region glorieuse des Bienheureux, d'où nos ames décendront après un certain nombre d'années, pour revenir habiter leurs premiers corps.

Ces corps au reste ne sont pas sujets à la corruption comme les vôtres. Je puis vous en montrer d'entiers & de frais, dont il y a deux mille ans que les ames sont dans la gloire.

Nous croions aussi que quand nos ames auront été réünies à nos corps, nous irons vivre dans d'autres parties du monde, avec les décendans de *Noé*. Alors ceux que l'exemple contagieux des autres n'aura pas corrompu, jouiront après leur seconde mort d'une beatitude éternelle parmi nous, parce qu'ils auront eu plus de combats à livrer & à soutenir dans leur seconde vie que dans la premiere. Et au contraire, ceux qui seront tombez dans le crime sans se relever, seront précipitez dans la mer.

Quant à ceux de notre race, qui ſe ſont écartez des régles de la vertu, & qui vivent dans un triſte exil, une reſignation reſpectueuſe & un repentir ſincere les remettront dans les droits de leur innocence. Seulement, il faudra qu'ils paſſent par des feux purificateurs, qui ſont dans la moienne region de l'air, & dont nous ne ſommes pas exempts nous mêmes. Mais au lieu que ces flammes ſont pour les hommes innocens comme un bain rafraichiſſant & delicieux, elles ſeront pour ceux dont je parle un paſſage douloureux, & il faudra que leur malice y ſoit conſumée, avant qu'ils puiſſent monter juſques dans le ciel.

Tandis que le Prêtre *Ziribabdas* nous racontoit ces choſes, on lui apporta le corps d'un *Sevarambe*, pour le prier de lui rendre les honneurs de la ſepulture. Là-deſſus, il nous quitta pour aller ouvrir la maiſon des morts, qui repoſoient dans des coffres compoſez d'ivoire & d'or. Je fus charmé de l'occaſion qui ſe préſentoit de voir l'enterrement d'un *Sevarambe*.

Le convoi étoit ſuivi d'environ mille perſonnes, ſans compter les amis &

les

les parens du Défunt, qui étoient à la porte du Temple. Un des derniers se plaça devant le corps, & adressa ce discours à *Ziribabdas*. Saint Prêtre, nous t'apportons les restes de notre bon parent *Suffurali*, homme qui a toujours marché dans les sentiers de la vertu & de l'honneur, & qui n'a jamais négligé d'assister aux exercices de la religion dans ce Temple venerable & sacré. Nous te prions donc qu'il puisse reposer avec ces illustres Morts, qui ont été ce que nous sommes, & qui sont ce que nous esperons d'être un jour.

Lorsqu'il eut achevé de parler, *Ziribabdas* lui fit plusieurs questions sur les mœurs & sur la conduite du Défunt, & en reçut des réponses satisfaisantes. Là-dessus, on plaça le corps sur une table de porphyre, qui étoit au milieu du Temple, & le Prêtre l'oignit d'une huile de *Botamine*, ou d'incorruption, préparation chymique, connue des Prêtres seuls, qui conserve les cadavres entiers pendant cent ans, au bout desquels on renouvelle cette onction sans y manquer.

Nous entrames ensuite avec le corps dans le sepulchre ou caveau, qui étoit

d'une grandeur à perte de vue, & où brûloient ſans ceſſe dix mille lampes d'or. Delà on nous conduiſit dans les tombeaux des Rois, où nous paſſames pluſieurs heures, à conſidérer avec admiration les corps & les épitaphes de ces grands Princes. Comme ils avoient ſurpaſſé leurs ſujets autant par leur vertu que par leur dignité, la nation n'avoit rien épargné pour rendre en quelque maniere à leurs cadavres ce qui étoit dû à leurs grandes qualitez, & on avoit ſemé les pierreries avec profuſion ſur les robes Roiales qui les enveloppoient.

Au ſortir de ce ſuperbe édifice, on nous fit voir le thréſor des raretez, qui paſſe, & ce qu'on peut dire, & même ce que je m'en étois imaginé d'avance. J'y admirai entre autres des Taliſmans, avec leſquels il n'y a point de merveilles, dont on ne ſoit capable, quand on ſait ſe ſervir comme il faut de ces pierres miraculeuſes. Mille hiſtoires divertiſſantes que *Ziribabdas* m'en raconta me firent ſouhaiter de m'en inſtruire par ma propre experience.

Ce venerable Prêtre me conduiſit chez un Sage, que nous trouvames enfoncé

foncé dans son cabinet, au milieu de divers instrumens de mathematique, & parmi un gros tas de livres. Néanmoins il se leva d'abord avec une politesse que peu de ses pareils connoissent en *Europe*. Il me salua en *Grec* avec un visage riant, me prit par la main, & nous laissa sur un balcon de marbre qui regardoit la campagne, en nous priant de l'attendre. Il revint un instant après tenant un globe de cristal, à ce qu'il me sembla, où il y avoit plusieurs concavitez, qui paroissoient avoir été faites dans quelque vue. J'ai deviné ce que vous souhaitiez de moi, Monsieur, me dit-il. Regardez donc dans un de ces creux, s'il vous plait. Peut être y verrez vous de quoi paier votre curiosité. En effet, je crus y appercevoir une infinité d'oiseaux charmans de diverses especes, mais immobiles & comme morts. Je considérois avec plaisir la beauté & la variété de leur plumage, lorsque par un charme secret, le Philosophe leur donna la vie, & leur ramage harmonieux me frappa les oreilles. Cependant des oiseaux perchez sur les arbres voisins vinrent par son ordre dans le balcon, & il leur com-

commanda de danſer à leur maniere, à quoi ils obéïrent d'abord avec une docilité & un art qui ſurprenoient également.

Il prit enſuite une figure humaine de cire, & prononça ces mots, *Bromalock ki Koſtrabah*, *Abrolakûr Bourabous*, *Brinskika Brovaro Birkabu*. A l'inſtant, une foule d'hommes & de femmes paroiſſent dans la prairie, quittent leurs vêtemens, & ſe mettent à danſer devant nous, ſans que rien puiſſe les arrêter tandis que la ſtatue eſt en l'air. Je ne ſavois qu'admirer d'avantage, ou la beauté de leurs corps, ou la legereté de leurs mouvemens, ou la modeſtie de leurs geſtes. Rien d'impur ni de laſcif dans leur action. Auſſi ils ne ſentoient pas eux mêmes qu'ils étoient nuds. Enfin le Philoſophe retira la ſtatue, & d'abord ils s'enfuirent, honteux au dernier point d'avoir été vus par des Etrangers, quoiqu'ils n'euſſent pas la moindre faute à ſe reprocher.

Nous primes congé en même temps de ce Sage & du Prêtre, & nous rentrames dans le Palais, pleins des prodiges que nous avions vus. Nous doutions preſque ſi nous veillions, ou ſi nous dor-

dormions, & nos gens ne pouvoient se lasser de parler de ces merveilles. Enfin on nous servit un souper magnifique, & on nous donna des vins délicieux que fournit le Roiaume.

Le Prince ne se contenta pas de nous avoir procuré tant de plaisirs. Dès que nous eumes soupé, il nous fit annoncer qu'il y avoit quelque chose à voir dans l'air, qui méritoit bien que nous prissions la peine de l'aller voir. Dès que nous fumes dans la gallerie du palais, nous apperçumes un ciel enflammé, des dragons, des serpens, des griffons qui combattoient les uns contre les autres dans les nuées. L'épouvante nous saisit d'abord, & il n'y eut personne qui ne s'imaginât que c'étoit un présage funeste. Mais *Sermodas* nous rassura, en nous disant, que c'étoit l'effet d'un talisman, inventé pour divertir *Sevaraminas*, & dont il avoit voulu partager le plaisir avec nous.

Nous allames nous coucher après ce spectacle. Mais j'eus assez de peine à m'endormir. Les merveilles de la journée revenoient sans cesse se peindre dans mon imagination, & je songeois

aux

aux pernicieux effets que l'art talismanique auroit produits chez des peuples corrompus comme les nôtres. Quel bonheur n'eſt ce pas que le Ciel ne l'ait confié qu'aux vertueux *Sevarambes*, disois-je en moi-même ! Nous en aurions fait l'inſtrument de mille crimes, & nous aurions forcé la nature à ſervir à des deſſeins qui l'auroient déshonorée. Je m'endormis ſur ces penſées.

CHA-

CHAPITRE IV.

L'Auteur & les siens accompagnent le Roi des Sevarambes *dans un voiage. Description des choses merveilleuses qu'ils virent. Punition d'un Ministre d'Etat corrompu. Retour de* Gulliver *à* Sevarambia.

LE lendemain, de bonne heure, *Sermodas* vint nous avertir que le Roi vouloit que nous l'accompagnassions dans un voiage. Nous montames d'abord sur les montures qu'on nous avoit apprêtées. Elle ressemblent à des Chameaux, excepté qu'elles ont les oreilles d'une longueur extraordinaire, & qu'on s'en sert au lieu de bride, par le moien d'une agraffe d'or ou d'argent qui les attache ensemble. La viteſſe & la hauteur de ces animaux nous firent peur à moi & à mes compagnons. Néanmoins nous nous y accoutumâmes, sans beaucoup de peine, & en

en effet il n'y a point d'animal au monde, dont le pied ſoit auſſi ſûr, bien qu'il faſſe juſqu'à cent milles & d'avantage par jour.

La premiere choſe que nous fimes fut de nous rendre devant *Sevaraminas*, qui nous demanda comment nous nous portions dans ſon empire, & ſi nous n'avions beſoin de rien. Nous le remerciames des bienfaits dont il nous combloit, & nous lui répondimes que rien ne pouvoit manquer à des hommes que ſa Majeſté vouloit bien protéger, quand même ils ne ſeroient pas chez un peuple humain & vertueux comme les *Sevarambes*. Eh bien, Meſſieurs, je ſuis content, nous dit-il. Mais vous ſentez vous capables de ſupporter la fatigue d'un voiage avec moi? Oui, Sire, lui répondis-je. L'honneur d'accompagner votre Majeſté ſuffiroit ſeul pour nous ſoutenir. Mais d'ailleurs notre ſanté n'a jamais été auſſi bonne qu'elle l'eſt maintenant, graces à l'air pur des *Sevarambes*, à leurs nourritures ſalubres, & aux plaiſirs innocens dont nous jouiſſons ſans ceſſe.

Là-deſſus, il nous commanda de remonter ſur les Chameaux dont nous étions

tions décendus, & nous arrivames en moins d'une heure à *Magnandi*, ville située à deux lieues au *Sud* de la Capitale. Plusieurs Philosophes nous y attendoient, & chacun avoit inventé de nouvelles merveilles, pour divertir *Sevaraminas*, qui leur avoit envoié un ordre exprès de s'y préparer. Un d'eux prit une mouche en notre présence, & nous la vimes s'enfler peu à peu, jusqu'à ce qu'elle devint enfin un Chameau semblable aux nôtres. Le Sage monta sur cette créature de son art, si je puis m'exprimer de la sorte, il lui fit faire des voltes, des passades, des caracols, il lui commanda d'aller au pas, en un mot il en tira par son art autant que le meilleur Cavalier auroit pu faire d'un veritable Chameau.

Ce prodige fut bientôt suivi d'un second. Un autre Philosophe changea une puce en un Chameau semblable à celui du Roi, qui étoit le seul blanc que nous eussions parmi nous. Pour le coup, malgré la haute idée que j'avois de la vertu des *Sevarambes*, je ne pus m'empêcher de regarder ces deux hommes, comme des Magiciens versez dans la noire science de commander aux Dé-

Démons. *Sermodas* devina d'abor
ma pensée à ma contenance. Mon
sieur, je vois bien que vous connoisse
mal nos Sages, me dit-il. La science
la sagesse & la vertu sont ici des quali
tez inséparables, & qui se produisen
l'une l'autre. Sachez donc que ces Phi
losophes ne sont pas moins distingue
du vulgaire par leur probité que pa
leur art. C'en est même une preuv
que de leur voir faire des prodiges, ca
les autres Sages leur en ôteroient bien
tôt le pouvoir, s'ils avoient manqué le
moins du monde aux devoirs de l'hon
nête homme, persuadez que la science
dans les méchans est comme une épée
dans les mains d'un phrénetique.

Sur ces entrefaites, il parut un troi
sième Sage, qui leva en l'air une statue
de femme qu'il tenoit, & qui prononça
quelques mots à voix haute. En même
temps, les jeunes femmes de la ville se
dépouillèrent nues comme la main, &
formèrent devant nous des danses, aux
quelles plusieurs de nos gens firent
moins d'attention qu'aux danseuses mê
mes. Pour moi, bien que j'eusse déja vû
ce spectacle, je n'avois pu y faire en
core mon imagination, & je comdam
nois

lois le Philosophe, qui forçoit ces femmes à quitter la pudeur avec leurs habits. Je pris la liberté de le dire à *Sernodas*. J'étois surpris que vous ne m'eussiez pas témoigné ce scrupule, dès la premiere fois, me répondit-il. Je sais que ce seroit celui de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens dans votre monde. Mais il n'en est pas des *Sevarambes* comme des autres hommes. Ils n'ont point honte de s'exposer nuds aux regards les uns des autres, parce que ce spectacle n'excite chez eux qu'une admiration delicieuse & des pensées innocentes. Pendant qu'il parloit, le Philosophe couvrit sa statue d'un voile, & d'abord les belles danseuses se couvrirent de même & se retirèrent chez elles, charmées d'avoir contribué à divertir leur Prince, que ces peuples honorent comme quelque chose de divin.

Un quatrieme Sage s'avisa d'un tour assez plaisant. Il prit un Chat dans une maison voisine, & lui attacha au derriere deux sonnetes avec un talisman, qui le fit grossir en moins de rien d'une maniere prodigieuse. On auroit dit une Cavalle de *Flandres*. Il lui pressa ensuite doucement les côtez, & le

le vent en sortit, non comme il y étoi
entré, mais avec un bruit harmonieux
& en répandant une odeur qui parfu
ma l'air d'alentour.

Les plaisirs qu'on nous procura dan
les autres villes furent à peu près d
même genre. Jamais on n'a vu de peu
ples aussi joieux que l'étoient les *Sva*
rambes en voiant leur Souverain. Nou
n'entrions dans aucune place, dont le
habitans ne fussent accourus en foul
bien loin au devant de lui, chargez d
présens magnifiques pour sa suite. Le
moindres de mes gens reçurent en lin
gots d'or pour la valeur de mille livre
sterling. Mes Officiers furent traitez à
proportion. Moi-même, bien que le
richesses de ce monde ne me tentent
guères, il fallut que j'acceptasse des
pierreries sans nombre & sans prix qu'or
me présenta, pour ne point choquer le
Sevarambes par mes refus.

A l'entrée d'une ville, je remarqua
deux statues d'or, parées de guirlande
de fleurs, que le peuple me sembloi
adorer, ce qui me surprit beaucoup
dans une nation qui abhorre l'idolatrie
comme celle là. Dès que nous fume
arrivez au palais, qu'on avoit prépar

pour

pour le Roi & pour sa Cour, je demandai à *Sermodas* ce que je devois penser de ce spectacle. Il me répondit que ces figures représentoient deux amans malheureux, nommez *Zaricus* & *Malimna*, qui avoient été habitans de cette ville. Leurs parens s'étoient toujours opposez à leur union, & les peines décernées contre les amours criminelles étoient cause qu'ils n'osoient contracter un mariage secret. Ces obstacles ne rebutèrent point leur constance. Ils se jurèrent une fidelité éternelle, & vécurent ensemble de cette maniere, jusqu'à l'âge de trente ans, esperant de lasser par leur persévérance la cruauté de leurs destins & l'opiniâtreté de leurs parens.

Cependant leur passion se fortifioit en vieillissant, & chaque jour leur faisoit découvrir des charmes nouveaux dans la personne l'un de l'autre. A la fin, ils résolurent de quitter leur patrie, & d'aller se marier dans d'autres climats, au cas qu'ils pussent échapper à la vigilance de ceux qui gardent les frontières. Ils étoient occupez à en chercher les moiens, & ils flottoient entre l'espérance & la crainte, lorsqu'un de ces Démons aériens qui cher-

chent sans cesse à tromper les hommes vint sous la figure d'un *Sevarambe*, offrir à *Ziricus* de le transporter lui & *Malimna* dans une Isle, où il ne tiendroit qu'à eux de vivre inconnus & tranquilles.

Ziricus & *Malimna* le remercierent, & il fut convenu qu'ils iroient se rencontrer à l'embouchure de la riviere *Rocara*, où un vaisseau devoit les attendre. Par malheur, il ne s'y trouva point de bateau, pour les mener à bord, ce qui les allarma au point qu'on peut s'imaginer, outre qu'ils n'appercevoient nulle part ce navire dont on leur avoit parlé. Le Démon leur dit que l'eau n'étoit pas assez profonde en cet endroit pour un vaisseau, & qu'il les y porteroit bien lui même l'un après l'autre, s'ils osoient se fier à lui. Ils avoient trop d'amour pour faire quelques difficultez. Le Démon saisit *Malimna* la premiere, & parut en un moment au milieu de la riviere, où il plongea sa proie, en lui tenant le pied sur la gorge jusqu'à ce qu'elle fut expirée. Il n'y a point de paroles pour décrire le déséspoir de *Ziricus*, lorsqu'il entendit les cris de son amante, & qu'il vit éclater

clater la joie barbare du Démon, qui s'étoit joué ainſi de leur crédulité. Quoiqu'il ne ſçut pas nager, il ſe jetta dans l'eau, pour ſauver ſa chere *Malumna*, s'il étoit poſſible. Mais elle étoit déja morte, & il l'apporta ſans vie juſques ſur le rivage. Leurs amis communs qui avoient ſoupçonné leur deſſein, & qui arrivèrent en ce moment, eſſaièrent en vain de le conſoler tant ſoit peu. Après qu'il leur eut raconté l'hiſtoire de ſes déplorables amours, il ſe plongea un poignard dans le ſein, & tomba mort ſur le corps de ſa maitreſſe.

Pour conſerver le ſouvenir de ces tendres & infortunez amans, les Citoiens de *Burino* leur ont élevé les deux ſtatues qne vous avez vues, & les couronnent de fleurs, le jour anniverſaire de leur mort. C'eſt ce qu'ils faiſoient à notre arrivée, & que vous avez pris pour des marques d'un culte idolâtre. Mais il eſt temps d'aller diner, continua t'il. Le Roi eſt déja à table.

Nous entrames là-deſſus dans la ſalle, où nous vimes un gros Rat blanc, qui étoit allé ſe camper ſur la table vis à vis de *Sevaraminas*, & le regardoit en

face avec une effronterie, sans pareille. Chacun fut d'autant plus étonné que Sa Majesté témoigna elle même quelque surprise de la hardiesse de cet animal, & commanda qu'on le chassât. Mais le Rat qui parloit par la force d'un *Talisman*, répondit qu'il ne bougeroit point de cette place, qu'il n'eut satisfait son appetit aux dépens de qui il appartiendroit. Nous reconnumes alors sans peine que c'étoit l'ouvrage de l'art de quelque Philosophe. Le Roi fit diverses questions à ce merveilleux animal, qui y fit des réponses judicieuses & courtes, que je compris aisément, parce qu'elles étoient composées de termes ordinaires, & que je savois déjà un peu de *Sevarambe*. Le Rat familier se mit ensuite à gouter tantôt d'un plat, tantôt d'un autre, après quoi il se fixa à celui de *Sevaraminas*. Le Prince eut beau lui dire, honnête Rat, je te prie, va t'en. Le Rat lui répondit, votre Compagnie me fait trop de plaisir, pour que je me hâte de vous obéïr. D'ailleurs il y a assez dans le Roiaume pour nous nourrir tous deux. La conversation tomba ensuite sur d'autres sujets, où le Rat se divertit aux dépens de quel-

quelques uns des Spectateurs, dont il releva les fautes avec plus de bon sens que d'esprit. Mais d'ailleurs, ces dialogues ne me firent pas grand plaisir, parce que je n'y remarquai point de ces tours fins, détournez, & enveloppez avec art, qu'on fait en *Europe* donner à une raillerie, & qui lui donnent ce gout piquant par lequel elle plaît. Aussi *Zdi Parabas* me raconta que les *Sevarambes* n'avoient pas deux termes dans leur langue pour signifier une même chose, & que les mots à double entente étoient inconnus parmi eux, de sorte que la verité sortoit toujours de leur bouche, avec la même simplicité qu'elle avoit été conçue dans leur esprit. Il ajouta que par cette raison, il n'y avoit rien dont on ne parlât chez eux sans détour, jusques là qu'une femme d'une vertu rigide prononçoit hardiment des mots, dont une *Européenne* rougiroit d'entendre le son. Et au bout du compte, pourquoi nous ferions nous de pareils scrupules, continua t'il? Est-ce commettre le crime que de le nommer, ou de nommer des membres, qui peuvent par hazard en devenir l'instrument?

J'aurois pu aiſément lui répondre, que cette liberté convenoit à des peuples innocens comme les *Sevarambes*, & non pas à la corruption de nos mœurs. Mais il fut obligé de nous quitter, pour donner ſes ordres aux équipages de Sa Majeſté, & nous partimes nous mêmes un moment après. Nous arrivames de bonne heure à *Tiftani*, qui eſt la ſeconde ville du Roiaume, par ſes richeſſes, & par la beauté de ſa ſituation & de ſes édifices. Le Prince *Moriski* qui en étoit Gouverneur, vint au devant du Roi, avec une ſuite nombreuſe, & magnifique, & préſenta les clefs à Sa Majeſté, qui les lui rendit gracieuſement.

Le jour ſuivant, nous nous embarquames ſur des chaloupes ornées richement, qui nous conduiſirent à deux lieues de *Tiftani*, dans l'Iſle de *Kriſtako*, ou des *Renards*. Le Roi y a un Palais ſuperbe. Nous y paſſames quinze jours, qui ne nous en parurent pas la moitié, par l'adreſſe avec laquelle le Roi ſavoit diverſifier nos plaiſirs, & en faire naître à tous momens de nouveaux.

De ce délicieux ſéjour, *Sevaraminas* alla à *Timpanius*, où il me fit l'honneur de

de me dire qu'il avoit des affaires secretes, dont son Conseil même ne savoit rien. Nous ne fumes en chemin qu'un jour entier, pendant lequel nous eumes le privilege *Morrice* & moi de marcher toujours aux côtez de Sa Majesté, qui nous fit plusieurs questions sur la nature du notre Commerce, & sur la constitution de notre Gouvernement. Je me rappelle encore avec plaisir celui qu'il témoigna que la sagesse de nos loix lui faisoit. Il nous dit plusieurs fois qu'il avoit ignoré qu'il y en eut d'aussi parfaites dans l'*Europe*. Sire, il est vrai, lui répondis-je. Il n'y a point de Gouvernement au monde, qui fut préférable au nôtre, si nous savions ne nous écarter en rien de ses maximes fondamentales. Mais un Ministre corrompu, des partis acharnez l'un contre l'autre, c'est est assez pour renverser tout, & souvent ils ont l'adresse pernicieuse de faire servir les loix mêmes à leurs crimes. Des partis, qu'entendez vous par ce terme, interrompit le Roi? Je lui fis comprendre de mon mieux ce que c'étoit, sur quoi il me demanda encore, s'il n'y avoit donc aucun moien de les éteindre.

dre. Je n'en connois point, Sire, lui répondis-je. Il y aura toujours des personnes à la tête des affaires, & des gens qui feront jaloux de leur élevation, soit qu'ils la meritent ou non, & voilà ce qui entretient parmi nous des factions éternelles. De cet article, nous tombames sur celui de la Religion, & je dis à *Sevaraminas*, que notre Clergé possédoit la sixième partie des biens du Roiaume. Vos Ecclésiastiques se donnent donc bien de la peine pour votre instruction, repliqua *Sevaraminas*. Sur ce que je lui racontai ensuite touchant la manière dont nos mariages se faisoient, il me dit qu'à ce compte, nous devions être bien difformes & bien dégoutans, par les pustules ou autres marques, dont nos visages étoient sans doute défigurez. Cependant, je suis ravi qu'il y ait encore des gens droits parmi vous, continua t'il. C'est un honneur pour la vertu d'avoir sçu se faire des amis chez une nation aussi méchante.

Nous nous entretinmes de la sorte, jusqu'à notre arrivée à *Tympanius*, sans que je jugeasse à propos de détromper le Roi des fausses idées, dont il étoit rem-

rempli sur notre sujet. Le Gouverneur vint nous recevoir, avec une grande suite. Il s'appelloit *Suriamnas*, & décendoit d'une branche de la famille Roiale, ce qui étoit cause en partie qu'on lui avoit donné le meilleur gouvernement du Roiaume. Mais il avoit dégénéré des vertus & de la probité de ses ancêtres, ce qui étoit regardé chez les *Sevarambes*, comme un phenomene extraordinaire le seroit en *Europe*. Le Roi lui fit un accueil froid & chagrin.

Dès que nous fumes entrez dans cette superbe ville, les rues retentirent des cris de *Marabi*, *Marabi*, qui signifient en *Sevarambe*, *Justice*, *Justice* ! Les habitans indignez de l'oppression injuste, sous laquelle leur Gouverneur les faisoit gemir, en avoient averti le Roi en secret, & c'étoit là principale cause de son voiage, auquel l'envie de nous faire voir son empire ne servoit que de prétexte. Ces cris imprévus allarmèrent & firent pâlir *Suriamnas*. Cependant il se remit du mieux qu'il lui fut possible, & osa s'adresser au Roi, qui lui demanda d'un ton ferme ce que signifioient ces exclamations

mations du peuple. Mais avant que *Suriamnas* eut pu dissiper son trouble & répondre, un habitant distingué de la ville, dont il avoit porté les plaintes au Roi, parut suivi d'une foule de citoiens, & se jetta aux pieds de *Sevaraminas* pour lui demander audience. Sa Majesté lui ordonna de se relever, & d'exposer sa commission sans crainte, ce que le *Sevarambe* fit en ces termes, qui sont toujours demeurez dans ma mémoire.

„ Illustre & glorieux Monarque, „ nous vos fideles sujets, avons essuié „ des maux longs & cruels, par la „ cruauté, l'avarice, les débauches du „ Prince *Suriamnas*, qui a fait mourir „ indignement plusieurs de nos parens „ & alliez, confisqué nos biens sans „ aucune forme de justice, ravi nos é„ pouses, violé nos filles, & commis „ d'autres crimes odieux que nous ne „ saurions presque nommer sans crime. „ Plusieurs de vos fideles sujets lui ont „ fait des remontrances, qui ne leur ont „ attiré que des traitemens honteux „ & barbares, au lieu de la juste satis„ faction qu'ils croioient pouvoir se „ promettre. C'est pourquoi, si Vo„ tre

„ tre Majesté n'étoit venue dans no-
„ tre ville, & que nous n'eussions
„ pas compté sur votre équité, il nous
„ auroit fallu aller chercher sous un au-
„ tre climat une patrie moins odieuse
„ que la nôtre.

Avant que ce discours fut fini, le Gouverneur s'étoit trouvé mal, & étoit tombé à terre evanoui & comme mort. Le Roi commanda que ses domestiques le relevassent, & que le jugement fut remis au lendemain. Mais en attendant, pour ne point loger dans un palais que les crimes du Gouverneur avoient souillé, il alla coucher dans une maison Roiale de plaisance, située à deux lieues de la ville, dont les habitans le suivirent en foule en lui souhaitant toute sorte de prosperitez.

Le soir, dès que nous fumes arrivez, le Roi me demanda en particulier quelles peines nos loix décernoient en *Europe* contre ceux qui étoient coupables des mêmes crimes que *Suriamnas*. Je lui rendis compte de nos procédures. Il en parut satisfait. J'ajoutai alors que si chez nous la Justice étoit aveugle, en récompense elle avoit le tact d'une vivacité extrême, & que souvent elle é-

toit indiſpoſée, auquel cas elle n'avoit point trouvé de meilleur remede qu'un cordial d'or, dont la vertu maligne la faiſoit quelques fois parler contre ſa penſée. *Sevaraminas* ne comprit point cette allégorie, parce que c'eſt une figure inconnue chez les *Sevarambes*, graces à l'innocente ſimplicité de leurs mœurs. Je m'expliquai donc en termes ſimples, & je lui dis enſuite que nous avions pourtant quelques Miniſtres de la Juſtice, qui abhorroient ces indignes manieres de s'enrichir, ce qui fit plaiſir à ce Prince.

Le jour ſuivant, il retourna de bonne heure à *Tympanius*, & monta ſur un Tribunal, qu'on avoit élevé pour lui au milieu de la place publique. D'abord il fut environné d'une infinité de Citoiens qui venoient accuſer le Gouverneur, & qui prouvèrent contre lui des crimes, dont l'atrocité auroit revolté les Juges, même en *Europe*. On l'amena là deſſus devant le Prince. Il étoit pâle, abbatu, défait, & on voioit dans ſes yeux les remords de ſa conſcience, & la crainte du ſupplice. Il ne put rien alléguer pour ſa defenſe. Ainſi je m'attendois à entendre pro-

non-

noncer contre lui une sentence digne de la justice des *Sevarambes*, lorsque *Sermodas* me dit que les preuves n'étoient pas suffisantes.

Sans doute, ceux qui liront ces voiages demanderont quelles sortes de gens sont donc les *Sevarambes*, chez qui des accusations démontrées par le silence même de l'accusé ne suffisent pas pour sa comdamnation. J'avoue que je fis moi même cette question à *Sermodas*. Mais je vis bientôt à quoi il tenoit qu'on ne l'envoiât au supplice. Un Avocat s'avance pour plaider en faveur de l'accusé. Il remontre que les accusateurs ont perdu la raison, & que sans doute un Demon de l'air les fait parler. Il fait remarquer que le Gouverneur n'a aucune des marques visibles nécessaires à la conviction des Criminels. Il s'étend en termes pompeux sur la naissance & les services de *Suriamnas*. Ce discours étoit plein d'art & d'éloquence, & ceux qui ignoroient la conduite de ce Prince commençoient à croire qu'il pourroit bien être innocent. Mais en même temps un Philosophe s'approche de l'oreille du Roi, qui commande d'abord que *Suriamnas* soit dépouille, &

qu'on cherche sur son corps les indices de son crime. Il n'en parut aucun, & on fut obligé de recourir à une seconde épreuve, qui fut de le plonger dans un vase plein d'eau. Que ne vit on pas en ce moment! Il n'y avoit pas une petite place sur ses membres, qui ne fut couverte de taches, de tumeurs, ou d'ulceres, qu'un Philosophe avoit sçu rendre invisibles par le moien d'un talisman d'une vertu extraordinaire.

Il n'y eut plus alors moien de douter que *Suriamnas* ne fut convaincu. Cependant les Sages qui entouroient le Roi, indignez qu'il y eut parmi eux un homme, qui prostituât & qui avilît leur art, en le faisant servir à dérober les crimes à la justice, s'assemblent d'un commun accord pour chercher le coupable, & le contraignent par la force de leurs charmes de se rendre devant eux. Le Roi leur permit de le juger eux mêmes, & de le comdamner à telles peines qu'il leur plairoit. Le crime ne tarda pas à être puni. Dès qu'ils eurent interrogé le Criminel, nous le vimes enlever en l'air avec une viteſſe prodigieuse, & en jettant des hurlemens affreux, & retomber avec la

la même rapidité à terre, où il fut brisé en morceaux. Le Roi parut désapprouver la barbarie des Philosophes. Mais ils lui dirent qu'il ne falloit pas moins que cet exemple pour prévenir un semblable crime.

L'Avocat qui avoit défendu le Gouverneur fut puni avec plus de modération. Le Roi le bannit dans l'Isle des Fourbes, comme étant indigne de vivre parmi un peuple aussi vertueux que les *Sevarambes*, après avoir offert son ministere à la défense du crime.

Il n'y avoit plus que *Suriamnas* dont on attendoit la comdamnation avec impatience. Le Roi l'abandonna d'abord à la vengeance du peuple offensé, qui le déchira à coups de fouets dans les rues de la ville, & le trempa dans une cuve pleine de miel. On l'attacha ensuite dans les champs à une haute colomne, où les insectes le dévorèrent, en deux jours de temps. La fureur des Citoiens s'étendit même sur ses os, qui furent réduits en cendres, & jettez dans la mer, afin qu'il ne restât rien dans la ville du corps de ce méchant homme. C'est ainsi que finit cette affaire.

Les

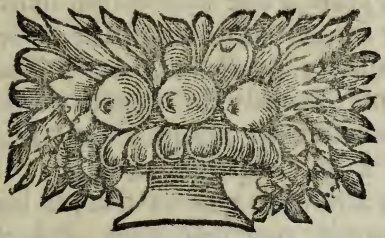
Les jours suivans, *Sevaraminas* donna ses soins à reformer les abus introduits par le Gouverneur, & nomma *Surcolis* son fils pour lui succéder. Ce jeune homme ne put retenir ses larmes, lorsqu'il se vit sur un tribunal, où son Pere avoit été assis il n'y avoit que peu de jours. Ce n'est pas qu'il eût part aux crimes de ce malheureux, ou qu'il les détestât moins que les autres. Au contraire, il avoit été le seul qui eût osé le reprendre, & jamais fils n'avoit moins ressemblé à son père. Mais la nature l'emporta dans ce triste moment sur le reste. Le Roi lui parla en ces termes.

„ *Surcolis*, tu as vû de tes propres
„ yeux de quelle maniere un Prince
„ justement irrité fait punir un su-
„ jet qui le sert mal, & sans doute cet
„ exemple terrible ne sortira jamais de
„ ta memoire. Le crime de ton pere
„ auroit justifié l'extinction de sa fa-
„ mille. Mais je ne permettrai jamais
„ que l'innocent souffre pour le cou-
„ pable. Je compte sur les principes
„ de vertu enracinez dans ton ame, que
„ tu seras aussi prompt à faire le bien,
„ que ton Pere l'etoit à commettre le

„ mal.

„ mal. Jouis donc des dignitez qui é-
„ toient dans ta famille, & ſouviens
„ toi qu'il y a des récompenſes pour
„ les bons comme des ſupplices pour les
„ méchans. „

Nous partimes le lendemain de *Tympanius*, & nous retournames à *Sevarambia* par un autre chemin, où les habitans des villes s'empreſſèrent à temoigner leur zele au Roi, & leur magnificence aux Etrangers de ma compagnie.



CHA-

CHAPITRE V.

Amours de Morrice *& de* Sermodas, *& hiſtoire d'une Dame* Hollandoiſe.

LOrſque nous fumes de retour à *Sevarambia*, Monſieur *Morrice* fit connoiſſance avec une jeune veuve de la ville, dont il fut d'abord ami, & enſuite amant aimé. Comme les premiers jours d'une paſſion ſont délicieux, ils ne ſongèrent qu'au plaiſir de ſe voir, de s'aimer, de ſe le dire, & d'oublier enſemble le reſte du monde. Mais enfin la réflexion revint à tous deux, & ramena le chagrin avec elle, lorſqu'ils firent attention que les ſeveres loix des *Sevarambes* mettroient un obſtacle invincible à leur mariage. *Morrice* me fit part de ſes peines, & me demanda mes conſeils, en m'avouant qu'il craignoit d'autant plus pour ſa propre vertu, que l'amour avoit ébranlé celle de ſa maîtreſſe, qui étoit déja ſur le pied de ne pouvoir lui refuſer rien.

Je

Je le priai de se soutenir contre une foiblesse, qui ne pouvoit que tourner à son préjudice, & nous attirer la haine des vertueux *Sevarambes*. Et qui sait jusqu'où s'étendroit leur ressentiment, continuai-je! Le mieux que vous pourriez attendre, seroit qu'on vous envoiât en exil dans l'Isle des Adultères, sans espérance d'en sortir jamais. *Morrice* me répondit qu'il combattroit constamment une passion aussi dangereuse, heureux s'il pouvoit l'éteindre. Mais ni je ne l'espere, ni ne le veux, ajouta t'il. Si je ne puis m'attacher à cette Dame par les loix du mariage, je finirai mes malheurs par ma mort.

En achevant ces mots, la tristesse le saisit, les larmes lui tombèrent des yeux, & moi-même j'étois dans une emotion extraordinaire. Je lui dis qu'il pouvoit faire fonds sur mon amitié, que je ne négligerois rien pour lui rendre service, que pour commencer j'allois en parler aux amis que nous avions à la cour, & que sans doute le Roi enterineroit ma requête, s'il pouvoit le faire sans violer les loix des *Sevarambes*. J'ajoutai pour l'encourager que Sa Majesté lui permettroit au moins d'emmener

cette

cette Dame en *Angleterre*. Que *Sevaraminas* ne me refuseroit pas cette grace. Plût à Dieu, me dit-il! Je sais que ma Maitresse accepteroit le parti avec joie. Elle m'a déja juré plus d'une fois qu'elle me suivroit volontiers jusqu'au bout du monde, & qu'elle aimeroit mieux être malheureuse avec moi qu'heureuse séparée de ma personne. Mais je n'ose me flatter que le Ciel me favorise jusqu'à ce point.

Je ne puis nier que cette affaire ne m'intriguât au dernier point, car je prévoiois qu'un jour ou l'autre elle nous feroit bannir du Roiaume, c'est à dire du seul climat où j'aurois voulu finir mes jours. Ainsi je resolus de faire les derniers efforts pour satisfaire *Morrice*, de peur qu'il ne se satisfit lui même par un crime, qui auroit révolté les *Sevarambes*, & contre lui, & contre nous mêmes. J'allai donc trouver *Sermodas*, pour lui exposer cette affaire, & pour le prier de nous assister de ses lumieres & de son crédit. Il ne me dit rien de trop consolant, si ce n'est qu'il s'offrit d'en parler avec moi à *Zidi Marabat*, & d'appuier mes raisons autant qu'il lui seroit possible. Nous allames chez

ce

e Miniſtre, qui nous promit de pro-
poſer la choſe au Roi devant le Con-
ſeil, ſans attendre que juſqu'au ſoir.

Je retournai là-deſſus au logis, plein d'une inquiétude, qu'il falloit encore que je cachaſſe à *Morrice*, qui vif comme il étoit, auroit crû les choſes déſeſpérées, & ſe ſeroit peut être tué lui même. Sur ces entrefaites, *Sermodas* vient me trouver, & me demande ſi je ne veux point faire un tour de promenade, que le temps eſt charmant, & que je lui paroîs d'une agitation qui a beſoin d'être diſſipée. Je me laiſſai entrainer par cet honnête *Sporundien*, qui me conduiſit aux bords du fleuve voiſin du Palais, où nous nous arrêtames quelque temps ſans dire un ſeul mot. A la fin *Sermodas* rompit le ſilence. Général, me dit-il, ainſi que les *Sevarambes* avoient coutume de m'appeller. Je vois que vous appréhendez un refus de notre Souverain, & c'eſt ſans doute ce qui vous inquiete. J'ignore ce qui en ſera, car nous n'avons aucun exemple de rien de ſemblable, & comme vous ſavez, on n'obtient qu'avec peine ce qui n'a jamais été demandé par d'autres. Mais au cas que le Roi ſoit inéxorable,

xorable, il y a un moien de rendre votre ami heureux, & ce moien eſt infaillible, puiſque *Sevaraminas* même y donnera les mains. Il ne s'agit que de conduire la belle *Sevarambe* à *Sporunda*, où j'aurai ſoin de ſa fortune & de ſon époux, pourvu que vous & lui me faſſiez une grace, dont dépend mon repos. Me la refuſeriez vous? Non, mon cher *Sermodas*, lui répondis-je avec empreſſement. Ce qui dépend de nous eſt un bien dont vous pouvez diſpoſer à votre gré. Commandez ſeulement, & vous nous obligerez.

A ces mots, il me regarda d'un air embarraſſé, & une rougeur ſubite ſe répandit ſur ſon viſage. Enfin il me dit d'un ton mal aſſuré, je ne ſais qu'elle idée vous allez concevoir de moi, lorſque vous ſaurez ce que j'ai ſur le cœur. Mais ma deſtinée me contraint à vous révéler ce que je celerois à tout autre. Sachez donc, Monſieur, que je ſuis amoureux d'une étrangere qui eſt venue avec vous, & que je ne puis vivre content, ſi je n'en ſuis aimé comme je l'aime. En vain j'ai cherché dans la Philoſophie dequoi repouſſer les traits de l'amour. L'amour a triomphé de la raiſon.

Une

Une déclaration ſemblable ne pouvoit que me ſurprendre, vû qu'il n'y avoit parmi nous aucune femme, dont la beauté égalât celle des *Sevarambes* ou des *Sporundiennes*. Mais que peut on alléguer contre l'amour, & quelle laideur ne fait-il pas embellir, quand il veut bien s'en mêler! Je demandai donc à *Sermodas* quelle étoit l'heureuſe mortelle qui l'avoit charmé. C'eſt la Maitreſſe de *Morrice*, me dit-il. Autrement je n'aurois oſé vous faire part de mes ſentimens. Mais puiſqu'il aime une autre perſonne, que lui importe que je lui ſuccede, & que je prenne celle à laquelle il renonce? Sans doute, il ne s'oppoſera pas à ce qui feroit mon bonheur, ſans troubler le ſien. Du reſte, je vous proteſte que je n'ai jamais ouvert mon cœur à cette dame, & que j'aurois mieux aimé mourir que de parler, ſi le changement de *Morrice* n'autoriſoit ma conduite. Parlez lui donc en ma faveur. Je n'ai que des vues honorables pour ſa compagne, & j'enſevelirai dans un oubli éternel ce qui s'eſt paſſé entre elle & lui.

La perſonne que *Sermodas* avoit en vue étoit une jeune *Hollandoiſe*, que ſa beau-

beauté m'avoit fait choisir pour moi-même quand nous partageames les femmes entre nous, & que j'avois cédée ensuite à *Morrice*. Mais depuis ce moment ils avoient vêcu ensemble dans une douce union, & je n'avois plus songé à elle, en aucune maniere. Elle me revint alors dans l'esprit, & je craignis pour *Sermodas*, ou qu'elle ne put l'aimer, ou qu'elle ne voulut pas demeurer à *Sporunda*, ou même qu'avec une femme *Sevarambe Morrice* ne voulut garder une Maitresse *Européenne*. Je plaignois *Sermodas* en moi-même, & d'aimer, & d'aimer une *Européenne*, lui dont mille *Sporundiennes* auroient mieux merité la tendresse, qu'elles auroient même briguée. Ce qui m'intéressoit encore pour lui, outre ses belles qualitez, & les obligations infinies que nous lui avions tous, c'étoit l'innocence & la pureté de sa passion. Il n'y a rien que je n'eusse fait avec joie, ou pour le guérir, ou pour le satisfaire. Enfin je lui promis de sonder *Morrice* à la première occasion, & je le quittai en même temps pour aller voir notre Amiral, que je trouvai dans sa chambre seul & plongé dans une morne rêverie.

Eh

Eh bien, mon ami, toujours triſte & penſif, lui dis-je? Qu'eſt devenue cette gaieté, qui vous étoit naturelle, & qu'un naufrage même n'avoit pû vous ôter? Allons, courage, remettez vous, eſperez mieux de la fortune, & ſachez vous mettre au deſſus d'elle, ſi elle ne vous eſt pas favorable. Non, il faut que je me marie, ou que je meure, répondit-il. Bon, bon, vous changerez de ſentimens, lui repliquai je. J'ai connu des hommes qui n'avoient pas moins d'amour que vous, & qui ont ſurvêcu aux rigueurs de leur deſtinée, bien qu'ils euſſent tenu des diſcours ſemblables aux vôtres. Et vous même, de bonne foi, ſeriez vous mort de douleur, ſi la belle *Hollandoiſe* votre maitreſſe avoit rebuté vos vœux? Qu'en dites vous? Que vous étes dans l'erreur, interrompit *Morrice*. Jamais de la vie il ne s'eſt rien paſſé entre nous que d'innocent, & dont vous auriez pu être témoin. Ce n'eſt pas qu'elle ne ſoit belle & jeune, qu'elle n'ait paru telle à mes yeux, que je ne l'aime en un mot, & que je n'en euſſe fait avec joie une maitreſſe. Sa vertu ſeule qui ne cede pas à celle des Dames *Se-*

varambes auroit suffi pour gagner mon cœur. D'ailleurs, je veux bien avouer que je suis & d'un temperament & d'un âge à ne pas regarder tant de charmes impunément, & que je fus charmé du présent généreux que vous m'en fites. Cependant il n'en est pas moins vrai qu'il n'y a entre nous que de l'amitié. Ses prieres & la pitié que ses malheurs m'ont inspirée ont obtenu de moi cet effort.

Si j'avois connu moins bien Monsieur *Morrice*, & que je n'eusse pas sçu jusqu'où alloit sa droiture, j'aurois regardé son recit comme fabuleux & romanesque. Mais outre que son témoignage ne pouvoit m'être suspect, il m'offrit de m'amener lui même cette Dame dans le moment, & d'obtenir d'elle qu'elle me raconteroit son histoire. Je vois bien que ma physionomie parle contre moi, continua t'il. On ne diroit pas à me voir que je pusse autant gagner sur moi que j'ai fait. C'est pourquoi il ne sera pas mal qu'un témoin dépose en ma faveur.

Un instant après, il m'amena sa prétendue maitresse, que je reçus avec la politesse qui étoit due à son sexe, & à

ſa beauté. Après les premiers complimens, elle ſe plaça ſur un fauteuil que je lui avois préſenté, & y demeura quelque temps à retenir ou à eſſuier des larmes qu'elle laiſſoit voir malgré elle. Enfin rompant ce triſte ſilence, elle me dit, Mon General, Monſieur *Morrice* a tant fait pour moi, que je ne puis lui refuſer rien de ce qu'une honnête femme peut accorder. C'eſt par cette raiſon que je me ſuis rendue à la priere qu'il m'a faite de vous raconter ma deplorable hiſtoire. Autrement, je n'aurois eu garde de vous importuner d'un recit, où je ſais que vous ne trouverez rien de curieux.

Je ſuis née à *Amſterdam* de parens riches & diſtinguez. Le Gouverneur de *Batavia* aiant été rappellé, à cauſe de ſes malverſations, mon pere fut nommé pour lui ſuccéder. Vous n'ignorez pas que s'il y a un poſte avantageux & brillant, où un particulier *Hollandois* puiſſe parvenir, c'eſt celui que je dis. L'éclat, la magnificence, le pouvoir, les richeſſes, tout s'y rencontre. En un mot, un Gouverneur y vit moins en chef d'une compagnie de Negocians, qu'en Prince Souverain.

Mon pere se hâta de partir pour *Batavia*, & me prit avec lui, parce que ma mere étoit morte en me mettant au monde. Il me donna l'éducation que je pouvois recevoir dans un endroit pareil, & je puis dire sans vanité que je surpassai les esperances de mes maitres, & les vœux de mon pere.

J'avois environ onze ans, lorsque mon pere se maria en secondes noces avec la veuve du Gouverneur d'*Amboine*, dont les richesses immenses faisoient plus de bruit que les bonnes qualitez, & qui étoit venue s'établir à *Batavia* pour étaler son luxe dans un endroit digne d'elle. Les premiers jours de ce mariage se passèrent d'une manière qui nous satisfit tous également. Je traitois ma belle mere comme si elle avoit été ma propre mere. Elle à son tour me traitoit comme si j'eusse été sa propre fille. Voilà ce que j'avois gagné à force de soumission & de complaisance. Mais cette tranquillité ne dura pas long temps.

Ma belle mere avoit un fils, qu'elle chérissoit autant qu'il le meritoit peu, & qu'elle avoit envoié étudier à *Leyden* en *Hollande*. Ce jeune homme revint

à

à *Batavia*, en voiageur qui à ſes défauts a ſçu joindre ceux des divers païs qu'il a vus, & qui ne ſait pas même être vicieux de bonne grace & d'un air naturel. C'étoient des affectations ridicules, des airs gauches, un amour propre inſupportable, & une débauche outrée qui faiſoit horreur. Imaginez vous donc ce que je ſentis, lorſque cet indigne parent jetta les yeux ſur moi, & qu'il me déclara une paſſion qui ne convenoit point à notre affinité. Je lui répondis comme je le devois. Mais ſon amour propre lui fit croire que je ne pouvois regarder ſa tendreſſe que comme une faveur inſigne, & qu'un jour ou l'autre je ſerois moins froide, quand j'aurois renoncé enfin à ces petites façons dont la pudeur des filles s'arme toujours. Il fallut en un mot pour le détromper, que je rejettaſſe ſes galanteries d'un air mépriſant, & que je l'accablaſſe de duretez.

Je me délivrai par ce moien de ſes impertinences, & je m'imaginai qu'il s'étoit délivré de même de ſa folie. Mais un jour que j'étois ſeule dans ma chambre, & que mon Père étoit allé au Conſeil, il vint me trouver, ac-

compagné de sa mère, dont l'air embaraſſé témoignoit qu'elle avoit des affaires importantes à me déclarer. Mon cœur me dit d'abord dequoi il s'agiſſoit. Après s'être entretenue quelque temps de choſes indifferentes, elle m'avoua qu'elle étoit venue pour faire plaiſir à ſon fils: que ſa tendreſſe pour moi augmentoit à chaque inſtant; qu'il ne pouvoit plus vivre, ſi je ne l'aimois; que j'euſſe pitié & d'un jeune homme amoureux à la fureur, & d'une mère déſolée de l'état où elle voioit ſon fils. Je voulus répondre que l'affinité de ce fils & de moi mettoit un obſtacle éternel à ce qu'elle ſouhaitoit. Non, non, ce n'eſt pas ce que vous vous figurez, repliqua t'elle d'abord. On fait dans toutes les parties du monde des mariages ſemblables à celui que je vous propoſe. Votre fierté eſt la ſeule choſe qui s'oppoſe à ſes deſirs. Ma belle mère étoit une femme d'un eſprit violent & emporté, & je ſentis que la crainte de m'aigrir par des menaces ou par des injures l'avoit ſeule empêchée de m'en faire. Ainſi, bien que réſolue à n'épouſer jamais ſon fils, pour qui dès la premiére vue j'avois conçu une averſion invinci-

vincible, je dis que je ſerois toujours prête à obéïr à ce que mon pere voudroit m'ordonner. Je ſuis ravie de votre réponſe, répondit ma belle mère. Je n'en ai point encore parlé à votre pere. Mais je me charge d'obtenir ſon conſentement. En attendant je vous laiſſe avec mon fils. C'eſt un garçon aimable & riche, & qui vous rendra heureuſe.

Elle m'embraſſa en finiſſant ces mots, & me laiſſa en proie aux ridicules galanteries de ce fils bien aimé, qui m'entretint avec tant d'affectation, que je ſentis qu'il s'aimoit pour le moins autant qu'il m'aimoit. Néanmoins je lui répondis avec plus d'honnêteté que je n'avois fait juſqu'alors & qu'il ne meritoit. Seulement je le priai de vouloir bien attendre à me déclarer ſon amour que mon pere m'eut commandé de l'approuver.

Dès que je fus débaraſſée de ſa préſence, je m'enfermai dans ma chambre, & je m'abandonnai à mille rêveries. Tantôt je m'imaginois que mon pere ne voudroit pas donner les mains à un mariage auſſi contraire à la nature. Tantôt j'appréhendois que ma belle mere

ne le gagnât, & qu'il ne voulût me sacrifier à sa tendresse pour cette femme. Je me rappellois ensuite ce que j'avois oui dire plusieurs fois sur les mariages forcez, & j'en sentois encore mille fois d'avantage qu'on ne m'en avoit raconté. Mon unique consolation étoit de ne plus voir celui qui troubloit mon repos.

Plusieurs jours s'étoient passez de la sorte. Enfin, je m'avisai d'aller me promener à la campagne, pour rêver à mon aise au malheur de ma condition, & je ne pris avec moi qu'un petit nombre de femmes esclaves, comme vous savez que c'est la coutume. J'étois tellement enfoncée dans ces tristes pensées, que je n'apperçus pas un crocodile qui sortit de l'eau, & qui m'auroit dévorée, sans les cris des *Negresses* de ma suite qui m'y firent prendre garde. Je voulus d'abord m'enfuir. Mais la peur m'en ôta la force, je tombai évanouie, & lorsque je fus revenue à moi, je me trouvai dans une cabane de Pêcheur, couchée sur un lit, & environnée de mes esclaves, parmi lesquelles je vis un homme que je ne connoissois pas. Je demandai d'abord comment

ment j'avois pu échaper aux griffes de cet animal vorace. Une des *Negreſſes* me répondit que le jeune homme qui étoit auprès de moi étoit celui qui m'avoit ſauvée. Que m'aiant vu tomber, il étoit ſorti d'un buiſſon, où il cherchoit une piece de gibier qu'il avoit tuée. Qu'il m'avoit priſe entre ſes bras, & qu'il m'avoit emportée, en obſervant de courir toujours en zigzag. Je n'ai que faire de vous dire pourquoi il affecta cette maniere de marcher. Vous n'êtes pas à apprendre que le Crocodile n'a point de jointures dans le dos, & que par cette raiſon il ſe tourne lentement & avec peine, de ſorte qu'il ſeroit facile de l'éviter, ſi la peur laiſſoit aux gens la préſence d'eſprit néceſſaire pour marcher comme j'ai dit. Je remerciai mon libérateur avec la reconnoiſſance que meritoit le ſervice qu'il venoit de me rendre. Mais que n'eus-je la force de m'en tenir là, ſans lui donner encore mon cœur, en récompenſe de la vie qu'il m'avoit ſauvée! Il me dit qu'il étoit fils du Fiſcal de *Batavia*, & qu'il m'aimoit depuis long temps, quoiqu'il n'eut jamais eu la hardieſſe de me l'avouer. La ſincérité de cette déclara-

tion paroiſſoit dans ſes regards, & l'amour donnoit une force à ſes diſcours, à laquelle je cédois volontiers. Je veux bien l'avouer, je ne me contentai pas de l'aimer, & de ſouffrir qu'il m'aimât, je lui déclarai même que ſa tendreſſe m'étoit agréable, & j'allai encore juſqu'à lui donner un rendez vous pour le lendemain, chez une Dame qui étoit mon amie & la ſienne.

Lorſque je fus de retour chez mon pere, mon premier amant vint me féliciter ſur le bonheur que j'avois eu, & ſe mit à maudire la fortune, qui lui avoit envié l'occaſion de me temoigner ſa paſſion en s'expoſant pour moi à la rage du Crocodile. C'étoient des vanteries de ſa part qui faiſoient pitié. Jamais de la vie il ne m'a paru auſſi mépriſable qu'en cette occaſion. La haine que je me ſentois pour lui augmentoit ma tendreſſe pour ſon rival, & cette tendreſſe à ſon tour augmentoit ma haine pour cet indigne beau frère.

Le lendemain, je me trouvai au rendez-vous, ſans être découverte, & je promis un amour éternel à mon amant. Je ne fus pas moins heureuſe pendant quelques mois. Je voiois tous les jours ce-

celui que j'aimois, l'objet de ma haine ne se présentoit plus à mes yeux, je me flattois que mon insensibilité auroit lassé sa constance, je m'imaginois que peutêtre mon pere auroit resisté aux sollicitations pressantes de son épouse, je tâchois enfin de me persuader que mon amant n'auroit qu'à me demander pour m'obtenir, puisque son pere étoit aussi riche que le mien.

C'est ainsi que je me consolois des mauvais momens que mon beau frère m'avoit fait passer, lorsque mon amant vint me trouver chez notre amie commune, avec un air de tristesse dans les yeux qui m'allarma plus que je ne puis dire. Il fut quelque temps sans pouvoir prononcer une parole. Enfin il me déclara les larmes aux yeux & en s'interrompant cent fois par ses soupirs, que son père l'avoit promis à la fille d'un Bourguemaître, qu'il venoit de lui annoncer cette nouvelle, & qu'il lui avoit commandé en même temps de se préparer à partir dans un mois pour aller épouser cette demoiselle en *Hollande*. Ce discours fut pour moi comme un coup de tonnerre, & je ne pus ni cacher mon trouble, ni songer même

à le cacher. Mon amant en triompha de joie & profita de l'occasion. C'est maintenant que je ne puis douter de votre tendresse, me dit-il. Vos promesses m'en persuadoient moins que votre douleur ne vient de faire. Eh bien donc, consentez-y, & nous saurons bien empêcher que le destin qui nous persécute ait desormais prise sur nous. Il ne s'agit que de nous lier par un mariage secret, & de nous abandonner ensuite à la Providence. Il ne peut nous arriver rien d'aussi dur que d'être séparez pour toujours l'un de l'autre. Mais d'ailleurs nous n'avons point à craindre la pauvreté. Graces au ciel, sans le bien de mon pere, j'ai assez pour subsister, sinon dans la splendeur, du moins sans bassesse & à mon aise. Encore une fois, unissez votre sort au mien, & je serai assez heureux.

Je lui répondis que la perte des biens étoit le moindre malheur, qui put arriver à des gens qui aimoient bien, mais que l'indignation de ma famille étoit quelque chose de terrible pour moi. Est-ce là l'unique mal que vous apprehendiez, me dit-il? Eh qui sait si ces parens mêmes ne consentiront pas à notre bon-

bonheur, quand nous les aurons mis dans la néceſſité de le faire, ou de ſe déshonnorer? Oſez ſeulement, & la fortune ſera pour nous. Mon cœur prenoit le parti de mon amant avec trop de vivacité pour que je ne me rendiſſe pas. Nous nous mariames en ſecret dès le lendemain, avec deux temoins, un ami de ſa part, & une fille de chambre en qui je me fiois, de la mienne.

Notre commerce fut tranquille & caché pendant trois ſemaines. Il me ſembloit qu'il n'y avoit point de femme au monde auſſi heureuſe que moi, & mon amant apprit pour comble de bonheur que l'épouſe qu'on lui deſtinoit en *Europe* étoit morte. Sur ces entrefaites, les fruits de notre amour commencèrent à paroître, & je fus reduite à prier mon amant de déclarer notre mariage, ſans quoi il faudroit que je le fiſſe moi-même. Il promit de me ſatisfaire dans quelques jours Dans le même temps, mon père me déclara qu'il avoit réſolu de me donner à ſon beau fils, & qu'il avoit toujours différé de m'en parler, dans la penſée que ſa paſſion ſe refroidiroit à la fin. Mais que le temps n'avoit fait que lui donner de nouvelles forces.

Que je n'avois donc qu'à me préparer à me marier à *Pâques* prochain. Jugez Monsieur de ce que je devins à ce discours imprévu. Je suppliai mon pere de ne pas m'imposer la dure nécessité de lui obéïr dans une occasion où il y alloit de mon malheur de le faire. Mais mon pere avoit trop bien pris son parti pour souffrir que je le contrediſſe. Il sortit de ma chambre sans écouter rien, & en m'avertissant qu'il comptoit sur une obéïssance prompte & aveugle de ma part.

Ce n'étoit là qu'un des moindres chagrins que la Providence me reservoit. Le lendemain, lorsque j'allai trouver mon époux, & que je l'eus informé des intentions de mon pere, il m'apprit qu'il venoit de sonder le sien sur notre mariage, contre lequel il s'étoit emporté en des termes qui ne lui étoient pas ordinaires, en protestant qu'il ne consentiroit jamais à me laisser entrer dans une famille avec laquelle il avoit toujours été brouillé. Nous passames l'heure du rendez vous à nous plaindre l'un l'autre sans prendre de résolution. La nuit fut encore plus triste, & j'éprouvai toutes les peines d'un dé-

déſeſpoir, qui préſageoit les malheurs dont j'allois être accablée.

Le jour ſuivant, dès que je pus me dérober du logis, je courus à notre rendez vous, où je ne trouvai qu'une lettre au lieu de mon mari. Je l'ouvris en tremblant. Mon époux m'y marquoit que ſon père indigné de la propoſition de notre mariage, l'avoit contraint de s'embarquer ſur un vaiſſeau qui partoit pour la *Hollande*, ſans lui laiſſer le loiſir de dire adieu à perſonne. Qu'il avoit néanmoins gagné un Officier qui s'étoit chargé de cette lettre pour me la rendre. Que ſi je l'aimois aſſez pour vouloir bien partager ſa fortune, la même perſonne me conduiroit au vaiſſeau, & me donneroit des habits d'homme qui me déguiſeroient ſuffiſamment. Qu'il me prioit en ce cas d'être prête pour le lendemain au ſoir, & de venir ſeule.

La douleur dont je fus ſaiſie en liſant cette lettre eſt inexprimable. Cependant j'avois trop de tendreſſe pour ne pas me préparer d'abord à la fuite. Mon unique crainte étoit d'être prévenue. Je retournai donc chez mon pere. J'empaquetai une grande quantité

de

de pierreries, qui avoient appartenu à ma mere, & dont j'avois hérité par sa mort, & je les donnai en garde à une fille de chambre en qui je me fiois. Le lendemain nous allames ensemble à notre rendez vous ordinaire Je lui découvris alors mes intentions. Mais elle me protesta que si je ne lui permettois de m'accompagner, elle m'empêcheroit bien moi-même de me sauver, en avertissant mon pere de ma fuite. Je l'aurois prise volontiers avec moi, parce que nous nous aimions dès notre enfance, si j'avois eu des habits pour déguiser son sexe. Mais je n'en avois point, & l'Officier chargé de m'emmener assûroit qu'il n'osoit se charger d'elle. Néanmoins elle sçut le gagner à force de prieres, nous nous habillames, nous partimes les larmes aux yeux, & nous arrivames vers la fin de la nuit à bord du vaisseau, où l'Officier nous conduisit sur le champ dans la cabine.

Il y avoit déja quelque temps que nous y étions, & je commençois à m'étonner de ne point voir mon mari, lorsque mon conducteur m'apporta une seconde lettre, que j'ai lue & relue trop

trop de fois pour que je puisse l'oublier jamais. La voici mot pour mot.

Madame, je crois qu'il est temps à l'heure qu'il est de vous détromper enfin de l'erreur, où une passion imprudente vous a jettée. Sachez donc que celui qui nous a mariez étoit un de mes amis, simple particulier comme moi, & qui loin d'être Ministre, n'a peut être jamis mis trois fois le pied dans une Eglise. J'avoue qu'il y a quelque chose dans cette action qui n'est pas trop net. Cependant j'ai encore de pires nouvelles à vous apprendre. J'ai à vous dire en un mot que vous allez dans un lieu d'où vous ne reviendrez jamais. Mais bien que vous aiez perdu une fortune considerable, vous avez dequoi vous consoler de ma barbarie, puisque vous emportez avec vous des charmes, qui ne sauroient que vous rendre heureuse dans un païs où vos pareilles sont d'une extrême rareté. Aiez donc bon courage. Mon ami aura soin de vous, & vous ne manquerez ni de nourrice ni d'accoucheuse, au cas que vous accouchiez dans le vaisseau, puisqu'il est rempli de femmes qui ne demanderont pas mieux que de vous servir. Quant à votre enfant, si c'est un garçon, je lui souhaite

plus

plus de probité qu'à son pere, & si c'est une fille, plus de sagesse que sa mère n'en a montrée. Pour ce qui est de moi, je mets aujourd'hui à la voile, ainsi que je vous l'ai marqué, & je vais par l'ordre de mon pere me marier en Hollande. *Je m'imagine bien que la personne qui m'est destinée n'est pas la moitié aussi belle que vous. Aussi je me prépare d'avance à vivre avec elle une fois moins bien & la moitié moins de temps que nous n'avons fait ensemble. Seulement comme il y a là plus de beautez qu'à* Batavia, *je me dédommagerai avec elles des quarts d'heures que j'aurai été obligé de lui donner. Au reste, Madame, vous n'ignorez point qu'en vous sauvant la vie, je me suis acquis un droit incontestable sur votre personne. Ainsi je compte que vous me serez obligée de n'avoir pas différé d'avanta e à y renoncer. Encore une fois remettez vous donc un peu de votre trouble. J'ai connu deux ou trois femmes dans la même situation que vous, qui ont survêcu, & à leur affliction, & à plus d'un mari. La douleur ressemble à l'amour. Plus elle est violente, moins elle dure. Mais ma lettre vous ennuie peut être, Madame. Je me borne donc à vous conseiller de m'oublier, comme je tâcherai de faire,*

, *tant que je ſerai* Frederic van Noort.

Avant que j'euſſe lû la moitié de cette lettre, je tombai à terre évanouie, & ma fidelle compagne m'a raconté depuis, que je demeurai quelques heures ſans donner le moindre ſigne de vie. A la fin je revins à moi, ſi on peut appeller revenir à ſoi l'état de déſeſpoir, où je me trouvai alors. L'ingratitude exécrable dont ma tendreſſe étoit paiée occupoit ſeule mon eſprit. La mort me paroiſſoit l'unique remede à mes malheurs. J'aurois ſouhaité que celui qui nous avoit conduites à bord m'eût ôté la vie. Cet homme cependant n'oublioit rien pour me remettre tant ſoit peu. Il me diſoit que le temps adouciroit mon chagrin, qu'il avoit aidé à mon malheur ſans me connoître, ni ſavoir de quoi il s'agiſſoit, qu'il déploroit mon triſte ſort, que peut être le ciel feroit un jour favorable à mon innocence, que celui dont je pleurois la perte n'étoit pas digne de mes larmes. La pitié & l'amour le faiſoient parler de la ſorte, ſans qu'il s'en apperçut lui même, ou que ma douleur me permit d'y

d'y prendre garde. La perfidie de *van Noort* me rendoit ſon ſexe inſupportable. Je déteſtois la crédulité avec laquelle je m'étois rendue à ſes trompeuſes proteſtations. Je regrettois de n'avoir pas été dévorée par le Crocodile dès griffes duquel il m'avoit arrachée.

Enfin mes chagrins accablèrent ma conſtance, & je tombai malade dans l'Iſle de *Java*, où les vents contraires nous retinrent durant ſept mois entiers. Jamais perſonne ne s'eſt réjoui autant de ſa guériſon, que je me réjouis alors d'une maladie, que je regardois comme une grace du ciel, qui vouloit bien enfin me délivrer de la vie. Néanmoins, malgré ma douleur, j'accouchai d'un enfant mort, ſecourue par ma fille de chambre ſeule, & je recouvrai enſuite mes forces ſans pouvoir recouvrer ma tranquillité. Nous jettames cet enfant dans la mer après l'avoir arroſé de nos larmes.

Mon malheur n'étoit pas la ſeule choſe qui m'affligeoit. Je n'étois guères moins touchée du ſort de ma fidelle compagne, que ſa tendreſſe pour moi avoit pouſſée dans le précipice, & qui auroit été heureuſe à *Batavia* ſi elle m'a-

n'avoit moins aimée. Il eſt vrai qu'elle même ſoutenoit ſon infortune avec une conſtance héroïque. Elle ne paroiſſoit ſenſible qu'à ce qui me regardoit. Souvent même elle ſe félicitoit de ce que la providence l'avoit conduite auprès de moi pour m'aider à ſupporter mes diſgraces. Mais moins elle ſe plaignoit, plus je la plaignois moi même, & je déplorois la triſte récompenſe qu'elle recevoit de ſa fidelité & de ſon attachement.

Une autre choſe qui me chagrinoit encore, c'étoit la pourſuite opiniâtre de l'Officier qui m'avoit enlevée, que le retour de ce qu'il appelloit ma beauté avoit ramené auprès de moi, où il ſe tenoit ſans ceſſe. Il étoit d'une condition & d'une figure à mériter quelques égards. Mais il n'y avoit plus d'homme qui put me plaire, & il m'en coutoit même des efforts penibles, pour ne le pas traiter rudement. Par bonheur pour moi, le vent s'étant tourné au beau, il fallut qu'il allât à terre pour acheter quelques proviſions des *Javans*, & il reçut une bleſſure mortelle dans une querelle qu'il eut avec eux. Je veux bien vous dire que je ne pleurai point

ſa

mort, parce qu'il me paroiſſoit homme à faire par la violence ce que l'indigne *van Noort* avoit fait à force d'artifices.

Nous nous embarquames le lendemain, & il n'y avoit pas trois ſemaines que nous étions en mer, lorſque notre navire fit une voie d'eau. Chacun ſe crut perdu alors ſans reſſource, & moi ſeule j'étois ravie de voir approcher la fin de ma vie. Je ne ſouffrois que pour ma chere compagne, qui a été recompenſée de ſa fidelité pour moi par ſon mariage avec de *Hayes*, un de vos principaux Officiers, qu'ils ont ſolemniſé à *Sporunda*. Vous arrivâtes dans cet intervalle, & vous nous arrachâtes des portes de la mort. Je n'ai que faire de vous dire ce qui nous eſt arrivé depuis ce temps là. J'ajouterai ſeulement à mon recit un aveu que je dois à la vertu & à l'honnêteté de Monſieur *Morrice*. C'eſt que maitre de ma perſonne, il a eu la force de ſacrifier ſa tendreſſe pour moi à mes prieres, & qu'il m'a même promis de me laiſſer chez les *Sevarambes*, ou chez les *Sporundiens*, les ſeuls peuples parmi leſquels je puiſſe me réſoudre à vivre.

L'hiſ-

L'hiſtoire de cette Dame me tira les larmes des yeux, & je héſitai quelque temps s'il conviendroit de lui propoſer un époux, dans les circonſtances déplorables où elle étoit. Cependant mon amitié pour *Sermodas* me fit parler à la fin, & je déclarai les ſentimens qu'il avoit pour elle. Malgré la ſurpriſe que ce diſcours lui cauſa, elle y répondit avec plus de douceur, que je ne l'avois attendu de ſa haine pour les hommes. J'en pris occaſion de la preſſer davantage. Je lui remontrai qu'elle n'avoit que ce ſeul moien de demeurer chez les *Sevarambes*. Quant à la perſonne de *Sermodas*, qu'y trouvez vous à redire, lui dis je? C'eſt un homme diſtingué, riche, bienfait, jeune, vertueux, ſage. Faut-il vous l'avouer ſans détour? Il ſe croiroit heureux de vous avoir, & je vous croirois heureuſe d'être avec lui.

Je ſentis que mes raiſons l'avoient ébranlée, & j'en fis avertir ſur le champ *Sermodas*, qui ſe hâta de venir trouver la belle *Hollandoiſe*, pour lui jurer une tendreſſe éternelle. J'eus la ſatisfaction de voir qu'elle le reçut avec un peu plus que de la politeſſe. Je racontai enſuite

ſuite au *Sporundien* les avantures de ſon amante, qui achevèrent de l'attendrir pour cette aimable Dame, dont le prétendu commerce avec *Morrice* lui avoit fait quelque peine. Il me remercia les larmes aux yeux du ſervice que je lui avois rendu. Jamais je n'ai vû un homme auſſi charmé d'un bienfait reçu, & jamais je n'ai gouté moi-même une joie auſſi pure & auſſi douce.

Le lendemain, le Roi aſſembla ſon conſeil, où la requête de Monſieur *Morrice* fut préſentée. Le réſultat fut que Sa Majeſté conſentiroit au mariage, ſi la Dame *Sevarambe* vouloit bien s'en aller avec l'époux, qu'elle avoit choiſi. L'un & l'autre ne ſouhaitoient rien d'avantage. C'eſt pourquoi on prépara d'abord tout pour leur union & pour celle de *Sermodas* avec la belle *Hollandoiſe*, que *Sevaraminas* fit célébrer dans le principal temple, & qu'il voulut bien honorer de ſa préſence. La cérémonie fut d'une magnificence extraordinaire.

Sermodas parut le premier avec ſon épouſe, couvert d'une robe de drap d'or, & une couronne de fleurs ſur la tête. *Morrice* vint enſuite avec la belle *Sevarambe*. Il avoit un habit dont le

Roi

Roi lui avoit fait préſent, & qu'un Roi ſeul pouvoit porter. Ce n'étoit qu'or, perles, & pierreries ſur quelque endroit qu'on jettât les yeux. Les deux Fiancées n'étoient guères moins magnifiques. Elles étoient habillées de drap d'argent brodé de perles, & couronnées de fleurs, ſelon la coutume obſervée de tout temps chez les *Sevarambes*. Mais elles étoient encore parées davantage par leur beauté & par leur innocence. Je fus ſurpris de trouver tant de charmes à la Dame *Hollandoiſe*. La joie & l'amour avoient ranimé ſes regards, & redonné de la vivacité à ſon teint. Je ne la trouvois inferieure en beauté à aucune des Dames *Sevarambes*, & chacun la combloit de louanges & de bénédictions, à meſure qu'elle traverſoit le Temple.

Après la cérémonie, qui fut ſemblable à ce que nous avions vû chez les *Sporundiens*, nous retournames au Palais, où *Sevaraminas* avoit commandé qu'on nous ſervit un repas ſuperbe. Au ſortir de table, le Roi me fit l'honneur d'entrer en converſation avec moi, & je lui racontai l'hiſtoire de la Dame *Hollandoiſe*, que la Reine ne put en-

tendre ſans verſer des larmes. Les Mariez cependant s'étoient retirez dans les appartemens du Palais, que le Roi leur avoit fait marquer, & qui étoient meublez comme ceux du Souverain même. Lorſqu'ils furent rentrez dans la Salle, il parut tout à coup, comme par enchantement, un théatre dont les décorations pompeuſes & ingénieuſes ſurpaſſent infiniment ce que j'ai vû de cette eſpèce en *Italie*. On y repréſenta une Comédie par laquelle les plaiſirs de cette journée finirent.

Le lendemain, la fête recommença, & elle dura vingt jours de ſuite, ce qui ne s'etoit pratiqué juſqu'alors à *Sevarambia* que pour les noces des Rois ſeuls. Promenades, Feſtins, Concerts, Tragédies, Comédies, Operas ſe ſuccédoient ſans ceſſe. Je me ſouviens entre autres qu'on repréſenta une fois les amours de *Mars* & de *Venus*, car les *Sevarambes* ſavent la mythologie des *Grecs* auſſi bien que nous mêmes. Les voix étoient charmantes, les paroles accommodées à la Muſique, & le langage approchant de l'*Italien* pour la douceur. Voici quelques vers que j'ai retenus, que *Mars* chan-

chante à *Venus* dans un boſquet de cyprès, où il la rencontre. On jugera par eux de l'agrément de la langue *Sevarambe*.

Crema Spleſſo pil Carmina
Nil formoſo pelte trano
Spum ſel trotſo Croni tano
Meluc cauſo tunc te fina.

C'eſt à-dire, quoiqu'ils doivent perdre beaucoup de leur élégance dans une traduction *Françoiſe* en proſe, *qu'il ſort des yeux de* Venus *des raions, qui enflamment le cœur de* Mars, *& qu'elle ne peut éteindre que par des baiſers.*

CHAPITRE VI.

L'Auteur & les ſiens s'embarquent pour Monatamia. *Leur arrivée en cette iſle. Ils partent pour* Batavia. *Ils reprennent la route d'*Angleterre. *Conſpiration de l'Equipage.* Gulliver *eſt forcé par les ſiens d'entrer dans la Chaloupe avec quelques Officiers. Deux Matelots tuent* Morrice *pour jouir de ſa femme. Cette Dame noyée avec un Marinier.* Gulliver *reçu à bord d'un Navire* François. *Son arrivée en* France *d'où il paſſe en* Angleterre.

Dès que les réjouïſſances furent finies, *Sevaraminas* donna ordre qu'on nous fournit un vaiſſeau, pour nous conduire à l'Iſle de *Monatamia*, où nous devions établir notre commerce,

ce, à condition de ne venir que de deux en deux ans, & avec un seul vaisseau du port de six cent tonneaux. Tout fut prêt en moins d'un mois. J'aurois bien souhaité que les *Sevarambes* eussent travaillé avec moins de diligence au bâtiment qui alloit m'éloigner peut-être pour toûjours de leurs côtes. Mais je me rendis en cette occasion à l'avantage de ma patrie, qui ne pourroit que retirer un profit extraordinaire de son commerce avec ces excellens peuples, soit par rapport aux richesses, ou même par rapport aux mœurs.

Le jour marqué pour notre départ, nous dimes adieu à tous nos Amis, & j'eus le plaisir de voir par le regrèt avec lequel ils nous quittoient, que la conduite de mes compagnons leur avoit été agréable. Nous allâmes ensuite remercier *Sevaraminas*. Ce grand Prince ne se contenta pas de nous donner *Sermodas* pour nous servir de guide jusqu'à *Monatamia*. Il me fit encore des présens dignes de ses richesses & de sa générosité, & mes Officiers & mes gens en reçurent de magnifiques à proportion.

Nous nous embarquames le deuxieme d'*Aout*, & nous décendimes le fleuve de *Rocara*, où nous mouillâmes le soir devant *Trumbello*, ville considérable par son commerce avec l'Isle de *Monatamia*. Nous y parlames à plusieurs Négocians, & j'y pris un Pilote pour nous guider à l'embouchure de la riviere, dont le passage est dangereux par les rocs sans nombre qu'on y trouve à un pied sous l'eau. Nous les traversâmes néanmoins sans aucun accident. Le lendemain, nous voguames par un vent de *Sud sud est*, jusqu'à l'entrée de la nuit, qu'il fit un calme plat. Mais environ à minuit, il s'éleva un vent frais qui nous étoit favorable, & dès le matin nous apperçumes *Monatamia* à notre droite. Cependant le vent s'étant relâché tout à coup, nous ne pûmes y arriver comme nous nous l'étions promis, & il fallut jetter l'ancre le soir à la vûe du port, dont on nous avoit assuré que l'entrée étoit périlleuse & difficile.

Le jour suivant, je fis tirer un coup de canon, au bruit duquel, un Pilote vint se présenter pour nous conduire. Lorsqu'il fut à bord, il témoigna sa surprise

surprise de voir tant d'*Européens*, & il parut qu'il ne vouloit pas servir de guide à des gens comme nous, qui pouvoient avoir des intentions funestes & criminelles. Néanmoins il revint de son trouble, & se mit au Gouvernail, dès que *Sermodas* se fut montré pour lui dire qui nous étions.

Le port de *Monatamia* est un des meilleurs qu'il y ait au monde. Il ressemble à peu près à celui de *Portsmouth* en *Angleterre*. Mais outre que ce dernier est moins grand, les vaisseaux n'y sont pas à couvert des tempêtes, comme dans celui dont je parle. La ville a le même nom que l'Isle, & dépend du Roi des *Sevarambas*, qui y envoie un Gouverneur de trois en trois ans. Elle a sous sa juriſdiction plusieurs petites isles, dont les unes ont deux lieues de tour, & les autres trois, & il y en a une entre autres auprès de *Monatamia*, qui est à peu près de la grandeur de l'isle de *Wight*. Les Gouverneurs de ces petits endroits sont traitez de Rois, mais j'en ignore la raison, à moins que ce ne soit pour les tourner en ridicules.

Sermodas, *Morrice* & moi eûmes plu-

ſieurs conférences avec le Gouverneur de *Monatamia*, qui nous permit de faire des établiſſemens dans ſes terres, ſi nous le jugions à propos. Ce parti fut accepté par ſoixante ſept de ceux d'entre nous qui étoient mariez, & il ne nous en reſta que trois, qui voulurent bien revenir avec nous en *Europe*. Après un ſéjour de trois ſemaines, nous mimes à la voile pour *Batavia*, où quelques uns des nôtres vouloient s'arrêter, & où nous etions ſûrs de trouver aſſez de gens pour les remplaces. Je donnai ma Cabine à *Morrice*, qui ne pouvoit guères s'en paſſer, ayant une femme, & nous abordames à *Batavia*, ſans qu'il nous fut arrivé rien de conſiderable ſur notre route.

Le Gouverneur nous y reçut avec beaucoup d'honnêteté & de candeur. Sur les prieres preſſantes qu'il m'en fit, je lui donnai un journal complet de mon voyage, excepté que j'obſervai d'effacer avec ſoin les latitudes des places, parce que les *Hollandois* ne croient point faire injure aux autres Négocians en s'emparant de leur commerce, & en ſe ſervant du pouvoir exceſſif qu'ils ont dans les *Indes Orientales* pour

pour les chaſſer de leurs établiſſemens. D'ailleurs j'eus tout lieu d'être content de l'accueil qu'on nous y fit. Mais comme je m'apperçus que pluſieurs de mes gens enrichis par les *Sevarambes*, oublioient les vertus qu'ils avoient appriſes chez cette innocente nation, il me fallut hâter mon départ, & prendre pluſieurs matelots étrangers à leur place, parce qu'une bonne partie des miens s'étoit cachée, pour éviter les recherches que le Gouverneur m'avoit permis de faire de leurs perſonnes. Par bonheur, il ſe trouva un bon nombre de *Hollandois*, qui ne demandèrent pas mieux que de me ſuivre.

Néanmoins cet inconvénient retarda mon voiage de quelques jours, pendant leſquels je m'informai ſous main de l'hiſtoire de la belle *Hollandoiſe*, qu'on a lue dans le chapitre précédent. On m'apprit que le fils du Fiſcal étoit parti pour aller ſe marier en *Hollande*; que la fille du Gouverneur étoit diſparue depuis deux ans ſans qu'on ſçut ce qu'elle étoit devenue: que ſon Pere étoit inconſolable, & qu'il ſe reprochoit ſans ceſſe de l'avoir obligée à s'enfuir par la rigueur qu'il lui avoit témoignée, &

que le Fiſcal étoit mort un mois avant notre arrivée. Je vis même le beau frère de la femme de *Sermodas*, & je lui reconnus ces airs ridicules, qu'elle m'avoit dépeints il n'y avoit que peu de temps. J'en pris occaſion d'écrire au Gouverneur ſous un nom ſuppoſé, que j'avois vû ſa fille, qu'elle avoit eſſuié des chagrins incroiables, que le ciel l'avoit enfin récompenſée de ſa vertu par un heureux mariage, & que peut-être il auroit encore un jour le plaiſir de revoir cette fille bien aimée. J'ajoutois cette dernière circonſtance, ſur la parole de *Sermodas*, qui m'avoit aſſuré que s'il pouvoit en obtenir la permiſſion du Roi, il comptoit dans un an ou deux faire un voiage à *Batavia* avec ſon épouſe, pour rendre ſes reſpects à ſon beaupere.

J'ignore quel effet cette lettre produiſit ſur l'eſprit du Gouverneur, parce que l'équipage de mon navire ſe trouva complet alors, & que le vent qui étoit favorable m'invita à mettre à la voile. Nous voila donc partis, & il y avoit déja quelques jours que nous étions ſur mer, ſans qu'il nous fut arrivé rien de remarquable, lorſque j'in-

vitai

vitai *Morrice* & ſon épouſe à venir jouer une partie d'ombre avec moi. Il ſe rendit d'abord dans ma chambre, & me dit qu'il ne ſavoit que penſer de la conduite de nos anciens matelots, dont les entretiens ſecrets avec ceux que nous avions pris à *Batavia* avoient l'air d'une conſpiration qui ſe tramoit contre les principaux Officiers. Voilà un début, qui n'a guères de rapport à la converſation que vous comtiez avoir aujourd'hui avec moi, continua t-il. Mais je vous avoue que je ne ſaurois plus penſer à autre choſe. *De Nuit* même me paroît être le chef de cette revolte, & je lui trouve des airs d'inſolence, qui ne peuvent venir que de la confiance dont ſon deſſein le remplit.

On peut bien s'imaginer que je n'appris point cette nouvelle ſans être allarmé. Je me hâtai de conſulter avec *Morrice* ſur les moiens de découvrir les Conjurez & d'étouffer la révolte avant qu'elle put eclore. Mais nous n'avions encore pris aucune réſolution, que *De Nuit* accompagné d'environ vingt hommes, entre dans ma chambre, le piſtolet à la main, en jurant que nous etions morts, ſi nous faiſions la moin-

dre réſiſtance. Je lui demandai avec autant de fermeté qu'il me fut poſſible par quelle raiſon il en agiſſoit de la ſorte. Tais-toi, me répondit-il avec la derniere inſolence. J'ai autant de droit de commander le vaiſſeau que toi, & dès ce moment, tu renonceras à ton titre de General & de Capitaine, dont tu t'és revêtu-toi même impudemment. Je lui dis que je le ferois quand nous ſerions arrivez au *Cap de Bonne Eſperance*. Cela peut être, me repliqua-t-il avec un ſouris moqueur. Mais je n'ai pas deſſein d'y conduire le vaiſſeau. C'eſt pourquoi, ſi tu te ſens aſſez de réſolution pour entreprendre ce voyage, voilà la chaloupe qui t'y conduira avec ceux qui voudront bien te ſuivre.

En même temps, ils nous arrachent de la chambre, & nous pouſſent dans la chaloupe qui étoit prête, *Morrice*, ſon épouſe, & moi. *De Nuit* crie enſuite que ſi quelcun veut accompagner le Général, il n'a qu'à parler, qu'il ſera le bien venu, & que je lui donnerai ma protection. Une partie de l'equipage répandoient des larmes pendant ce diſcours, & les autres inſultoient à notre

notre malheur. Sur ces entrefaites, il se présenta deux *Anglois* nommez *Sturmy* & *Withers*, qui s'écrièrent qu'ils aimoient mieux mourir de faim avec leur Capitaine, que de vivre dans l'abondance avec un malheureux comme *De Nuit*, & là dessus ils prirent leurs hardes, & sautèrent dans notre Chaloupe, dont *de Nuit* fit couper le cable sur le champ.

De Nuit nous avoit laissé nos lits, nos habits, nos armes, des provisions pour deux mois & une bousole. Mais à quoi pouvoient nous servir ces foibles secours! Selon notre estime, nous étions à cent lieues de terre, il pouvoit arriver une tempête à laquelle nous n'aurions, pas été en état de résister, en un mot nous nous croiions perdus, & nous ne songions pas même à notre argent, que notre indigne équipage avoit retenu, tellement que je n'avois conservé que mes pierreries, qui étoient cousues par hazard dans la doublure de mon justaucorps. Nous passames le reste du jour dans un triste silence. La nuit ne servit qu'à augmenter notre désespoir & notre fraieur. Le lendemain cependant, un raion

d'eſperance vint briller dans nos ames, l'épouſe de *Morrice* reprit courage & releva le nôtre, nous primes quelques nourritures pour la premiere fois, & nous réſolumes de faire de notre mieux pour nous ſauver s'il étoit poſſible.

Withers me dit que ſelon ſon calcul, nous n'étions qu'à quelques lieues du *Madagaſcar*, & qu'il comptoit avec le ſecours de la Providence y arriver en trois jours, ſi nous voulions tourner au *Nord'oueſt*. Quoique je craigniſſe la barbarie des habitans de cette iſle, je ne laiſſai pas d'être ravi d'apprendre que j'étois auſſi près d'eux, & j'aimai mieux m'expoſer à leur cruauté qu'à celle des flots. *Withers* comprit ma penſée, & nous dit que ces inſulaires n'étoient pas ce que je m'imaginois, & qu'il avoit eu affaire à pluſieurs qui avoient traité les *Anglois* avec beaucoup d'humanité. Sur cette promeſſe, nous courumes au *Nord'oueſt* pendant trois jours, ſans voir terre, & nous voguames encore quatre jours entiers, avec auſſi peu de ſuccès. Cette ſituation nous cauſoit la douleur qu'on peut s'imaginer. Ce n'eſt pas que nous n'euſſions encore des proviſions pour

ſept

sept semaines. Mais s'il s'étoit elevé une tempête, nous n'aurions pu que perir, avec une chaloupe comme la nôtre. Nous tâchions de nous encourager les uns les autres avec un air d'abbatement qui achevoit de nous décourager.

Le quatrieme jour sur le soir, les nuages commencèrent à s'épaissir, & nous apperçumes des prognostiques evidens de la tempête, qui nous prit sur le minuit. Nous nous résignames en ce triste moment à la Providence, & nous attendions une mort qui nous paroissoit inévitable. Nous fumes secouez pendant plusieurs heures. Mais la tempête s'abbattit peu à peu, excepté que la mer continua d'être haute, & que les flots rempliſſoient le navire à tous momens. Néanmoins nous résolumes de n'oublier rien pour nous sauver, & nous vuidames l'eau le mieux qu'il nous fut possible. Heureusement, avant qu'il fut jour, le temps devint calme, & la mer parut moins agitée. Pour comble de bonheur, au lever du soleil, nous découvrimes la terre devant nous, & nous nous trouvames dans un courant rapide qui nous portoit vers la côte,

où

où nous abordames en moins d'une demie heure.

La premiere chose que nous fimes fut de remercier le ciel qui nous avoit conservez. L'endroit où nous etions étoit entre deux rochers où il y avoit des creux d'espaces en espaces. Comme nous ignorions en quelle terre nous etions, nous y cachames ce que nous avions de meilleur, & je conseillai à *Morrice* par la même raison d'habiller sa femme en homme, peur que sa beauté ne l'expofât à la brutalité des Sauvages, qui peut-être ne se feroient scrupule de rien pour satisfaire leur infame passion. Nous grimpames ensuite de rochers en rochers. Mais nous remarquames avec douleur que nous etions dans une isle sterile & inhabitée qui n'avoit que deux lieues de tour. Cependant nous nous y trouvames mieux que sur la mer, & nous achevames de nous consoler par la rencontre que nous fimes d'une source d'eau douce, qui commençoit à nous manquer.

En avançant dans l'isle, nous vimes çà & là diverses pièces d'un navire, qui paroissoient les tristes restes d'un naufrage, & qui nous firent faire des

des réflexions fâcheuſes ſur notre condition. A quelque diſtance de là, nous montames ſur une elévation, d'où on découvroit le reſte de l'iſle, dans l'eſpérance que nous pourrions de cet endroit appercevoir quelque autre terre. Mais au lieu de ce que nous cherchions, nous ne rencontrames qu'un ſquelette d'homme, dont il y avoit apparence que les oiſeaux avoient dévoré la chair & les inteſtins. Auprès de lui étoit une bouteille fermée d'un bouchon de liège, & un papier où on avoit ecrit quelque choſe en *François* avec un pinceau. Voici les propres termes que j'y lus.

Si quelcun eſt aſſez malheureux pour venir ici, & qu'il puiſſe entendre cet écrit, qu'il ſache que le cadavre qui y eſt expoſé aux injures de l'air, eſt celui de Frederic van Noort, *qui allant en* Hollande *ſur le vaiſſeau le* Prince d'Orange, *fut jetté dans cette iſle par la tempête. Des reſtes du naufragé, on conſtruiſit un petit bâtiment, avec lequel mes compagnons ſe remirent en mer tandis que je dormois, ce que je crois avoir été un effet de leur oubli. A mon réveil, j'apperçus leur navire, mais ils n'étoient déja plus à la por-*

portée de voix, & je n'avois rien que je pusse emploier en guise de signal. Je reconnus alors la main de Dieu qui s'appésantissoit sur moi. J'avoue que cette punition étoit due à mes crimes, & en particulier à l'injure que j'ai faite à la fille du Gouverneur de Batavia. *Encore une fois donc, si quelque* Européen *a le malheur de tomber sur ce papier, il pourra informer le* Fiscal de Batavia *que son fils est mort, & que la faim a terminé sa malheureuse vie.*

Cette funeste avanture nous tira les larmes des yeux, & je réfléchis avec terreur sur la justice vengeresse & epouventable de Dieu, qui punit tôt ou tard les coupables qu'elle sembloit avoir oubliez. Mais nos propres malheurs ne nous laissoient pas le loisir de songer à ceux d'autrui. Nous retournames à la hâte dans notre chaloupe, qui se trouva encore en bon etat, & nous délibérames ensemble si nous nous embarquerions de nouveau, ou si nous attendrions dans l'isle qu'il vint à passer quelque navire qui nous emmenât. L'avis de tous fut que nous tenterions fortune de nouveau, tandis qu'il nous restoit des provisions, que l'isle ne pou-

pouvoit nous fournir. Ainſi nous partimes de cette iſle, & nous tournames au *Nord'oueſt*, eſpérant de toucher à la côte *d'Afrique*, ſuppoſé que nous euſſions paſſé *Madagaſcar*. Aucun de nous ne pouvoit comprendre quelle iſle étoit celle d'où nous venions, d'autant que j'avois dans mon cofre une excellente mappemonde, où il n'y avoit rien qui la regardât. C'eſt ce qui fit que nous lui donnames le nom de *l'iſle infortunée*. Du reſte nous etions perſuadez qu'elle ne pouvoit être bien éloignée du paſſage ordinaire des vaiſſeaux. Cependant nous convinmes de diminuer un peu nos rations à tout hazard, & d'ajouter encore cette incommodité à celle que nous ſoutrions depuis notre malheur, d'etre réduits à manger nos viandes crues.

Le jour ſuivant, nous découvrimes à notre grande ſatisfaction un païs qui s'étendoit un eſpace conſidérable vers le *ſud*. Nous nous crumes pour le coup hors de danger. En effet nous étions avant qu'il fut nuit à deux lieues de la côte, & nous y ſerions abordez, ſans une briſe violente qui nous en eloignoit. Nous nous contentames donc

donc de jetter l'ancre, & nous primes un peu de repos pour la premiere fois depuis qu'on nous avoit chaſſez de notre navire, excepté que nos deux hommes faiſoient ſentinelle tour à tour. Par malheur ce repos ne dura gueres.

Environ à minuit, réveillé par les cris de l'epouſe de *Morrice*, je veux me lever, & je ſens que je ſuis attaché au mât de la chaloupe par les pieds & par les mains. Les efforts que je fais pour me dégager ne ſervent qu'à ſerrer mes liens d'avantage, & en ce moment, j'entends *Morrice* ſoupirer pluſieurs fois, & ſa femme implorer mon aſſiſtance en langue Sevarambe. Je lui dis en quelle ſituation je me trouvois, & j'appellai *Morrice* qui ne me répondit pas.

Je ne doutai plus alors qu'il ne fut arrivé quelque déſaſtre, & j'en fus bientôt convaincu par les plaintes de la Dame *Sevarambe*, qui reprochoit aux deux Mariniers l'aſſaſſinat de ſon epoux & le crime qu'ils méditoient contre elle. Je remarquai enſuite qu'ils vouloient mettre leur infame deſſein en exécution. Mais un inſtant après, il s'éleva une querelle entre eux à qui auroit le pas devant, & de paroles en parole ils

en

en vinrent aux coups, pendant quoi la dame profita de l'occaſion pour ſe jetter dans la mer, où elle fut noiée à l'inſtant.

Cependant ces deux malheureux continuoient de ſe battre ſans prendre garde à ce qui étoit arrivé. A la fin, en ſe pouſſant l'un l'autre, ils bronchent tous deux, tombent dans la mer, & *Sturmy* qui ne ſavoit pas nager eſt noié.

Withers rattrapa enfin la chaloupe, où il demeura quelque temps aſſis ſans parler. Comme je ne l'entendois ni ſoufler ni remuer, je crus qu'il étoit mort, & je fus obligé de l'appeller pour m'en aſſurer. Il me répondit d'une voix foible. Ah mon cher Général, je ſuis un infame, me dit-il. Il n'y a plus de repos pour un malheureux comme moi. Mon Général, je vous ai trahi, & j'ai trahi ma conſcience. Il s'approcha enſuite pour me délier, & il eut beaucoup de peine à y réüſſir, parce qu'on ne pouvoit diſcerner quoi que ce ſoit, tant la nuit étoit obſcure & noire.

Alors il me raconta que *Sturmy* & lui ne nous avoient accompagnez que pour ne ſe pas ſéparer de la femme de *Morrice*. Qu'ils n'avoient rien ſçu du deſſein

deſſein l'un de l'autre juſqu'à leur arrivée dans *l'Iſle infortunée* où ils en avoient parlé enſemble. Que la vûë de la mort toûjours prochaine avoit étouffé quelque temps leur paſſion. Mais que l'approche de la terre avoit rallumé leurs deſirs. Il ajouta qu'ils avoient réſolu enſemble la mort de *Morrice*, & qu'ils avoient déliberé de me traiter de même. Mais qu'il avoit obtenu qu'on me laiſſeroit la vie, & que par cette raiſon ils m'avoient attaché au mât, de peur que je ne m'oppoſaſſe à leurs criminelles intentions. Je vois que vous allez me reprocher ce crime horrible, continua t'il. Mais, je vous en prie, épargnez moi. Les reproches de ma conſcience ſont autant de coups de poignard qui me déchirent. Je donnerois le monde entier pour racheter les quatre heures qui viennent de s'écouler. Cependant ſi un repentir douloureux & ſincere peut effacer ce forfait, je ſuis ſûr de mon pardon. Je donnerai le reſte de mes jours à la pénitence.

A la pointe du jour, j'apperçus le corps de *Morrice* percé de pluſieurs coups, & couché à terre à un bout de la chaloupe. Cette vue réveilla ma dou-

douleur. Nous lui ôtames ses habits, & nous le jettames dans la mer, après l'avoir baigné de nos larmes.

Il s'éleva en même temps un vent frais qui nous poussoit vers la côte. Mais rien ne pouvoit m'inspirer de la joie dans la situation où je me trouvois. J'aurois souhaité être à la place de *Morrice*. Une vie comme la mienne, échapée à tant de perils, ne me paroissoit pas digne d'être regrettée. Il me sembloit qu'il auroit mieux valu vivre avec des bêtes feroces qu'avec des hommes, puisque du moins elles ne s'entretuoient que quand la faim les animoit les unes contre les autres. Combien ne regrettois-je pas mon départ de *Sevarambia*, où j'étois sûr que le Roi m'auroit permis de finir mes jours!

Ces tristes réflexions nous avoient conduits jusqu'à la côte, que nous trouvames bordée de rochers, & qu'il nous fallut côtoier jusqu'au soir, sans remarquer aucun habitant. Nous apperçumes alors un vaisseau à deux lieues de nous. *Withers* me pria de ne le point accuser, & je lui en donnai ma parole, à condition qu'il vivroit desormais en honnête homme. Je vous l'ai déja pro-

promis lorſque je n'avois rien à craindre, me répondit-il. Si j'oublie ma promeſſe, & que je ceſſe de déteſter mon crime, je conſens que vous me livriez entre les mains de la juſtice.

Cependant nous approchions du vaiſſeau, que nous reconnumes être *François*, & qui baiſſa ſes voiles pour nous laiſſer aborder, dès qu'il eut apperçu notre ſignal de détreſſe. Le Capitaine nous reçut avec beaucoup d'humanité, & je lui racontai la perfidie de *De Nuit*, en obſervant de faire comprendre que *Withers* ſeul m'avoit accompagné dans mon malheur.

Le bâtiment étoit *Malouin* & venoit de *Siam*. Il s'appelloit *la Maligne* & le Capitaine, *Saint André*. Sur la deſcription que je lui fis de mon vaiſſeau, ce brave homme me dit que mes gens étoient devenus Corſaires, qu'ils l'avoient attaqué il y avoit trois jours, qu'ils avoient pris la fuite après avoir eu un mât emporté d'un coup de canon, & qu'il avoit perdu ſon Lieutenant dans le combat. En même temps, il m'offrit ſa Lieutenance, que je refuſai ſous prétexte qu'après avoir été tant de fois trahi par mes gens, je ne pouvois

vois ne pas craindre la vengeance de quelque Officier, qui croiroit cet emploi dû à ſes ſervices ou à ſon rang. Il me parut approuver cette conduite, & m'obligea d'accepter une place dans ſa cabine. Il m'a fait tant d'honnêtetez que je dois ce court éloge à ma reconnoiſſance envers lui.

Pendant notre voiage au Cap, *Withers* tomba malade, & ſa maladie l'affoiblit d'abord à un tel point qu'on déſeſpéra de ſa vie. Je crus qu'il étoit de mon devoir de lui rendre viſite auſſi ſouvent qu'il me ſeroit poſſible. Il me dit qu'il ne comptoit plus ſur la vie, & qu'il ne la deſiroit point. Qu'il ſe flattoit d'avoir fléchi la colere divine par ſon repentir. Qu'il étoit joieux de quitter le monde où il avoit eu le malheur d'offenſer ſon Dieu par tant de crimes. Là deſſus il me nomma ſon heritier, comme n'aiant point de parens, & je trouvai dans ſon coffre & dans celui de *Sturmy* pour plus de deux mille pieces en lingots d'or. Le pauvre *Withers* mourut trois jours après.

Nous arrivames au Cap de *Bonne Eſperance*, après un voiage aſſez heureux, & nous nous y repoſames deux

mois durant. Je ne m'amuserai pas à décrire un endroit que tant d'autres ont décrit. Nous en partimes avec une flotte de vingt vaisseaux de différentes nations, parmi lesquels il y en avoit *d'Anglois*, avec lesquels je ne me souciai pas de faire connoissance.

A notre arrivée à *Saint Malo*, je voulus paier mon passage au Capitaine, mais je ne pus lui faire prendre mon argent, & au contraire il s'obstinoit à me paier ma chaloupe. J'eus mille peines à lui faire accepter un diamant que je trouvai parmi les effets de *Withers*. Encore me donna t'il la valeur par les honnêtetez qu'il me fit chez lui, où il m'obligea de loger, & où il me régala magnifiquement.

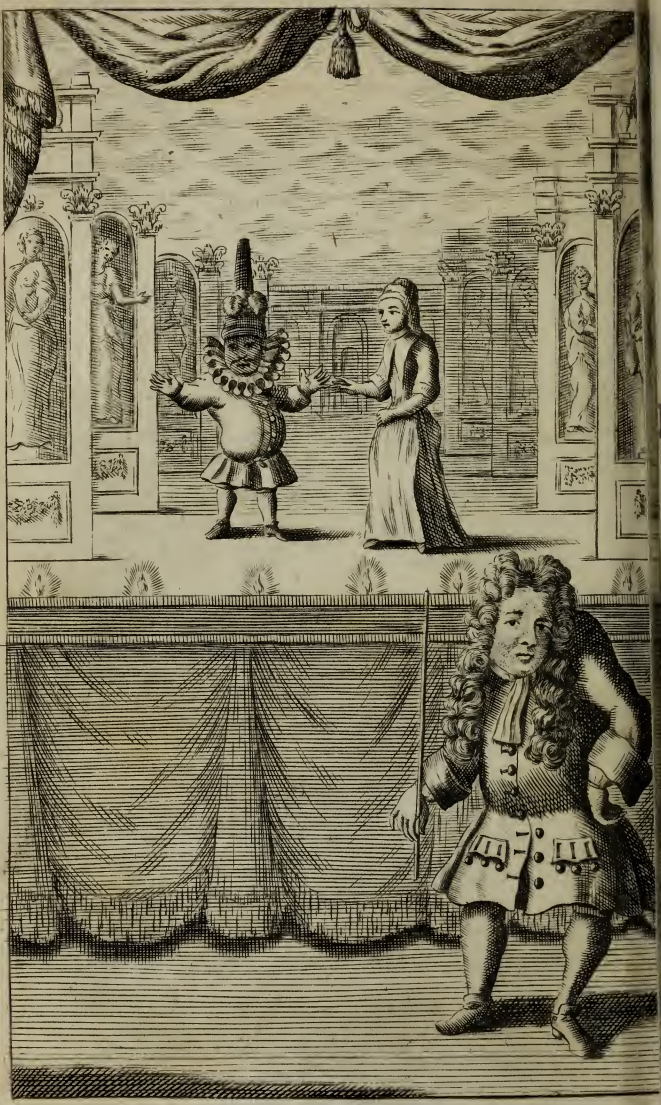
De *Saint Malo* j'allai à *Paris*, où je vendis mes bijoux & mes lingots, dont je fis treize mille livres sterling, que je mis au *Mississipi*. Dans les premiers jours, je me vis riche de soixante mille pieces, & je comptois encore sur quelque chose de meilleur. Mais bien-tôt mes treize mille pieces qui en avoient produit tant d'autres se trouvèrent réduites elles mêmes à deux mille cinq cent, avec lesquelles je

me

me crus heureux de passer en *Angleterre*.

Lorsque j'arrivai chez moi, je trouvai ma femme morte depuis quelque temps, & mes filles assez etonnées de me voir, jusques là qu'elles faisoient difficulté de me reconnoître pour leur pere. Mais les richesses que je rapportois avec moi les convainquirent bientôt.

Maintenant je vis en repos dans ma maison, où j'attends la mort sans inquiétude & sans impatience. Comme la mort est un tribut que nous devons tous à la nature, je crois que le mieux est de le paier de bonne heure. En effet qu'y a t'il au monde qui rende la vie desirable? Tout n'est que misere ou que crime, & heureux celui qui y a la moindre part.



OBSERVATIONS

SUR LES VOYAGES DE LEMUEL GULLIVER

ADRESSÉES A MONSIEUR SWIFT.

CLEF DU VOYAGE DE LILLIPUT.

OBSERVATIONS

SUR LES VOYAGES DE

LEMUEL GULLIVER,

A

MONSIEUR SWIFT.

OBSERVATIONS
SUR LES VOYAGES DE LEMUEL GULLIVER
Adressées A Monsieur Swist.

MONSIEUR,

JE ne doute point que vous n'aiez envie de savoir ce que c'est qu'un Livre intitulé Voiages de *Lemuel Gulliver*, dont on vous aura parlé sans doute plusieurs fois, & que peutêtre on vous aura décrit comme un tissu de fictions impertinentes & chimériques. Il est vrai qu'il ressemble assez peu aux autres ouvrages qui portent le même titre. On ne s'y est pas attaché à décrire certains païs, la religion de leurs habitans, leurs moeurs, leurs coutumes, leur temperament, leur génie, leurs villes, leurs fortereſſes, leurs temples, leurs autres edifices, les animaux, les vé-

végétaux, les minéraux qui y croissent, le gouvernement, le commerce, les arts, les divertissemens, & les habits des Naturels. Mais en récompense, ceux qui vous ressemblent, c'est à dire, qui sont moins curieux de savoir au juste ce que c'est qu'un peuple sauvage qu'ils ne verront jamais, que de connoitre à fonds des hommes avec lesquels ils auront toujours à vivre, trouveront sans doute que *Gulliver* est fort au dessus des Voiageurs ordinaires.

C'est ce qui fait que je prens la liberté de vous en donner une idée, en attendant que vous aiez reçu le livre, & que vous puissiez en juger par vous même. Je suis sûr qu'alors vous ne désapprouverez pas le mélange ingénieux que l'Auteur a fait des raisonnemens les plus graves avec les fictions les moins vraisemblables. Vous savez trop bien que la verité ne peut plaire à certaines gens, & s'insinuer dans leur esprit, qu'en se présentant avec un certain enjouement qui tempère son austerité, & que la fable seule peut lui prêter. Vous en avez fait l'expérience assez de fois, & votre inimitable *Conte du Tonneau* entre autres n'auroit pas eu la moitié autant de

vogue, s'il avoit paru auſſi veritable qu'il l'eſt en effet.

Je vous annonce donc hardiment que vous ſerez charmé de l'adreſſe avec laquelle *Gulliver* combat les vices & les foibleſſes ſans les effaroucher. Ses réflexions philoſophiques, ſes préceptes moraux, ſes maximes politiques, ſes idées ſublimes ſur l'honneur, ſur la probité, ſur les devoirs de la vie civile, l'horreur qu'il inſpire pour le vice, les eloges qu'il fait de la vertu, & les ſatyres mordantes qu'il ſeme par tout contre quantité de défauts en particulier, toutes ces choſes ſont amenées par des préambules divertiſſans, & ſoutenues par des imaginations amuſantes.

Mais il y a encore une choſe qui ne ſauroit manquer de vous intéreſſer, vous & ceux qui, comme vous, peuvent dire après *Horace*,

. . . . Namque ſagacius unus odoror
Quid lateat

C'eſt l'adreſſe avec laquelle il a fait entrer dans ſon ſon recit des choſes qui ont un rapport particulier à la *Grande*

Bre-

Bretagne. En voici le premier exemple qui se présente sous ma plume. Il est tiré de la seizieme page de premier volume †, „ où il s'exprime en ces termes. A „ l'endroit où la voiture s'arrêta, il y „ avoit un ancien Temple, tenu pour le „ plus grand du Roiaume, qui aiant eté „ souillé par un meurtre *qui révolte la nature**, il y avoit déja quelques années, „ avoit eté dépouillé de tous ses ornemens, & ne servoit plus qu'à des usages profanes. Vous voiez bien, Monsieur, qu'on ne peut mieux dépeindre la *Salle des Banquets* à *Whitehall*, devant laquelle *Charles* I. eut la tête tranchée, & on ne peut douter que ce ne soit à cet endroit qu'il ait fait allusion.

Vous n'aurez pas plus de peine à deviner à quoi il faut appliquer cette description qu'il fait de la campagne de *Lilliput* à la page dixhuitième. „ Toute la Contrée ne paroissoit qu'un seul „ jardin, & chaque champ avoit l'air „ d'un lit de fleurs. J'apperçus à ma

† On cite toujours ici l'Edition de *Gulliver* faite à *la Haye* pour *P Gosse & J. Neaulme.*

* C'est une expression de l'*Anglois* que le Traducteur a omise.

„ gauche la ville Capitale, qui, de „ l'endroit, d'où je la voiois, ne ref- „ sembloit pas mal à ces villes dé „ peintes sur les décorations de Thé- „ atre. On sent d'abord qu'il s'agit ici du Parc de *Saint James* vû de *White-hall*, & de la ville de *Londres* apperçue du même endroit.

J'en dis autant de l'Empereur de *Lilliput*, & de la bonté avec laquelle il alla rendre visite au pauvre *Gulliver*. Il n'y a pas d'*Irlandois* qui en lisant ce passage, ne se rappelle la memoire immortelle & chérie du *Prince au nez aquilin*, * mémoire que bien des *Anglois* mêmes respectent encore.

Quant à l'inventaire qu'on fait des effets de *Gulliver*, il ne faut pas avoir des yeux de *Lynx*, pour voir qu'il a eté imaginé d'après celui de la rebellion de *Preston*.

Le troisième chapitre est d'une nature qui mérite que je commence par ces termes de l'Historien, *avec la permission du Lecteur, il faut que je m'etende un peu davantage sur cet article.* On y décrit ainsi les Danseurs de corde de *Lilli-*

* Je crois qu'il s'agit ici de *Jacques II.*

Lilliput. „ Ils faisoient des sauts perilleux sur un fil blanc fort mince, qui „ avoit deux pieds en long, & qui „ étoit tendu à la hauteur de douze pouces de terre. Ce divertissement n'est „ en usage que parmi ceux qui aspirent „ à la faveur du Prince, ou à de „ grands emplois. Ils s'exercent dans „ cet art dès leur jeunesse, & ne „ sont pas toujours remarquables „ par une naissance distinguée, ou par „ une belle education. Quand un „ poste considerable est vacant par la „ mort ou par la disgrace de celui qui „ en avoit été revêtu, ce qui arrive „ assez souvent, cinq ou six de ces „ Candidats demandent permission à „ l'Empereur de danser sur la corde devant lui, & devant toute sa Cour, & „ celui qui saute le plus haut sans tomber, obtient la charge en question. „ Souvent les premiers Ministres eux „ mêmes sont obligez de montrer leur „ adresse, & de donner en présence „ de l'Empereur des preuves qu'ils conservent encore leur premiere agilité. „ Tout le monde convient que *Flimnap* le Thrésorier, en faisant la cabriole „ sur une corde tendue, s'eleve en l'air

„ tout au moins d'un pouce plus haut
„ qu'aucun autre Seigneur de tout
„ l'Empire. Mon ami *Reldresal*, pre-
„ mier Secretaire des affaires secretes,
„ est à mon avis, quoique peutetre
„ je sois trop prévenu en sa faveur, le
„ second après le Thréſorier. Le reste
„ des Seigneurs n'en approche pas.

Vous voudrez bien me permettre, Monsieur le Doien, de faire ici une remarque, que vous même avez faite souvent parmi vos amis. C'est qu'un *Anglois* dépaïsé admire souvent un ouvrier qui n'est qu'un ignorant au prix de ceux de la *Grande Bretagne*. En effet, je voudrois bien savoir s'il y a quelqu'un au monde, qui danse mieux sur la corde lâche que Mademoiselle *Marie*. Aussi, malgré les exclamations de Monsieur *Gulliver*, sans les deux que je viens de vous nommer, je puis en citer encore deux autres de la même profession, qui surpassent & les *Flimnaps* & les *Reldresals*, bien que ni l'un ni autre ne soient d'une naissance illustre, & n'aient eu une education distinguée. Mais comme dit le Proverbe *Anglois*, *c'est leur malheur*, *& non pas leur faute*. Ces deux excellens personnages se sont unis par

par un mariage, & l'un des deux a epouſé Mademoiſelle *Marie*, qui eſt la ſoeur de l'autre. Cependant on diroit à leur union intime qu'ils ſont de veritables jumeaux, & non pas deux beaux frères. Un d'eux qui a couru les foires dans les païs etrangers parle pluſieurs langues, & le frère de Mademoiſelle *Marie* entend parfaitement l'arithmetique commune, excepté la regle de trois que ſes parens n'ont pas eu le moien de lui faire apprendre. Ils ont entre eux un grand nombre d'enfans. On attend d'eux des prodiges, & ils ont obtenu déjà des emplois conſiderables dans les meilleurs jeux d'*Angleterre*, & principalement ſur les côtes, par leurs ſollicitations ou par les ſoins des amis de leur pere. Mais je ne ſonge point que je me ſuis écarté de mon ſujet. Je vous prie d'excuſer cette digreſſion, & je retourne avec plaiſir à *Lemuel Gulliver*, natif de la bonne Province de *Nottingham*, fameuſe par la priſon du Maréchal de *Tallard* enfermé dans ſa vénérable citadelle.

Voici donc comme il continue ſa deſcription. „ Ces divertiſſemens cau-
„ ſent ſouvent de grands malheurs, dont

„ plusieurs se trouvent dans l'histoire.
„ J'ai vû de mes propres yeux deux ou
„ trois Candidats se disloquer quelques
„ membres. Mais le danger est bien
„ plus grand, quand les Ministres eux
„ mêmes sont obligez de faire paroitre
„ leur adresse, car pour surpasser leurs
„ Rivaux.... ils font de si prodigieux
„ efforts, qu'il n'y a presque aucun d'eux
„ qui n'ait fait quelque chute, &
„ quelques uns jusqu'à deux ou trois fois.
„ On m'a assuré qu'environ deux ans
„ avant mon arrivée, *Flimnap* se seroit
„ sûrement cassé la tête, si un des cous-
„ sins de l'Empereur, qui par hazard se
„ trouvoit à terre, n'eût diminué la
„ force du coup.

Avec combien de joie un *T. . . d* & un *W. . p.... e* ne liront-ils pas cette description des tours de *Flimnap* & de *Reldresal?* Elle me rappelle le *Combat des Pygmées & des Grues* de Monsieur *Addison*, dont le Révérend Monsieur *Newcomb* a fait une traduction admirable à mon gout, & dont je vous citerois volontiers quelques vers, qui conviennent à merveille à l'Empereur de *Lilliput*, si ne songeois que j'ai abandonné

donné *Gulliver*, dont vous attendez que je vous parle.

Il continue en ces termes. „ Il y a „ encore une autre recréation, mais „ qui ne se prend que dans de certaines „ occasions, & seullement en présence „ de l'Empereur, de l'Impératrice & „ du Premier Ministre. L'Empereur „ met sur une table trois fils de soie, „ dont chacun est de la longueur de six „ pouces. L'un est de couleur de pour„ pre, l'autre jaune, & le dernier „ blanc. Ces fils sont proposez com„ me des prix à ceux que l'Empereur „ veut distinguer par une marque eclatante & particuliere de faveur. La„ cérémonie s'en fait dans une des plus„ grandes salles de sa Majesté. C'est „ là que les Candidats sont obligez de „ subir une epreuve d'adresse, bien dif„ férente de la précédente, & telle „ que je n'ai jamais rien vu dans aucun „ endroit du vieux ou du nouveau „ Monde, qui y eut le moindre rap„ port. L'Empereur tient entre ses „ mains un bâton, dont les deux bouts „ sont parallèles à l'horison, & c'est aux „ Candidats à s'avancer un à un, & à „ sauter tantôt par dessus le bâton, &

„ tantôt à ſe gliſſer par deſſous, ſui-
„ vant qu'il eſt plus elevé ou plus bas.
„ Quelques fois, l'Empereur tient un
„ bout du bâton, & le Premier Mini-
„ ſtre l'autre. D'autres fois le Pre-
„ mier Miniſtre le tient tout ſeul. Ce-
„ lui qui montre le plus de ſoupleſſe
„ & d'agilité, & qui ſe fatigue le mo-
„ ins à ſauter & à ramper, obtient
„ pour récompenſe le fil couleur de
„ pourpre. Le jaune eſt donné à ce-
„ lui qui ſuit, & le blanc au troiſième.
„ Tous s'en parent, en ſe le mettant
„ autour du corps, & il y a peu de
„ Seigneurs diſtinguez à cette Cour,
„ qui ne ſoient ornez de quelcune de
„ ces Ceintures.

Si on n'etoit pleinement convaincu de la ſcrupuleuſe véracité de Monſieur *Gulliver*, véracité à laquelle Monſieur *Richard Simpſon* † rend un témoignage ſolemnel dans ſa Préface, on jureroit qu'il a eu intention en cet endroit de tourner en ridicule les ordres de la *Jartiere*, du *Chardon*, & de *Bath* ou des *Bains*. Mais les baſſeſſes auxquelles

† Ce Capitaine proche parent de *Gulliver* a publié un nouveau Voiage aux *Indes Orientales*.

les l'autorité despotique de l'Empereur réduit les *Lilliputiens*, sont inconnues aux Habitans de la *Grande Bretagne*, graces à la sagesse de leurs loix fondamentales. Ainsi le but de l'Ecrivain aura été de faire sentir vivement combien sont frivoles les honneurs, que les hommes recherchent avec ardeur, & à combien d'indignitez il faut qu'ils s'abaissent pour s'elever au dessus de leurs pareils, semblables aux enfans qui, pour sauter en haut, plient les genoux & se baissent jusqu'à terre.

Il décrit ensuite diverses choses que je passe sous silence, comme la docilité des Chevaux de l'Empereur, & l'adresse des Cavaliers *Lilliputiens*. Mais je ne m'y arrête pas, vû que l'article précédent m'a déja pris trop de papier, & que vous devinerez aisément par vous même le sens enigmatique de ces recits. Je remarquerai seulement que les oppositions de *Skyresh Bolgolam Galbet* ou Amiral à la délivrance du *Grand Homme Montagne* ne représentent pas mal celles que certains *Lords* eurent à essuier avant de sortir de la Tour.

Le premier avantage que *Gulliver* tira de la liberté, fut qu'il alla voir *Mildendo*,

do, Capitale de *Lilliput*. Un Critique *Allemand* m'a écrit un gros paquet de lettres, pour me prouver que cette ville est *Londino* ou *Londres*, & en effet la description qu'il fait & de la Ville, & du Palais de l'Empereur, répond au Palais de Saint *James* on ne peut pas mieux. Quoiqu'il en soit, la visite que *Reldresal* rendit à *Gulliver*, est un morceau qui mérite d'être bien lu. Ce Seigneur s'entretint de la manière suivante avec notre Voiageur. " Quelque " puissant que notre Etat puisse paroître à des Etrangers, il est affoibli par " deux maux affreux, une violente " faction au dedans, & un ennemi redoutable au dehors. Depuis plus de " septante sept Lunes, l'Etat est déchiré par deux Partis sous les noms " de *Tramecksan* & de *Slamecksan*, noms " qui sont dérivez de la différente hauteur des talons de leurs souliers. A " la verité, on ne sauroit nier que la " coutume de porter de hauts talons ne " soit la plus ancienne. Mais sa Majesté a résolu de n'emploier dans l'administration du Gouvernement..... " qu'à ceux qui porteront des talons " bas.... Les *Tramecksan*, ou ceux qui " por-

" portent de hauts talons, sont en plus
" grand nombre que nous. Mais le
" pouvoir & l'autorité sont de notre
" côté. Nous craignons que l'Heritier
" de la Couronne n'ait quelque pen-
" chant pour les hauts talons. Ce qu'il
" y a de certain, c'est qu'un de ses ta-
" lons est tant soit peu plus haut que
" l'autre, ce qui fait qu'il boite un peu
" en marchant.

Pour cette fois ci, Monsieur, au lieu d'expliquer moi même ce passage, je vous rapporterai l'explication, que le Docteur *Jean Woodward* du College de *Gresham* en donna hier au soir, avec une gravité particuliere à sa profession. Vous saurez donc que, selon lui, les *Trameckſan* & les *Slameckſan* sont les *Torys* & les *Whigs*, & les Talons hauts ou bas la Haute Eglise ou l'Eglise Basse. Quant à ce que *Gulliver* ajoute ensuite sur l'Empire de *Blefuscu*, Empire mis dans sa carte à la même distance de *Lilliput* que l'*Ecosse* est de l'*Angleterre*, le Docteur prétend que c'est l'*Ecosse*, & que les *Anglicans* & les *Papistes* sont désignez par ceux qui vouloient casser l'œuf au bout etroit, & par ceux qui vouloient le casser au bout large. Il

assu-

assure qu'on n'en sauroit douter, pour peu qu'on fasse d'attention au passage, que je vais vous copier. " Tout le " monde demeure d'accord qu'anciennement, quand on vouloit manger " des œufs, c'étoit au bout le plus large qu'on les cassoit. Or il arriva un " jour que le Grand Pere de l'Empereur regnant étant encore enfant, & " voulant casser un œuf selon l'ancienne coutume, se coupa un doigt. Sur " quoi l'Empereur son Pere fit publier " un Edit, par lequel il ordonna à tous " ses Sujets, sous de grandes peines, " de casser leurs œufs au bout le plus " étroit. Cet edit irrita tellement le " Peuple, que nos Histoires font mention de six Rebellions, dont il fut la " cause, & qui coutèrent la vie à un " Empereur, & la couronne à l'autre. " Ces dissensions domestiques ont toujours été fomentées par les Empereurs " de *Blefuscu*, qui ont toujours fourni " un azile aux Rebelles qui quittoient " l'Empire de *Lilliput*..... Le parti a " été par une loi formelle déclaré incapable de remplir aucune charge. Mais avec la permission de ce Savant, je crois qu'il ne s'agit ici ni de *Catholi-*

holiques, ni d'*Anglicans*, ni des deux *Charles* I. & II. ni de *Jacques* II. ni de leurs successeurs, ni des rebellions d'*Ecosse* & d'*Irlande*, ni de rien de semblable. *Gulliver* aura voulu dépeindre en général la futilité des matières qui font naitre des schismes, l'animosité de ceux qui pensent différemment en fait de religion, les cruautez & les perfidies auxquelles chaque parti a recours pour abattre l'autre, & les révoltes odieuses que le prétexte d'héréfie a souvent excitées.

Le sixieme chapitre est emploié à décrire les sciences, les loix, les coutumes, & l'education des *Lilliputiens*. „ „ Il y a dans cet Empire quelques Loix „ dont *Gulliver* dit qu'il seroit tenté de „ faire l'apologie, si elles n'étoient „ directement contraires à celles de sa „ chere Patrie. Par exemple, ils enterrent leurs morts avec les pieds en „ haut & la tête en bas, parce que „ c'est une opinion reçue que dans onze mille Lunes, la terre.... tournera „ sans dessus dessous, & que par ce „ moien au moment de la Resurrection, ils se trouveront tous debout. „ Leurs Savans avouent bien que cette

„ Doctri-

" Doctrine est absurde, mais la cou-
" tume ne laisse pas de continuer *par*
" *complaisance pour le vulgaire.* †

Je voudrois que des disputes aussi frivoles ne partageassent pas aujourd'hui l'*Angleterre*. Car je conviens avec vous d'une remarque faite par un grand homme, Monsieur *Hales* d'*Eton*, savoir que *les disputeurs d'à présent ressemblent aux Esprits qu'on dit être dans les Mines.* Leurs travaux n'avancent quoi que ce soit.

Ce qui suit touchant la punition des Délateurs qui ont calomnié un accusé meriteroit qu'on l'observât dans la *Grande Bretagne*. Il en est de même de la coutume observée à *Lilliput* de récompenser la vertu avec autant de soin que les autres peuples en ont de punir le crime. Je passe une infinité d'endroits qui sont d'une egale force, & je ne m'arrête pas non plus à l'infidelité du Grand Thrésorier *Flimnap*, qui représentoit à l'Empereur *que des Billets d'Epargne ne pourroient circuler qu'à neuf pour cent de perte.* Mais voici un article qui mérite votre curiosité. C'est Monsieur *Gulliver* qui parle.

" Com-

† Ces mots ont été oubliez dans le *François*.

" Comme j'ai été la cauſe innocente " que la Réputation d'une Dame du " premier rang a eté attaquée, je dois " tâcher de la juſtifier. Le Thréſorier " s'étoit mis en tête d'être jaloux de " ſa femme, parce que de méchantes " langues lui avoient dit qu'elle étoit " folle de moi, & qu'il couroit un " bruit à la Cour qu'elle étoit venue " une fois ſecrètement chez moi. Je " proteſte ſolemnellement que ce ſont " d'infames calomnies..... J'oſe défier " le Thréſorier & ſes deux Delateurs " *Cluſtril* & *Drumlo* de prouver que " quelcun ſoit jamais venu chez moi " incognito, excepté le Secretaire *Rel-* " *dreſal*, qui ne s'y rendit que par l'or- " dre exprès de l'Empereur. Il finit " ce chapitre par remarquer que l'Em- " pereur ſe laiſſoit trop gouverner par " ce favori.

Il ne faut que ſe rappeller les quatre dernieres années d'une de nos Reines pour comprendre la premiere partie de ce paragraphe, car la derniere s'explique d'elle même.

L'Auteur raconte dans le ſeptieme Chapitre, que ſes ennemis aiant deſſein de l'accuſer de haute trahiſon, il alla

cher-

chercher un azyle à *Blefuſcu.* Je ſuis perſuadé, Monſieur, que tendre & humain comme vous etes, vous ne pourrez lire les articles dreſſez contre lui, ſans vous rappeller un ſouvenir douloureux, & ſans ſonger au pauvre Comte d'O .... d. Les noms mêmes vous frapperont.

Skyresh Bolgolam Grand Amiral.
Flimnap Grand Tréſorier.
Limtoc General.
Lalcon Grand Chambellan.
Balmuff Grand Juſticier.

Les poſtes qu'il attribue à ces Seigneurs ſont une clef ſuffiſante de ce paſſage. Il n'y a pas juſqu'aux articles d'accuſation qui ne rendent la choſe intelligible. Quant au General *Limtoc*, j'ai appris ſon hiſtoire à *Marlborough* dans la Comté de *Wilt*, en allant aux bains de *Bath*, & je vous en rendrai compte dans une autre occaſion. Néanmoins je n'oſerois aſſûrer que telle ait eté l'intention de *Gulliver.* Il ſe pourroit bien qu'il a ſeulement voulu repréſenter l'injuſtice d'une Cabale, l'ingratitude de quelques Souve-

rains, l'oppreſſion de l'innocence, & l'amitié foible & timide des gens de Cour.

Le Chapitre huitième & dernier roule ſur le départ de l'Auteur & ſur les difficultez qu'il eut à ſurmonter. Il écrit que l'Empereur de *Lilliput* aiant envoié un Miniſtre pour le redemander à ſa Majeſté *Bléfuſcudienne*, ce Prince ne voulut pas y entendre. Je crois que notre Souverain ne ſeroit pas mieux ecouté, s'il prioit le Roi de *France* de lui rendre *Knigt* & ſon *Livre verd.*

Quoi qu'il en ſoit, Monſieur *Gulliver* aiant préparé tout pour ſon voiage, il mit à la voile le vingt quatre *Septembre* †, & parle ainſi de ſon arrivée. „ Le ſeul malheur que j'eus fut „ que les Rats m'emportèrent une de „ mes brebis, dont je trouvai les os „ proprement rongez dans un coin. „ J'apportai le reſte de mon troupeau „ ſain & ſauf à terre, & je le mis à „ terre dans un Boulingrin à *Green-* „ *wich*, où la bonté des herbes l'en- „ graiſſa

† L'auteur de cette Clef remarque que *Gulliver* a datté ſon départ de l'année 1701. au lieu de 1721, par des raiſons myſterieuſes que lui faiſeur de clef dit qu'on devinera ſans peine.

„ graiſſa parfaitement, quoique j'euſſe
„ toujours craint le contraire. Je n'au-
„ rois jamais pu les tenir en vie durant
„ un voiage auſſi long, ſi le Capitaine
„ ne m'avoit donné quelques uns de
„ ſes meilleurs biſcuits, qui réduits
„ en poudre & mêlez dans l'eau, é-
„ toient la meilleure nourriture du
„ monde pour mon petit troupeau.
„ En le montrant à pluſieurs Perſon-
„ nes de qualité & autres, je fis un
„ profit conſidérable durant le peu de
„ temps que je reſtai en *Angleterre*, &
„ avant que d'entreprendre mon ſecond
„ voiage, je le vendis pour ſix cent
„ pièces. Depuis mon dernier retour,
„ j'ai trouvé que la race en eſt beau-
„ coup augmentée, & les Brebis ſur
„ tout ſe ſont fort multipliées. J'eſ-
„ père qu'elles ſerviront beaucoup à
„ l'avancement des manufactures de
„ Laine, par la fineſſe de leur Toi-
„ ſon.

Cet endroit eſt ironique, ou je n'y entends rien. Cependant je n'oſe pas trop vous dire ce que j'en penſe. Les *Anglois* ne prendroient pas plaiſir à voir qu'un Etranger les croie comparables à des moutons, animaux

craintifs & lâches, & dont un homme & un chien gouvernent des milliers sans peine. Ainsi je finis vîte ma lettre, en vous assurant que je suis avec un sincère respect,

MONSIEUR

Votre.....

COROLINI DI MARCO.

OBSERVATIONS
SUR LES VOYAGES DE
LEMUEL GULLIVER
ADRESSEES
A
MONSIEUR SWIFT.

VOYAGE
DE
BROBDINGNAG.

OBSERVATIONS
SUR LES VOYAGES DE LEMUEL GULLIVER ADRESSEES A MONSIEUR SWIFT

MONSIEUR,

BIen qu'on ne m'ait pas peu raillé sur ce que j'ai adressé la clef de *Gulliver* à celui même qui passe pour auteur de l'ouvrage, je ne laisse pas de vous en envoier la suite, pour obéïr aux ordres dont vous avez bien voulu m'honorer. Vous saurez donc que notre homme condamné par son inclination & par la fortune à un genre de vie actif & in-

quiet, quitta bientôt sa patrie, & s'embarqua sur un vaisseau destiné pour *Surate*. Mais par bonheur pour le Public, après une navigation d'un an, le Capitaine du navire fut réduit à envoier la chaloupe a terre dans une région inconnue, pour voir s'il y auroit moien d'y faire de l'eau, & le curieux *Lemuel* voulut être de la partie. Sur ces entrefaites, arrive un Géant, les *Anglois* qui l'apperçoivent prennent la fuite, le vaisseau met à la voile, *Gulliver* seul ne peut se sauver & est pris. Il s'apperçoit alors qu'il est parmi un peuple aussi grand par rapport à lui qu'il l'étoit lui même par rapport aux *Lilliputiens*, & il appréhende à chaque instant que quelcun de ces monstres ne le dévore. En effet, c'etoient des Créatures de cent cinquante pieds de haut, & tout, jusqu'aux herbes & aux insectes, paroissoit dans une exacte proportion à cette grandeur. Mais cette enorme race de Geants étoit pleine d'humanité & de sagesse. On le montre d'abord dans les principales villes du Roiaume de *Brobdingnag* comme une curiosité inouie. La Reine l'achete ensuite, & il en devient le favori. Il

s'en

s'en faut bien que les Philoſophes lui faſſent autant d'accueil. Ces graves & dédaigneux Savans commencent par le dégrader de la qualité d'homme, & lui refuſent même celle de nain, parce que ſa petiteſſe étoit au deſſous de toute comparaiſon, après quoi ils décident que ne pouvant etre rangé ſous aucune claſſe d'animaux, il eſt ce qu'on appelle *Luſus Naturæ*, „ définition „ conforme à notre Philoſophie Mo„ derne, dont les Profeſſeurs dédai„ gnant les *cauſes occultes*, par leſquel„ les les diſciples d'*Ariſtote* cherchent „ vainement à déguiſer leur ignoran„ ce, ont inventé cette merveilleuſe „ ſolution de toutes les difficultez, „ au grand avancement des connoiſſances „ humaines. Néanmoins il trouve le moien de convaincre le Roi qu'il eſt un veritable homme, il réüſſit même à lui plaire, & il auroit été heureux dans cette cour, ſi ſa petiteſſe prodigieuſe au prix de tout ce qu'il voioit à *Brobdingnag* ne lui avoit attiré ſouvent des avantures triſtes & ridicules. Il les décrit d'une maniere enjouée & vive, & amene enfin le Lecteur à des choſes plus ſérieuſes & non moins divertiſſan-

tes † sur l'Etat de l'*Angleterre*, sur les défauts de son gouvernement, sur les veruts, les sciences, & les loix des *Brobdingnagiens*, sur la politique corrompue & odieuse des *Européens*, sur l'horrible & meurtrier secret de la poudre à canon. Enfin la fortune le tire de ce païs d'une maniere aussi extraordinaire qu'aucune des choses qui ont précédé.

Après un voiage chez un peuple nain comme celui de *Lilliput*, rien ne pouvoit mieux convenir que la description d'un Empire de Colosses tels que les *Brobdingnagiens*, dont la disproportion extrême avec les corps des *Lilliputiens* devoit frapper & réjoüir l'imagination. Aussi je croirois que *Gulliver* n'a eu d'autre vue que celle là en amenant sur le théatre une race d'une grandeur aussi demesurée. Néanmoins il y a des gens qui veulent à toute force qu'il ait eu plus d'esprit que je ne lui en suppose dans cette rencontre.

Un Philosophe entre autres me soutint ces jours passez que le voiage de *Brobdingnag* n'est qu'un Commentaire ingénieux sur ce mot de *Pline* le Natura-

† Depuis les pages 176. jusqu'à 194.

turaliſte *, *Quaſi verò menſuram ullius rei poſſit agere, qui ſui neſcit*, & ſur ce paſſage de *Montagne* †, *Vraiement Protagoras nous en comptoit de belles, faiſant l'homme la meſure de toutes choſes, qui ne ſçut jamais ſeulement la ſienne. Si ce n'eſt lui, ſa dignité ne permettra pas qu'autre créature aye cet avantage. Or luy étant en ſoy ſi contraire, & un jugement ſubvertiſſant l'autre ſans ceſſe, cette favorable propoſition n'etoit qu'une riſée, qui nous menoit à conclure par néceſſité la néantiſe du Compas & du Compaſſeur.* Je lui répondis que *Gulliver* ne paroiſſoit pas avoir eu d'intention pareille, & qu'il ſeroit peut-être bien ſurpris qu'on l'en ſoupçomât. Mais qu'il n'y avoit rien, qu'un Commentateur ne ſçut trouver dans quelque livre que ce ſoit, quand il vouloit s'en donner la peine. Là deſſus, mon homme repliqua qu'il ne prêtoit point ſon eſprit à *Gulliver*, que *Gulliver* s'étoit exprimé lui même en termes formels, que je n'avois qu'à lire ce paſſage

* *Lib. II.*
† *Livr. 2,*

ſage * „ Certainement les Philoſophes „ ont raiſon de dire que rien n'eſt „ grand ou petit que par comparaiſon. „ Il auroit pû ſe faire que les *Lilliputiens* euſſent trouvé une nation, dont „ le peuple fut auſſi petit par rapport à „ eux, qu'eux mêmes l'etoient à l'égard de moi. Et qui ſait ſi cette „ enorme race de Géans que je voiois „ devant mes yeux, n'eſt pas une pepinière de nains en comparaiſon de „ quelque autre peuple.

Comme il paroiſſoit avoir orné ſa memoire plus que n'ont coutume de faire les Philoſophes vulgaires, qui ſoit pareſſe, ou orgueil, veulent tout devoir à eux mêmes, & n'apportent dans les converſations & dans les livres qu'une raiſon auſtere, bourrue, négligée, deſtituée des graces de l'eſprit, je ne voulus le contredire qu'autant qu'il le falloit pour le mettre en train de pouſſer ſa pointe. Voici comme il le fit. Soiez donc perſuadé, Monſieur, que le but de *Gulliver* a été de prouver que nous ignorons la grandeur abſolue des corps.

† Page 114.

corps. Il n'y en a point qui fut petit, s'il étoit seul, puisqu'il est composé d'un nombre infini de parties, de chacune desquelles Dieu peut former une Terre, qui ne seroit qu'un point, comparée aux autres jointes ensemble. De ce que nous avons une certaine idée de grandeur à la vûe d'un pied, il ne s'ensuit pas que le pied ait justement la grandeur répresentée par cette idée. Car en premier lieu, les hommes n'ont pas tous la même idée de ce pied, puisque tous n'ont pas les yeux disposez de la même façon. Que dis-je? Un même homme voit autrement ce pied d'un œil que de l'autre. De plus, ce pied fait naître en nous diverses idées de grandeur, selon que nous le voions de près, ou de loin. Enfin dans les différens âges de la vie, nous formons des jugemens différens de la grandeur d'un pied, & dans un âge avancé nous le jugeons moins grand qu'il ne nous paroissoit dans l'enfance. C'est donc un préjugé fondé sur rien qui nous fait croire qu'on voit les corps selon leur véritable grandeur. Nous ne jugeons des grandeurs que par comparaison à nos propres corps, &

nos yeux ſont comme des Lunettes naturelles, qui groſſiſſent & qui diminuent les objets, à proportion que nous ſommes petits ou grands. Je m'explique. Si nous etions auſſi petits que des fourmis, ce qui eſt petit pour nous aujourd'hui nous paroitroit grand alors, ce qui eſt grand nous le trouverions monſtrueux, & ce qui echape à notre vûe par ſa petiteſſe ſeroit d'une grandeur raiſonnable. Si au contraire, Dieu nous avoit donné une taille giganteſque, nous trouverions petites des choſes, qui nous paroiſſent grandes, les montagnes ne ſeroient à nos yeux que des collines, & une infinité de choſes ſeroient inviſibles pour nous, que nous apperçevous à préſent ſans aucune peine. C'eſt à ce raiſonnement que ſe réduit le voiage de *Brobdingnag*.

Mais puiſque nous en ſommes ſur les grandeurs, il faut que je faſſe encore une remarque, continua t'il. *Gulliver* raconte dans un endroit qu'il trouva & parcourut un livre, qui traitoit de la foibleſſe du Genre Humain, & n'etoit eſtimé que du vulgaire. „ Cet „ Ecrivain parcourut les mêmes lieux

„ com-

„ communs que nos Docteurs en Mo-
„ rale connoiſſent ſi bien, montrant
„ combien l'homme eſt un animal pe-
„ tit, mépriſable, & incapable de s'ai-
„ der lui-même, & de ſe défendre
„ contre les injures de l'air & contre la
„ fureur des Bêtes feroces: Combien il
„ étoit inférieur à une Créature en
„ force, à une autre en vîteſſe, à une
„ troiſième en prudence, & à une
„ quatrième en induſtrie. Il ajoutoit
„ que dans ces derniers temps la Na-
„ ture avoit dégénéré de ſa premiere
„ vigueur, & qu'elle ne produiſoit
„ plus que de petits avortons en com-
„ paraiſon d'autrefois. Il dit qu'il é-
„ toit fort apparent, non ſeulement
„ que l'eſpece des hommes étoit primi-
„ tivement plus grande, mais qu'auſſi
„ dans les premiers temps il doit y a-
„ voir eu des Geants, comme l'Hiſtoi-
„ re & la Tradition l'atteſtent d'un
„ côté, & comme des os prodigieux
„ qu'on a trouvez le démontrent de
„ l'autre. Il prétendoit que les Loix
„ de la Nature demandoient que nous
„ euſſions été faits au commencement
„ d'une conſtitution beaucoup plus
„ robuſte, & bien moins ſujets à être
„ dé-

„ détruits par de petits accidens.... Je
„ ne pus m'empêcher d'admirer com-
„ bien étoit général le talent de tour-
„ ner les Lectures en moralitez, & le
„ penchant des hommes à se plaindre
„ de la Nature. Et je crois qu'après
„ une exacte recherche, ces sortes de
„ plaintes se trouveroient aussi peu
„ fondées parmi nous, qu'elles l'etoient
„ chez les Habitans de *Brobdingnag*.

Maintenant, ce que je voulois dire, c'est qu'en effet il n'y a point de nation, ni de siècle, où on n'ait déclamé sur l'étrange diminution du corps des hommes, ou sur leur *rabougrissement*, comme *Montagne* s'exprimeroit en pareille occasion. Les Héros des anciens Poetes *Grecs* & *Romains* lançoient des pierres, que douze hommes des siècles suivans auroient à peine pu soulever, & qu'ils auroient honorées du nom de Rochers. Si on y prend bien garde, on verra qu'excepté Tydée, ces Heros & les Heroïnes mêmes passoient au moins de la tête les autres hommes de leurs temps. L'impétueux Juvenal dit quelque part que la terre epuisée ne produit plus des corps tels que jadis, & que les mortels ne sont plus que de petits

petits avortons, mépriſez & haïs de Jupiter. Les mêmes plaintes ſortent encore chaque jour de la bouche de nos Modernes. A les en croire, dans les premiers âges du monde, la nature jeune & vigoureuſe produiſoit ſans peine des hommes grands, & les formoit d'un meilleur limon, au lieu qu'à préſent elle eſt tombée dans une décadence auſſi viſible qu'elle eſt triſte. Mais ſur quoi ſont fondez ces raiſonnemens? Les arbres d'alors ſurpaſſoient-ils la hauteur des nôtres? Les mouches d'alors étoient-elles des géantes au prix de celles qui nous incommodent à préſent? Les prémiers hommes avoient-ils la même ſuperiorité ſur nous par l'eſprit que par le corps? C'eſt ce qu'on ne dit pas, & qu'il faut pourtant dire, ſi on veut prouver que la Nature ne puiſſe plus faire la même dépenſe à conſtruire nos corps, qu'elle faiſoit dans les heureux ſiecles dont on nous vante les avantages avec tant d'emphaſe. D'un autre côté, quel profit les hommes retiroient ils de cette taille haute & giganteſque, qu'on ſe plaît à leur attribuer? Au contraire, n'auroient-ils pas été embarraſſez de leur propre grandeur, les plus

gros

gros des animaux auroient-ils suffi pour leur nourriture, & la Terre n'auroit-elle pas été trop petite pour fournir assez d'herbes aux animaux, s'ils avoient été d'une grandeur proportionnée à la stature & aux besoins des hommes ? Enfin dans quelle histoire croiable, ou par quels monumens a t'on appris que nos Ancêtres nous aient surpassez autant qu'on veut nous le faire accroire ? Il est parlé dans la Genese & dans les Nombres des *Nephilim* ou des Géans. Mais que peut on conclure de là ! Par les Geants de la Genese quelques uns entendent des Athées & des monstres de cruauté, qui se distinguoient autant par l'enormité de leurs crimes que par la grandeur de leurs corps, interpretation que le mot *Hebreu* souffre naturellement. Quant à ceux des Nombres, qui etoient en effet d'une taille giganteſque, il est vraisemblable que la terreur & le mécontentement des Espions avoient grossi les objets à leurs yeux. D'ailleurs, il est manifeste qu'en ces deux endroits de l'Ecriture, il est parlé de Géans, comme de choses rares & merveilleuses de cet âge du monde. Encore une fois donc

donc que peut on conclure de ces Hiſtoires ? Qu'il y a eu de temps en temps & dans certains païs quelques Géans ? Je n'ai pas envie de le nier. Au contraire je pourrois en apporter encore des exemples. Selon le ſavant & curieux *Cumberland*, *Goliath* avoit un peu plus de onze pieds d'*Angleterre*. L'Empereur *Maximin* étoit haut de neuf pieds. Le Docteur *Hakevill* rapporte après *Nannez* que les Portiers & les Archers de l'Empereur de la *Chine* étoient hauts de quinze pieds & au delà. Notre ſavant Monſieur *Derham* ecrit dans ſa *Théologie Phyſique* qu'il a meſuré un jeune homme *Irlandois*, qu'on diſoit n'avoir pas encore dix neuf ans. Il étoit haut de ſept pieds & huit pouces, & il meſura une femme, qui n'avoit que cinq pouces de moins. Mais pour la hauteur ordinaire des hommes, ſelon toute apparence, elle a été toujours la même, ou à peu près. C'eſt ce qui paroît par les Monumens, par les Mumies, & par d'autres reſtes de l'Antiquité, qu'on voit encore de nos jours. Voiez par exemple le tombeau de *Chéops*, Roi d'*Egypte*, tombeau qui ſans doute étoit aſſez grand pour contenir celui qu'on y renferma. Par la meſure exac-

exacte, qu'en a faite le curieux Docteur *Greaves*, on trouve que sa grandeur excède à peine celle de nos cercueils ordinaires. A ces monumens joignez ce que le Docteur *Hakewill* a ecrit sur d'autres moins anciens. Les tombes de *Pise* anciennes de plusieurs milliers d'années sont de la même longueur que les nôtres. Il en est de même de celle d'*Athelstan* dans l'Eglise de *Malmsbury*, de celle de *Sebba* dans l'Eglise de Saint *Paul*, de celle d'*Ethelred*, & de plusieurs autres. On tire encore des preuves convainquantes des armes des Anciens, de leurs boucliers, des vases & autres utensiles qu'on a déterrez de notre temps. Le Casque de cuivre déterré à *Metaurum*, qui sans doute a été laissé en ce lieu, à la défaite d'*Asdrubal*, est de la grandeur qu'il le faut pour un soldat d'à présent. Ce n'est pas là ma seule preuve. *Auguste* avoit cinq pieds six pouces de haut. Cette mesure convient exactement à celle de notre fameuse Reine *Elisabeth*, qui excédoit cette mesure de deux pouces, si on a egard à la différence du pied *Romain* d'avec le pied d'*Angleterre*. C'est donc une verité inconteſtable, que ce déchet de la Nature dont on

on se plaignoit dès le temps d'*Homere* est faux & chimérique. Et en effet, si la nature déchoit, elle doit décheoir par tout, & décheoir chaque siecle, & décheoir dans chaque personne, & décheoir dans une certaine proportion. Pourquoi donc y a t'il encore des peuples entiers comme les *Patagons* d'une hauteur déméſurée ? Pourquoi des peres qui n'ont que cinq pieds de haut ont-ils des fils hauts de six ou six pieds & demi? Pourquoi en général les hommes du dixhuitième siecle sont-ils aussi grands que ceux du dix septième ? Ce n'est pas tout encore. Pourquoi les esprits ne s'affoibliſſent-ils pas autant que les corps? Pourquoi les plantes & les arbres sont-ils encore de la même hauteur qu'ils étoient du temps de nos Aieux? Ainsi *Gulliver* a raison de conclure, comme il fait, que nos plaintes contre la Nature, examinées de près, se trouveroient aussi injustes que celles des *Brobdingnagiens*.

Telle fut la conversation que ce Philosophe eut avec moi an *Caffé Grec*. †. Le lendemain, je le revis au même endroit, & je lui fis part à mon tour de mes conjectures sur le voiage de *Lilli-*

put,

† Caffé où les Savans s'assemblent à *Londres*.

put, dont il me parut satisfait. Mais il ne put digérer l'explication que je vous ai donnée des petits moutons de *Gulliver*. Il m'assura que ces jolis animaux n'étoient rien moins que semblables à celui dont la Toison dorée est fameuse dans les Poetes. Qu'ils etoient une image des Actions de nos Compagnies de Commerce, actions auxquelles un Acte du Parlement donna quelque vigueur, & tint lieu du biscuit réduit en poudre, dont *Gulliver* nourrit son petit troupeau. Et enfin que ce qui suit sur l'avantage qui peut revenir de la finesse de leur laine à nos manufactures, est une ironie malicieuse & sanglante, par laquelle on dépeint la décadence où sont tombées ces mêmes Manufactures, tandis qu'on s'est occupé à faire réussir des projets vains & chimériques.

Il me parloit là dessus de l'air & du ton d'un *Jean Ker de Kersland*. Cependant je veux bien vous avouer qu'il ne me persuada pas. Au contraire je perdis un peu de la bonne opinion que j'avois conçue de sa prudence & de son jugement. En effet, Monsieur le Docteur, se peut-il que *Gulliver* ait eu des inten-

intentions pareilles, lui qui en veritable *Anglois* eſt toujours occupé de ce qui peut faire honneur à ſa chere Patrie, & ſe croit obligé en conſcience de croire qu'il n'ya pas au monde de peuples auſſi ſages & auſſi heureux que les *Anglois*? Je regarde donc cette explication comme fauſſe & maligne, & je retracte par la même raiſon celle que j'ai donnée à ce paſſage.

Je ſuis avec un vrai reſpect,

Monſieur,

Votre très-humble Serviteur

COROLINI DI MARCO.

OBSER-

OBSERVATIONS

SUR LES VOYAGES DE

LEMUEL GULLIVER,

ADRESSÉES

A

MONSIEUR SWIFT.

CLEF DES VOYAGES

DE

LAPUTA,

DE BALNIBARBI, DE GLUBB-DUBDRIBB, & DE

LUGGNAGG,

CLEF DES VOYAGES DE LAPUTA, DE BALNIBARBI, DE GLUBBDUBDRIBB, & DE LUGGNAGG.

MONSIEUR,

CEtte fois ci, vous trouverez bon que je commence sans cérémonie & sans préambule, & que je débute par la fin du premier Chapitre du troisième Voyage. Voici comme Monsieur

Gulliver y parle „ Le Ciel étoit fort se-
„ rein & le Soleil si chaud, que je fus
„ obligé d'en détourner les yeux, quand
„ tout d'un coup cet Astre fut obscur-
„ ci, à ce qu'il me paroissoit, d'une
„ maniére tout à fait différente, que lors
„ qu'un nuage vient à le couvrir. Je
„ tournai la tête, & apperçus entre
„ moi & le Soleil un grand corps opa-
„ que, qui approchoit de l'Isle où j'é-
„ tois. Ce corps me paroissoit être à
„ la hauteur de deux milles, & il m'ôta
„ la vuë du Soleil pendant six ou sept
„ minutes. Je ne remarquai pas que
„ l'air fut beaucoup plus froid pendant
„ cet intervalle, ou le Ciel beaucoup
„ plus obscurci, que si je m'étois tenu
„ à l'ombre d'une haute Montagne.
„ Ce corps continuant toujours à s'ap-
„ procher, je vis que c'étoit une sub-
„ stance ferme, & dont le dessous étoit
„ fort uni. J'étois alors sur une hau-
„ teur à la distance de deux cent ver-
„ ges du rivage, & environ d'une
„ mille Angloise du corps dont je par-
„ le. Je pris alors ma lunette d'appro-
„ che, & pus appercevoir distincte-
„ ment plusieurs hommes se mouvants
„ sur les côtes de cette nouvelle Pla-
„ nète,

„ nète, mais il me fut impossible de
„ distinguer ce qu'ils faisoient.
" Cet amour pour la vie, qui nous
" quitte si rarement, excita en moi quel-
" ques sentimens de joye, & je conçus
" quelque espoir de sortir d'une manié-
" re ou d'autre de l'afreuse situation où
" j'étois. Mais il seroit dificile d'ex-
" primer quel étoit en même tems mon
" étonnement, de voir en l'air une Isle
" habitée par des Hommes, qui (à ce
" qu'il me paroissoit) pouvoient la
" hausser, la baisser, en un mot lui
" donner le mouvement qu'ils vouloient; mais n'étant pas alors d'humeur de philosopher sur ce Phenomene, je tournai toute mon attention à considerer quel cours l'Isle prendroit, parce qu'elle me paroissoit être arrêtée. Un instant après néanmoins, elle continua à s'approcher, & j'en pus voir les côtez, environnez de differentes suites de Galeries, & de montées mises à de certaines distances, pour descendre de l'une dans l'autre. Dans la galerie la plus basse je vis quelques personnes qui péchoient avec de longues lignes, & d'autres qui ne faisoient que regarder. Je

" leur fis signe en tournant mon bon-
" net, (car il y avoit déjà quelque
" temps que mon chapeau étoit usé)
" & mon mouchoir dessus ma tête.
" Quand ils furent à portée d'entendre
" ma voix, je criai de toute ma for-
" ce, & remarquai par les regards
" qu'ils jettoient de mon coté, &
" par leurs signes, qu'ils m'avoient
" apperçu, quoiqu'ils ne repon-
" dissent pas à mon cri. Mais je vis
" distinctement quatre ou cinq d'en-
" tr'eux qui montoient en grande hâte
" les degrez qui conduisoient au haut
" de l'Isle, & qui disparurent bientôt.
" Je devinai qu'ils étoient envoyez pour
" aller recevoir des ordres touchant ma
" personne, & j'apris depuis que je ne
" m'étois pas trompé.

„ Le nombre des spectateurs deve-
„ noit plus grand d'instant à autre, &
„ en moins d'une demie heure l'Isle se
„ trouva placée de maniére que la Ga-
„ lerie la plus basse me parut parallèle
„ à la hauteur où j'étois, quoiqu'é-
„ loignée d'environ cent verges. Je
„ me mis alors dans l'attitude d'un sup-
„ pliant, & leur adressai la parole du

„ ton

„ ton du monde le plus humble, mais
„ je ne reçus point de réponse. Ceux
„ qui étoient le plus près vis à vis de
„ moi, paroissoient des personnes de
„ distinction à en juger par leur habit.
„ Ils me regardoient souvent, & sem-
„ bloient causer ensemble avec applica-
„ tion. A la fin un d'eux m'adressa
„ quelques mots dans une langue qui
„ avoit quelque rapport avec l'*Italien*.
„ J'exprimai ma réponse en cette der-
„ niere langue, dans l'espérance que du
„ moins le son en plairoit davantage à
„ leurs oreilles. Quoique nous ne nous
„ entendissions point, l'état où j'étois
„ fit que tout le monde comprit aisé-
„ ment ce que je voulois dire.

„ Ils me firent signe de descendre du
„ Rocher, & de me rendre au Rivage,
„ ce que je fis, après quoi l'Isle volante
„ fut dirigée dans son mouvement de
„ maniére, qu'une chaine ayant été des-
„ cendue de la galerie la plus basse, avec
„ un siége attaché au bout, je m'y atta-
„ chai & fus tiré en haut par des poulies.

Cette Isle volante ou flottante, comme vous voudrez l'appeller, Monsieur, ne ressemble t'elle pas bien au *Monde dans la Lune* de l'Evêque *Wilkins*, ou

aux *Châteaux en l'air* d'une Dame fameuse d'*Angleterre*? Quant au premier, vous savez que ce savant Evêque raisonnoit de la maniere suivante, pour prouver que la Lune est une terre habitée, & qu'on y peut aller. La Nature n'a rien fait qui ne fût propre à la fin à laquelle elle l'a destiné. Or la Lune ne nous servant presque point, soit par sa foible lumiere, soit par son mouvement qui nous la rend presque invisible pendant la moitié de chaque mois, & pendant ses conjonctions avec le Soleil, qui arrivent tous les mois, il ne paroît pas vraisemblable que la Nature ait formé la Lune pour une fonction, dont elle s'acquitte si mal. Mais en considerant la Lune comme une terre habitée, il n'y a plus d'irrégularité ni dans la variété de son cours, ni dans ses differens aspects. S'il y a des hommes dans la Lune, ils observent la terre tout de même que nous faisons la Lune, & la regardent comme une Planete qui leur renvoie une lumiere à proportion d'autant plus grande, que son globe est beaucoup plus gros que celui de la Lune. Peut-être aussi que la terre étant environnée de mers, qui en occupent presque les deux tiers,

selon Scaliger, les peuples de la Lune ne s'apperçoivent pas de la groſſeur du globe de la terre, parce que les eaux ne peuvent pas renvoier les raions du Soleil. La même choſe nous arrive pour la Lune: elle a des taches, & l'on a remarqué que trois jours avant ſa conjonction, lorſqu'elle ſe montre le matin à l'Orient, elle eſt plus lumineuſe, que quand elle paroît dans la même diſtance du Soleil du côté de l'Occident. Cela vient apparemment de ce que ce côté-ci étant plus couvert de lacs ou de mers, la rend trouble, & moins ſenſible à nos yeux. Quelques-uns pourtant conteſtent que les taches de la Lune ſoient des lacs & des mers, parce qu'il ne s'en éleve ni vapeurs, ni brouillards, ni nuages qui la dérobent à notre vuë, & dans un tems ſerein, & lors que la terre n'interrompt point le cours des raions reflêchis de la Lune, nous la voions toûjours avec le même luſtre, & la même clarté: ce qui ne pourroit pas arriver, ſi elle étoit environnée d'un athmoſphere auſſi épais & auſſi groſſier que celui qui nous enveloppe. Monſr. Wilkins n'eſt pas de cet avis. Il croit que la Lune comme la terre eſt enfer-

mée dans un athmosphere que forment les vapeurs qui s'en exhalent, & que s'approchant du Soleil de tout le demi diametre du cercle qu'elle decrit tous les mois autour de la terre, il eſt apparent qu'il en ſort aſſez de vapeurs pour épaiſſir l'air qui ſe trouve autour d'elle.

Le plus ſûr moien de s'en éclaircir ſeroit de s'y tranſporter. Mais l'audace de l'Art humain n'a encore oſé le tenter. Monſr. Wilkins ne deſeſpere point que cela ne puiſſe arriver un jour, & il y trouve de la poſſibilité. En comparant les progrés de l'Aſtronomie, inconnuë dans le premier âge du monde, & pendant la groſſiereté & l'ignorance de ces temps-là, avec les connoiſſances & les obſervations des fameux Aſtronomes de notre temps, on peut attendre encore des choſes plus merveilleuſes. Les Arts ne ſe perfectionnent que par degrez, & la premiere invention eſt toûjours fort éloignée du point de perfection, où elle eſt portée par de longues experiences. Combien s'eſt-il écoulé de ſiecles avant que l'on ait diſtingué les Planetes d'avec les Etoiles fixes, & que l'Etoile du ſoir,

& celle qui le matin precede le lever du Soleil, fût la même, & une Planete qui fait sa revolution autour du Soleil? Ceux qui viendront après nous, s'étonneront que nous aions ignoré bien des choses, qu'ils decouvriront en perfectionnant les inventions des siecles précédens. Mais le moien que les hommes attachez par leur pesanteur à la terre se puissent élever jusqu'à la Lune? Sa plus petite distance de la terre est de cinquante deux ou cinquante trois demi-diametres de la terre, & sur ce calcul-là, en parcourant mille milles * par jour, il faudroit six mois pour y arriver: & où trouver, & comment porter des provisions pour un si long voiage? De plus l'homme peut-il soutenir la fatigue de ne point dormir pendant six mois de chemin, & où se reposer, à moins qu'on ne suppose que la subtilité de l'air tiendroit toûjours ses sens éveillez? Monsr. l'Evêque de Chester ne se rebute point par ces obstacles, qui paroissent insurmontables. Il croit qu'il ne seroit pas absolument impossible, qu'un homme avec des aîles, ou par d'autres moiens,

* *Mesure d'Angleterre.*

s'élançât dans les airs, & alors il perdroit sa force *centripete*, ou sa tendance vers le centre de la terre, parce qu'il n'y seroit plus repoussé par le poids de l'air de l'athmosphere, & ne rencontreroit plus d'empêchement, ni de résistance, pour continuer sa route. Il allegue diverses raisons mechaniques pour prouver que la pesanteur n'étant point naturelle aux corps pesans, elle diminuë à mesure qu'elle s'écarte du centre, vers lequel leur gravité les fait descendre.

Tels etoient les Paradoxes que ce grand homme † ne rougissoit pas d'avancer, Paradoxes qui méritoient bien un petit coup de dent de *Gulliver*, & que je croirois qu'il a voulu désigner, d'autant plus qu'il a fait allusion ailleurs à d'autres ouvrages du même Ecrivain. Mais, quoiqu'il en soit, les Pygmées de *Lilliput*, & les Géans de *Brobdingnag* n'etoient rien d'etrange au prix des Habitans de *Laputa*. Ils ont

† On lui a appliqué ce vers de *Juvenal*, où le Poete parle d'*Alexandres*,

Æstuat infelix angusto in limite Mundi.

ont toujours la tête panchée, ou à droit, ou à gauche. Un de leurs yeux eſt tourné vers la terre, & l'autre vers leur zenith. Leurs habits ſont ornez de ſoleils, de lunes & d'etoiles, ainſi que les corps des anciens *Bretons*. S'ils n'avoient des Reveilleurs, ſans ceſſe occupez de les avertir qu'on leur parle, ou qu'ils doivent répondre, ils ne penſeroient ni à l'un ni à l'autre, tant ils ſont accoutumez à s'enfoncer & à ſe perdre dans de profondes méditations. Par un effet de ces mêmes diſtractions, ils ſont gens à ne pas voir un homme devant eux, à aller ſe heurter contre chaque poteau, à tomber dans le ruiſſeau & à y faire tomber un autre, à oublier cent fois une commiſſion importante dont ils ſont chargez. D'ailleurs Mathématiciens juſqu'aux dents, ne parlant que de ſpheres, de globes, de plans, de lignes, ne rêvant la nuit d'autre choſe, mettant la Géometrie à tout, & même où elle n'a que faire, & gâtant tout par cette affectation ridicule. Enfin pour achever de les peindre, mauvais raiſonneurs, d'une humeur contrediſante, pleins d'admiration pour leurs cheres perſonnes, & mé-

prisez ou haïs de leurs femmes, pour lesquelles ils ne savent pas avoir cette sage foiblesse, qui touche le beau sexe, & fait l'agrément de la vie des personnes mariées.

Voilà des gens d'une figure & d'un caractère qui auront sans doute surpris & fait rire bien des Lecteurs, & qui auront donné lieu à bien des commentaires. Mais pour vous, Monsieur, je gagerois que vous avez déja prévenu mon explication. En effet, peut-on avoir d'aussi bons yeux, & ne pas voir d'abord que les *Laputiens* sont ces Mathematiciens, Mathematiciens depuis les pieds jusqu'à la tête, & rien autre chose que Mathematiciens, qui etudient les Mathematiques toute leur vie, au lieu d'en faire usage, qui mépriſent tout au prix des Mathematiques, auxquels la Raison déplait, si elle a de l'esprit, & si elle ne parle Mathématiques, & qui enfin négligeant leur figure, leurs habits, les egards de la civilite, leurs affaires, & jusqu'à leurs femmes, meritent d'être regardez comme des Bourrus & des Sauvages inutiles à la Société humaine? Pour moi, c'est ce qui m'a frappé d'abord dans les *Laputiens*,

putiens, & j'ai reconnu dans eux cet amour outré pour les Mathematiques, ſur lequel je ne ſais pourquoi les Etrangers ont fait grace aux *Anglois*, ſi ce n'eſt parce qu'il eſt beau de n'avoir que des folies qui ont tant de l'air de la ſageſſe.

Ce qui ſuit eſt moins general. *Gulliver* dit que quand les Sujets du Roi de *Laputa* avoient des placets à lui préſenter, il faiſoit décendre de l'Iſle flottante pluſieurs ficelles avec des poids, & que les habitans des Villes ſur leſquelles l'Iſle s'arrêtoit attachoient à ces ficelles leurs placets, qu'on tiroit enſuite en haut. Je croirois que cet endroit eſt une alluſion malicieuſe au livre de l'Evêque *Wilkins*, intitulé, *Le Meſſager prompt & ſecret* †.

Il ajoute que ce qu'il ſavoit en Mathematiques lui fut d'un grand ſecours, pour apprendre la Langue *Laputienne*, dont la pluſpart des termes ont rapport à cette ſcience & à la Muſique. Je me trompe beaucoup, ou ceci tombe encore ſur le Livre *in folio* de ce fameux Prélat

† En *Anglois The ſecret and ſwift Meſſenger.*

Prélat, qu'il a intitulé, *Les Charactères réels, ou le Langage Universel.* *

Il finit ce Chapitre par l'histoire d'une Dame de la Cour, qui s'enfuit avec un Laquais, & se cacha avec lui dans un méchant Cabaret, où ce nouveau mari la battoit comme plâtre. Elle fut ramenée chez elle, s'enfuit encore quelques jours après, & alla retrouver son Galant, sans qu'on ait jamais entendu parler depuis de l'un ni de l'autre. Il conclut ce recit par ces mots. „ Peut „ être que quelcun de mes Lecteurs „ s'imaginera que je lui raconte ici une „ Histoire *Européenne* ou *Angloise*. Il a raison, car mille personnes m'ont assuré qu'il s'agissoit ici de feu Monsieur *Jean Dormer* Ecuier, & de *Thomas Jones* son Laquais. Cependant c'est ce que je ne veux point vous assurer.

Il decrit dans le Chapitre troisième *Flandola Gagnole*, ou *la Caverne des Astronomes*. Voici ses propres termes. „ Au centre de l'Isle il y a une „ ouverture de cinquante verges de „ diametre, par où les Astronomes dé-

„ cen-

* En *Anglois*, *The real Character, or, Universal Language.*

" cendent dans un grand Dôme, qui " se nomme à cause de cela *Flandola* " *Gagnole*, situé à la profondeur de cent " verges plus bas que la superficie su- " périeure de Diamant. Dans cette " Caverne brûlent continuellement " vingt lampes, dont la lumiere ré- " fléchie sur des murailles de Diamant a " un eclat inexprimable. L'endroit est " rempli de quarts de Cercle, de Teles- " copes, d'Astrolabes, & d'autres In- " strumens Astronomiques. Mais l'ob- " jet le plus curieux & duquel dépend " la destinée de l'Isle, est un aiman " d'une grandeur prodigieuse, & d'une " figure assez semblable à la navette " d'un Tisserand.

Je ne sais si *Flandola Gagnole* n'est pas le Parlement d'*Angleterre*, & l'Aiman les Manufactures de Toile & de Laine, dont dépend le bien être de la *Grande Bretagne*. Du moins personne jusqu'ici n'a pu me donner d'autre explication de ce passage.

. . . . . *Tu si quid novisti rectius istis,*
Candidus imperti, si non, his utere mecum.

Je

Je passe au Chapitre quatrieme. *Gulliver* y raconte qu'il alla de *Laputa* à *Lagado*, Capitale du Roiaume de *Balnibarbi*, & qu'il n'y vit de toutes parts qu'un grand air d'agitation, de confusion, d'indigence & d'envie de s'enrichir à la hâte. C'etoit le triste fruit de la rage de faire des projets, rage qui s'étoit répandue sur le Païs, comme un amas d'exhalaisons malignes, & qui en avoit chassé l'abondance présente, pour faire place à des thrésors immenses qui devoient venir de je ne sais où. Je ne m'amuserai pas à vous dire qu'il s'agit ici des actions du *Missisipi* en *France*. Je ne doute point que vous ne l'aiez compris d'abord. Cependant mille gens veulent que tout ceci fasse allusion à notre Compagnie du *Sud*. Mais vous jugez bien que *Gulliver* aime trop sa Patrie, & connoît trop la sagesse du Gouvernement, pour avoir eu un tel dessein dans l'esprit.

Au reste, il y avoit à *Lagado* un Seigneur nommé *Munodi*, qui s'etant préservé de la contagion générale de la Nouveauté, vivoit encore dans l'opulence & dans l'eclat, & augmentoit chaque jour ses richesses par une sage

œco-

œconomie. Mais il craignoit que peu à peu on ne l'obligeât de renverser les superbes maisons & les belles plantations, qu'il avoit en divers endroits, parce qu'elles n'avoient pas le sceau de la Nouveauté, & qu'il se contentoit des manieres antiques d'augmenter & de conserver son bien. Je ne puis deviner qui est ce Seigneur, car je ne connois pas la *France* assez en détail, pour le déterrer parmi tant d'autres, qui n'ont pas eu autant de prudence. Je vous dirai seulement que plusieurs personnes en font un Lord *Anglois*, qu'ils appellent le Duc de *Ch.* . . . . S. Voiez jusqu'où va la malice.

Les Chapitres cinquieme & sixieme ont un rapport trop marqué aux affaires de l'*Angleterre* pour que je croie à propos de vous en donner la clef. Mais il n'en est pas de même du septieme & du huitieme. *Gulliver* y décrit son voiage à *Glubbdubdribb*, ou *Isle des Sorciers*, la réception que le Gouverneur lui fit, l'evocation de plusieurs Morts anciens & modernes, les discours qu'ils lui tinrent, & les remarques qu'il tira de leur conversation. Ces endroits sont bien mortifians pour une infinité de

gens

gens de toute sorte de siecles & d'especes, & par cette raison, je m'abstiendrai d'en parler, sûr que vous les entendrez assez par vous même. Je me borne à ce passage, qui répréſente à merveille le Pyrrhonisme Historique, car pour vous le dire en passant, *Glubbdubdribb* n'est autre chose que l'Histoire. „ Aiant examiné & interrogé avec „ attention tous ceux qui depuis un siecle avoient occupé les plus eminentes places dans les Cours des Princes, je trouvai que de miserables „ Ecrivains en avoient effrontément „ imposé au Monde, atribuant plus „ d'une fois les plus grands exploits „ de guerre à des Lâches, les plus sages conseils à des Imbecilles, la plus „ noble sincerité à des Flateurs, une „ vertu *Romaine* aux Traitres de leur „ patrie, de la pieté à des Athées, „ & de la veracité à des Delateurs. „ Que plusieurs Hommes du mérite le „ plus pur & le plus distingué avoient „ été condamnez à mort ou envoyez „ en exil par sentence de quelques Juges corrompus ou intimidez par un „ Premier Ministre: Que des Femmes „ d'intrigue ou prostituées, des Ma-

„ que-

„ quereaux, des Paraſites & des Bouf-
„ fons décidoient ſouvent les affai-
„ res des Cours, des Conſeils, & des
„ plus auguſtes Senats. J'avois déjà
„ aſſez mauvaiſe opinion de la ſageſſe
„ & de l'integrité des Hommes, mais
„ ce fut bien autre choſe quand je fus
„ informé des motifs auxquels les plus
„ grandes entrepriſes & les plus éton-
„ nantes révolutions doivent leur ori-
„ gine, auſſi bien que des mépriſables
„ accidens auxquels elles ſont obligées
„ de leur ſuccès.

„ J'eus occaſion en même tems de
„ me convaincre de l'audace & de
„ l'ignorance de ces Ecrivains d'Anec-
„ dotes, qui dans leurs Hiſtoires ſecre-
„ tes empoiſonnent preſque tous les
„ Rois; repétent mot pour mot un
„ diſcours qu'un Prince à tenu en ſe-
„ cret à ſon Premier Miniſtre; ont co-
„ pie authentique des plus ſecretes In-
„ ſtructions des Ambaſſadeurs, & ce-
„ pendant ont le malheur de ſe trom-
„ per toujours. Un General confeſſa
„ en ma préſence qu'un jour il n'avoit
„ gagné la victoire qu'à force de fautes
„ & de poltronnerie, & un Amiral,
„ que pour n'avoir pas eu d'aſſez étroi-

„ tes

„ tes liaisons avec les Ennemis, il avoit
„ batu leur Flote dans le tems qu'il
„ ne songeoit qu'à leur livrer la sienne.
„ Trois Rois m'ont protesté n'avoir
„ pendant tout le cours de leurs Re-
„ gnes jamais fait de bien à un seul Hom-
„ me de merite, à moins qu'ils ne
„ l'ayent fait sans le savoir, étant abu-
„ sez par quelque Ministre en qui ils
„ se confioient. Ils ajouterent, que
„ s'ils avoient à revivre, ils tiendroient
„ encore la même conduite, & ils me
„ prouvérent avec beaucoup de force,
„ que la corruption étoit un des plus
„ fermes soutiens du Trone, parce que
„ la vertu donne aux Hommes une cer-
„ taine inflexibilité, qui est la chose
„ du monde la plus incommode pour
„ ceux qui gouvernent.

Il continue de la maniere suivante.
„ J'avois souvent lû que de certains ser-
„ vices importans avoient eté rendus à
„ des Princes ou à des Etats. Cela
„ me fit naître la curiosité de voir ceux
„ à qui on en avoit l'obligation. Après
„ une exacte recherche, il me fut dit
„ que leurs noms ne se trouvoient en
„ aucun Regiſtre, *excepté* un petit nom-
„ bre *d'entre eux*, que l'Histoire a re-

pré-

„ préſentez comme des Infames & des
„ Traitres. . . . . La pluſpart d'entre
„ eux, à ce qu'ils me dirent, etoient
„ morts dans la miſere, ou *avoient* por-
„ té leurs têtes ſur un echafaut

. . . . . *I nunc & ſævas curre per*
Alpes,
Ut pueris placcas & declamatio fias.

De *Glubbdubdribb Gulliver* ſe tranſporta dans le Roiaume de *Luggnagg*, où il eut une longue converſation ſur les *Struldbbrugg*, ou hommes immortels, que je mets ici, perſuadé que vous ſerez bien aiſe de la voir. Voici ſes propres termes. „ Si j'avois eu le bon-
„ heur de naitre *Struldbrugg*, dès que
„ j'aurois connu l'excès de ma félici-
„ té, je me ſerois d'abord ſervi de tou-
„ tes ſortes de moyens pour acquerir
„ des richeſſes, & à force d'adreſſe
„ & d'application j'aurois pu en moins
„ de deux ſiécles devenir un des plus ri-
„ ches Particuliers du Royaume. Je dis
„ en ſecond lieu, que dès ma plus tendre
„ jeuneſſe, j'aurois tâché de me per-
„ fectionner dans toutes ſortes de ſci-
„ ences, afin de ſurpaſſer un jour tous

„ les

„ les Hommes du monde en habileté
„ & en ſavoir. Enfin, que je met-
„ trois ſoigneuſement par écrit chaque
„ evenement conſidérable, de la veri-
„ té duquel je ſerois informé: Que je
„ tracerois ſans aucune ombre de par-
„ tialité les caractéres des Princes &
„ des plus fameux Miniſtres d'Etat,
„ qui ſe ſuccederoient les uns aux au-
„ tres: Que je marquerois exactement
„ les diférens changemens qui arrive-
„ roient dans les coutumes, le lan-
„ gage, les modes, & les divertiſſe-
„ mens de mon Païs. Et que par ces
„ moyens j'eſperois de devenir un thré-
„ ſor vivant de connoiſſances & de
„ ſageſſe, auſſi bien que l'oracle de
„ ma Nation.

„ Dès que j'aurois atteint l'âge de ſoi-
„ xante ans, leur dis-je en pourſui-
„ vant mon diſcours, je ne ſongerois
„ plus à me marier, mais pratiquerois
„ les loix de l'Hoſpitalité, quoiqu'-
„ avec retenue,

„ Je m'occuperois à former l'eſprit
„ & le cœur de quelques jeunes Gens
„ de grande eſperance, en les convain-
„ quant par mes obſervations & par
„ de nombreux exemples, de l'utilité

„ &

„ & de l'excellence de la vertu Mais
„ je choisirois pour mes compagnons
„ perpetuels d'autres Immortels com-
„ me moi, parmi lesquels il y auroit
„ une douzaine des plus anciens, dont
„ je ferois mes amis particuliers. Si
„ quelques-uns de ceux-ci ne se
„ trouvoient pas dans un état opulent,
„ je les logerois dans ma maison, &
„ en aurois toujours quelques-uns à ma
„ table, à laquelle je n'admettrois qu'un
„ très-petit nombre de vous autres mor-
„ tels, que je regarderois du même
„ œil dont un homme considère la suc-
„ cession annuelle des tulippes & des
„ œillets de son jardin : les Fleurs
„ qu'il voit le divertissent pendant quel-
„ ques instans, mais ne lui font
„ point regretter celles de l'année pas-
„ sée.

„ Mes compagnons immortels &
„ moi, nous nous communiquerions
„ les uns aux autres nos observations,
„ & ferions des remarques sur les di-
„ férentes maniéres dont la corruption
„ se glisse dans le monde, afin d'en
„ préserver les hommes par de sages
„ leçons, & par l'ascendant de notre
„ exemple ; remedes qui selon tou-

„ tes les apparences empêcheroient
„ cette dépravation de la Nature hu-
„ maine, dont on s'eſt plaint avec
„ tant de raiſon dans tous les âges.

„ Ajoutez à cela le plaiſir de voir les
„ plus étonnantes Revolutions d'Etat:
„ d'anciennes Citez tombant en ruï-
„ nes: d'obſcurs villages devenant des
„ Capitales d'Empires: de fameuſes
„ Riviéres changées en petits Ruiſſe-
„ aux: l'Ocean laiſſant un païs à ſec,
„ pour en couvrir un autre de ſes on-
„ des: les Sciences établiſſant leur ſié-
„ ge dans de certains Pays, & quel-
„ ques ſiécles après paroiſſant les avoir
„ quittez pour jamais. Je pourois alors
„ me promettre de voir le jour où l'on
„ auroit trouvé la *Longitude*, le *Mouve-*
„ *ment Perpetuel*, & la *Medecine Uni-*
„ *verſelle*, auſſi bien que pluſieurs autres
„ belles Inventions.

„ Quelles magnifiques découvertes
„ ne ferions nous point en Aſtronomie,
„ en ſurvivant à nos prédictions les plus
„ reculées, & en obſervant les retours
„ periodiques des Cometes, & tout ce
„ qui a du raport au mouvement du
„ Soleil, de la Lune & des Etoi-
„ les!

Mais

Mais on ne tarda pas à lui faire sentir combien ce plan étoit déraisonnable & injuste, puisqu'il supposoit une éternité de jeunesse, de santé, & de vigueur, que personne ne sauroit avoir la folie de se promettre. On lui représenta les incommoditez de la vieillesse, les infirmitez auxquelles elle est sujette, la vanité, l'opiniâtreté, l'avarice, la mauvaise humeur, l'envie, les desirs impuissans, le babil, enfin les passions qui sont naturelles à cet âge. On lui remontra que les moins malheureux de ces Vieillards eternels sont ceux qui ont le bonheur de radoter & de perdre la mémoire. On ajouta qu'il n'y a personne qui ne les haïsse ou qui ne les méprise. En un mot, on lui fit un long & ingénieux commentaire de l'endroit de la dixieme Satire de *Juvenal*, où ce Poete décrit les incommoditez de l'âge décrépit, & il fut obligé d'avouer que les *Luggnaggiens* qui lui parloient avoient raison.

Voilà un long article sur un point de Morale, qui paroît assez superflu, puisqu'il n'y a guères de gens assez déraisonnables, pour souhaiter l'immortalité, au prix qu'il faudroit l'acheter.

Que croiez vous donc, Monsieur, que *Lemuel Gulliver* ait eu en vue? Pour moi, je crois que ce sont les Moines, ces Eunuques volontaires, dont l'impudique continence a anéanti plus d'hommes que les pestes, les famines & les guerres n'ont jamais fait, & qui composent néanmoins une famille eternelle, où il ne naît & ne meurt personne. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne sauroit guères appliquer qu'à eux ces paroles de *Gulliver*. „ Ces Immortels „ deviendroient avec le temps Posses- „ seurs de tous les biens de la Nation, „ & s'empareroient de toute l'autori- „ té, d'où il arriveroit que manquant „ de talens pour faire un bon usage du „ pouvoir qu'ils auroient entre les ma- „ ins, le Gouvernement dont ils se- „ roient le soutien crouleroit bientôt „ sur ses fondemens. En effet, les Maisons Religieuses ne sont elles pas comme un gouffre toujours ouvert, où s'ensevelissent à jamais les richesses de l'Etat? Pour me servir des termes d'un *François* †, en qui on ne sait qu'admirer le

† Lettres Persanes Tom. II, pages 179. & 180.

le plus l'esprit, ou le jugement „ c'est „ une Société de gens avares, qui „ prennent toujours, & ne rendent jamais. Il accumulent sans cesse des „ Revenus pour acquerir des Capitaux. „ Tant de richesses tombent pour ainsi „ dire en paralysie: plus de circulation; plus de Commerce; plus d'Arts; „ plus de Manufactures.

Je suis avec un veritable respect,

Monsieur le Doien,

Votre très-humble Serviteur

COROLINI DI MARCO.

OBSERVATIONS
SUR LES VOYAGES DE
LEMUEL GULLIVER
ADRESSEES
A
MONSIEUR SWIFT.

VOYAGE
DES
HOUYHNHNMS.

OBSERVATIONS
SUR LES VOYAGES DE LEMUEL GULLIVER ADRESSEES A MONSIEUR SWIFT

MONSIEUR,

VOus savez que dans la description de l'age d'or, Platon compte pour un des principaux avantages des heureux hommes d'alors le commerce qu'ils avoient avec les Bêtes, commerce dans lequel ils etendoient leurs connoissances, & acqueroient une sagesse parfaite, qui ne contribuoit pas peu au bonheur de leur vie. Peutêtre fut-ce par

par cette raiſon que les Tireſies, les Melampes, les Apollonius de Thyane, & pluſieurs autres firent tant d'efforts, dans la ſuite, pour apprendre le langage des animaux. Mais je ne crois qas qu'qu'ils y réüſſirent. Ce ſecret etoit reſervé à Eſope. Ce Philoſophe tira de leurs diſcours & de leur conduite des leçons & des exemples pour inſtruire les hommes, & rendit par là tant de ſervice à l'Univers, qu'il a excité je ne ſais combien de Savans à rechercher ce ſecret perdu depuis pluſieurs ſiecles. Chacun ſait que quelques uns l'ont fait avec un grand ſuccès. Mais ni lui ni eux n'avoient pu découvrir ce que notre ami *Lemuel Gulliver* nous apprend dans ſon voiage des *Houyhnhnms*, ſavoir que les Hommes ne ſont au fonds que des Bêtes, & que les Bêtes au contraire ſont les veritables Hommes. Cependant c'eſt la pure verité, s'il eſt vrai que les *Houyhnhnms* aient autant d'eſprit, de courage, de bonté, de ſageſſe & de droiture qu'il leur en donne, c'eſt à dire qu'ils nous ſurpaſſent autant qu'il le dit.

En un mot, Monſieur, pour vous parler ſans figure, le voiage des *Houyhn-*

yhuhnms eſt une cenſure continuelle & ingenieuſe des hommes. Je voudrois ſeulement qu'elle fut un peu moins outrée. Par exemple, à quoi bon nous railler de ce que nous ne marchons pas à quatre pattes, comme les Chevaux? S'il ne veut pas que nous regardions comme une noble prérogative de notre eſpece celle de marcher ſur les pieds, & la tête elevée vers le Ciel, qu'*Ovide* décrit dans ces vers,

Pronaque cum ſpectent animalia cætera terram,
Os homini ſublime dedit, cœlumque tueri
Juſſit, & erectos ad ſydera tollere vultus, †

Du moins il devoit trouver que cette figure vaut bien celle d'un Cheval. J'aimerois autant l'imagination ſuivante de *Montagne*, dont voici les propres termes, où ſon but eſt de prouver que le privilege dont le Poete nous flatte ne nous eſt rien moins que particulier. „ Il ya pluſieurs Beſtioles qui ont la „ vûe renverſée tout à fait vers le

† *Metam. lib. I.*

„ Ciel, & l'encolure des Chameaux &
„ des Autruches, je la trouve encore
„ plus relevée & droite que la nôtre.
„ Quel animaux n'ont la face enhaut,
„ & ne l'ont devant, & ne regardent
„ vis à vis comme nous, & ne décou-
„ vrent en leur juſte poſture autant du
„ ciel & de la terre que l'homme? †
Encore ce dernier convient-il du moins que notre figure eſt paſſable.

Il eſt vrai qu'il ſe répand enſuite en déclamations qui ne ſont pas fort raiſonnables. „ Certes, *dit-il*, quand
„ j'imagine l'homme tout nud, oui en
„ ce ſexe qui ſemble avoir plus de part
„ à la beauté, ſes tares, ſa ſubjection
„ naturelle, & ſes imperfections, je
„ trouve que nous avons eu plus de
„ raiſon que nul autre animal de nous
„ couvrir. Nous avons eté excuſables
„ d'emprunter ceux que nature avoit
„ favoriſez en cela plus que nous, pour
„ nous parer de leur beauté, & nous
„ cacher ſous leur deſpouille, de laine,
„ plume, poil, ſoye.

Voilà ce qui s'appelle tomber dans la déclamation outrée, & dire des ſottiſes bril-

† *Montagne. Liv. II.*

brillantes. Qu'y a t-il donc de difforme dans le corps de l'homme? Faloit-il pour le rendre joli, lui donner un corps velu ou hériſſé comme aux ours, ou des écailles comme aux poiſſons? La blancheur, la fineſſe, la délicateſſe de ſa peau ſont elles autant de choſes qui l'enlaidiſſent, & qu'il doive cacher avec ſoin? Oui, mais, il porte des habits, & aucun autre animal n'en porte. Les chiens, les chats, les moutons, les bœufs ne ſavent ce que c'eſt que de juſtaucorps & de culottes. Je répondrois volontiers, c'eſt que les chiens, les chats, les moutons, les bœufs ſont des bêtes, & cette réponſe ſeroit plus ſolide qu'elle ne le paroît. En effet ces animaux ont ils beſoin de quelque choſe de ſemblable, & la nature ne les a-t'elle pas habillez à ſes propres frais, en les faiſant naître? Pourquoi donc voudroient-ils ſe faire d'autres habits? D'ailleurs comment s'y prendroient-ils pour ſe les faire? Mais pour venir à quelque choſe de ſérieux, je dirois à *Montagne*, pourquoi ne nous couvririons nous point du poil & de la laine des bêtes? Vaut-il mieux que nous demeurions expoſez à l'ardeur du ſoleil & à la rigueur

gueur du froid? Non sans doute. Qui vous obligeoit donc de recourir à notre prétendue diformité pour trouver la raison qui fait que nous nous habillons? La nécessité suffisoit. Il ne vous reste par conséquent que de repliquer une chose, qu'on a repetée cent fois, depuis Pline le Naturaliste. C'est que la Nature attentive aux besoins des autres animaux, les munit en mere tendre contre les incommoditez des saisons, au lieu qu'elle y abandonne les hommes, comme indignes de ses soins. Mais pour nous, nous avouons qu'elle nous a traitez assez bien, pour n'avoir pas sujet de nous plaindre, puisqu'au lieu du poil, des plumes, de la laine, qu'elle nous a refusez, elle nous a donné une raison, par le moien de laquelle nous pouvons nous habiller, & commodément, & magnifiquement même, tantôt d'une manière, tantôt de l'autre, comme il nous plaît.

Cependant il a plu à notre estimable Ami Monsieur Gulliver de railler aussi sur la nudité naturelle des hommes, & sur leurs prétendus déguisemens, car c'est le nom qu'il donne aux habits. Mais je crois qu'il ne l'a fait que pour rire.

rire. Il y a trop de bon sens dans le reste de sa Narration pour supposer qu'en ces endroits il parlât sérieusement.

Seulement, il me semble qu'il s'est contredit, au sujet de la maniere dont les *Houyhnhnms* vivent entre eux. Dans certains endroits, il dit ou leur fait dire qu'ils n'ont point de Maitres, & qu'ils sont soumis à la Raison seule. Dans un autre, il dit qu'ils ont un Conseil, qui s'assemble un certain nombre de fois par an, & où les affaires publiques de la Nation se décident souverainement. Vous m'avouerez, Monsieur, qu'il faut appliquer à ceci le celebre mot d'*Horace*.

..... *aliquando bonus dormitat Homerus*.

Mais ces legers defauts sont rachetez par un nombre innombrable de beautez eclatantes. Tel est par exemple ce qu'il raconte dans le Chapitre cinquieme sur l'etat de l'*Angleterre*, sur les défauts qui regnent dans l'administration de la justice, & sur les causes des guerres entre les Potentats de l'*Europe*. Je ne puis résister à la tentation de vous copier

copier quelque chose sur ce dernier article. Voici comme il s'y exprime.
„ Le *Houyhnhnm* mon maitre me de-
„ manda quelles etoient ordinairement
„ les causes pourquoi un païs entroit en
„ guerre avec un autre. Je répondis
„ que ces causes étoient sans nombre,
„ mais que je lui ferois l'énumeration des
„ principales. Que quelquefois c'étoit
„ l'ambition des Princes qui s'imagi-
„ nent toujours n'avoir pas assez de pays
„ ni assez de peuples pour leur domi-
„ nation: quelquefois la corruption des
„ Ministres, qui engagent leurs Mai-
„ tres dans une guerre pour se ren-
„ dre necessaires, ou pour détourner
„ l'attention de dessus leur mauvaise ad-
„ ministration. Que la difference en fait
„ d'opinions avoit couté la vie
„ à plusieurs millions d'hommes: par
„ exemple, si de la *chair* est du *pain*,
„ ou du *pain* de la *chair*; si le jus d'un
„ certain *fruit* est du *sang* ou bien du
„ *vin*; s'il vaut mieux *baiser un pilier*,
„ ou le *jetter dans le feu*; quelle est la
„ meilleure couleur pour un *habit*, la
„ *Noire*, la *Blanche*, la *Rouge*, ou la
„ *Grise*; & si cet Habit doit être *long*,
„ ou *court*, *étroit* ou *large*, *sale* ou *net*,
„ avec

„ avec plusieurs autres problemes du
„ même genre. Jamais les guerres ne
„ sont plus cruelles & plus sanglantes,
„ ou ne durent plus long-tems, que
„ quand c'est la diversité d'opinion qui
„ les a allumées, principalement quand
„ cette diversité ne regarde que des
„ choses indiferentes.

" Quelquefois deux Princes se brouil-
" lent ensemble pour savoir qui des deux
" chassera un troisiéme de ses Etats,
" sur lesquels aucun d'eux ne prétend
" avoir le moindre droit. Souvent un
" Prince declare la guerre à un autre,
" de peur que celui-ci ne le previen-
" ne. Quelquefois une guerre s'allu-
" me, parce que l'ennemi est trop *fort*,
" & quelquefois parce qu'il est trop
" *foible*. Quelquefois nos voisins *ont*
" de certaines choses dont nous *man-*
" *quons*, & ils *manquent* de certaines cho-
" ses que nous *avons*, & nous nous entre-
" tuons jusqu'à ce qu'ils prennent les
" nôtres & nous donnent les leurs. On
" peut avec justice faire la guerre à un
" Allié qui possede de certaines villes
" qui sont en notre bienséance, ou bien
" une étendue de païs, qui s'il étoit joint
" au nôtre, lui donneroit une figure

" plus

" plus reguliere. Si un Prince envoye
" des troupes dans un pays, dont le
" peuple eſt pauvre & ignorant, il peut
" legitimement exterminer la moitié
" des habitans & reduire l'autre moitié
" en eſclavage, dans le deſſein de les ci-
" viliſer & de corriger la ferocité de leurs
" mœurs. C'eſt une pratique très or-
" dinaire & très honorable, quand un
" Prince demande du ſecours à un au-
" tre pour chaſſer un uſurpateur,
" qu'il s'empare du païs, & tue,
" empriſonne, ou envoye en exil, le
" Prince à l'aide de qui il eſt venu.
" Etre alliez par naiſſance ou par ma-
" riage, eſt une feconde ſource de que-
" relles entre deux Potentats, & plus
" il y a de proximité dans la parenté,
" plus la diſpoſition à ſe quereller eſt
" grande. Les nations *pauvres* ſont *de*
" *mauvaiſe humeur*, & les nations *riches*
" ſont *inſolentes*. Or qui ne voit que
" *l'inſolence* & la *mauvaiſe humeur* ne
" s'accorderont jamis? Toutes ces rai-
" ſons font que le metier de *Soldat* paſ-
" ſe pour le plus honorable de tous,
" parce qu'un *Soldat* eſt un *Yahoo*, loüé
" pour tuer de ſang froid le plus d'ani-
" maux de ſon eſpece, quoi qu'ils ne
" lui

" lui ayent jamais fait le moindre mal.

„ Il y a encore une autre ſorte de „ Princes en *Europe*, qui n'ont pas les „ reins aſſez forts pour faire la guerre „ eux-mêmes, mais qui prêtent leurs „ troupes à des nations riches, à tant „ par jour pour chaque homme, & „ c'eſt là un de leurs plus ſolides & de „ leurs plus honnêtes revenus.

Il eſt certain qu'on ne pouvoit mieux dépeindre l'injuſtice & la futilité des motifs qui portent d'ordinaire à faire la guerre. En effet, à la honte éternelle de l'Humanité, les Siècles à venir apprendront par nos Hiſtoires, que nous avons fait la plus part des folies, dont on nous accuſe dans ce paſſage. A la verité, on ne ſe déclare plus la guerre, ſur ces frivoles queſtions, ſi de la *chair* eſt du *pain*, ou du *pain* de la *chair*; ſi le jus d'un certain fruit eſt du *ſang* ou bien du *vin*; s'il vaut mieux *baiſer un pilier*, ou le *jetter dans le feu*: par où l'Auteur deſigne les différends des Réformez & des Catholiques ſur la Transſubſtantiation, ſur l'adoration de la Croix, & ſur le culte des Images & des Reliques. Ceſt bien ce qui eſt arrivé trop de fois dans

les

les derniers Siècles. Mais la mode en eſt paſſée, & les Princes d'aujourd'hui ne donnent plus dans ces petiteſſes. Ils ne ſe ſervent de la Religion que comme d'un prétexte ſpécieux pour colorer leurs entrepriſes. Mais il eſt pourtant vrai que ce prétexte a fait & fait encore rougir la terre du ſang innocent de bien des perſonnes, & il n'en faut pas d'avantage pour juſtifier le recit de *Gulliver*.

Ce qui ſuit ſur les abus de la Juriſprudence, n'eſt ni moins digne de remarque, ni moins veritable. En voici un, qui eſt le premier, & qu'il expoſe en ces termes. „ Suppoſons que mon „ Voiſin aie envie d'avoir ma *Vache*, „ il loüe un Avocat, pour prouver „ que ma Vache lui appartient. Il „ faut alors que j'en loüe un autre „ pour défendre mon droit, parce qu'il „ eſt contre toutes les regles de la „ Loi qu'un homme défende ſa propre „ cauſe ". Il ajoute que ſon Avocat ne peut que ſe trouver embaraſſé en défendant une cauſe juſte, parce qu'il n'eſt plus alors dans ſon élement, outre que s'il plaide ſa cauſe d'une maniere à la faire expédier d'abord, il eſt ſûr de

s'at-

sa'ttirer l'indignation de ſes Supérieurs, ou du moins la haine de ſes Confrères, qui le regarderont comme une eſpece de Serpent qu'ils nourriſſent dans leur ſein, ou comme un gâte-métier. Je ne m'arrête point à ces deux derniers articles, parcequ'ils ne ſont bons que *per la Satira*, *ò la Comedia*, *ò la Prédica*, trois occaſions, où il eſt permis d'outrer un peu les charactères, pour en faire ſentir mieux l'horreur ou le ridicule. Mais quant au premier, n'eſt-ce pas une choſe abſurde que je ſois obligé de recourir à ces gens, *qui iras & verba locant*, pour faire entendre mes juſtes plaintes? Eh qui peut mieux que moi, qui ſuis le Lézé, faire comprendre aux Juges en quoi & combien je ſuis lézé? On ſuppoſe bien que je ſuis capable d'en inſtruire mon Avocat. Ne pourrois-je donc pas en inſtruire les Magiſtrats de même? Pourquoi faut-il que j'emploie encore la voix d'un Tiers, qui n'entend peut-être mon affaire qu'à demi, qui peut-être a oublié la moitié de mes raiſons, qui par conſéquent les repréſentera mal, & qui certainement a intérêt de faire durer mon procès, pour augmenter les dépens?

Il

Il y a un certain homme dans le monde, que j'aime, parce que je l'eſtime, au lieu que d'ordinaire on n'eſtime les gens que parce qu'on les aime. Cet ami me diſoit l'autre jour que les hommes étoient bien malheureux. Les trois choſes au monde qui nous intéreſſent d'avantage, notre ſalut, notre ſanté, nos biens, nous les confions à trois ſortes de perſonnes qui ne s'y intéreſſent nullement. Les Eccléſiaſtiques chargez du premier article nous entretiennent de ſcrupules, & vivent de notre crédulité. La Faculté chargée du ſecond fait durer nos indiſpoſitions, & s'engraiſſe de notre maigreur. Enfin les Juriſconſultes tirent nos procès en longueur, & les embarraſſent de mille formalitez, pour ſe tirer eux mêmes des embarras où jette l'indigence. Ce dernier point convient trop bien au ſujet, dont-il s'agit maintenant, pour que je doive demander excuſe en faveur de ma digreſſion.

Ce qu'il ajoute, que les Avocats ont un langage particulier, intelligible pour eux ſeuls, & que c'eſt dans ce jargon que leurs loix ſont écrites, n'eſt pas moins juſte & moins conſidérable.

Les

Les Loix Civiles ne devroient servir qu'à développer les principes de la Loi naturelle, gravée dans nos cœurs par Dieu même, dont elles sont comme autant de Commentaires. Mais c'est la *Gloſe d'Orléans*, comme parlent les *François*, c'est-à-dire *obſcurum per obſcurius*. On ne lit les loix de l'equité que dans son cœur, au travers de ses passions & des interêts personnels, qui la défigurent ou qui l'effacent même. On ne lit celles de la Justice que dans un langage entendu des Jurisconsultes seuls, qui s'en servent pour couvrir leurs demarches obliques d'une obscurité impénétrable. Ils appellent ces termes des termes d'art, & ils ont raison, car c'est par cet art qu'ils enrichissent leurs familles, & qu'ils ruinent leurs Cliens. Il est particulier que les Mysteres de la Religion chez les Catholiques, & les Maximes du Droit chez presque tout ce qu'il y a de Peuples en Europe soient ecrits dans une langue ignorée du Vulgaire. On croiroit que les fondateurs en ont agi de la sorte, pour cacher leur ignorance, pour entretenir celle du Peuple, & pour se rendre respectables à la multitude.

Les Medecins ont leur tour ensuite. Mais,

Mais, je vous en prie, Monsieur le Doien, dispensez moi de m'etendre sur leur article. *Difficile est in eum scribere qui possit occidere.* J'en dis autant du Portrait d'un premier Ministre, qui vient après, portrait dont je souhaite qu'on ne trouve jamais l'original que chez nos Ennemis, si même il est permis de souhaiter autant de mal à nos Ennemis.

Il y a encore mille choses dont je devrois vous parler, parce qu'elles le meritent infiniment. Mais pour ne rien retrancher de beau, il faudroit tout copier, & je ne saurois me résoudre maintenant à le faire, quoique tant d'Auteurs qui ne s'en vantent point ne soient Auteurs que par là, jusques là que moi qui parle, je ne sais si ceux à qui je fais ce reproche, ne pourroient pas me dire, *factus es tanquam unus ex nobis.* Je finis donc en vous assurant que je suis avec un profond respect,

Monsieur le Doien,

Votre très humble Serviteur
COROLINI DI MARCO,

F I N.

.93-B10431

10
245